Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois

ÉDITION FRANÇAISE DE "THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION"

NOUVELLES

CHRONIQUES

Présentation et commentaires de Jacques BERGIER et M. RENAULT

Le dessin de couverture illustre « *Les mondes intérieurs* ».

2e Année. — No 13. **Décembre 1954.**

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C.C.P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Administrateur Gérant : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France 100 *frs ; Belgique* 17 *fr.* 50 *; Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
(1 an) : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)

Les mondes intérieurs

(*The inner worlds*)

par WILLIAM MORRISON

En vous présentant en septembre dernier la première nouvelle de William Morrison dans notre revue (1), *nous vous signalions qu'il avait traité de façon originale le problème de la « communication » dans un autre de ses récits. C'est celui-ci que nous vous offrons aujourd'hui.*

C'est certainement une des histoires de « science-fiction » les plus bizarres que nous ayons publiées jusqu'ici. Si vous avez lu « Le microbe détective », *un des récents titres du* « Rayon Fantastique », *son sujet ne vous déconcertera pas outre mesure.* (*William Morrison l'a d'ailleurs renouvelé en le combinant avec le thème de l'exploration interplanétaire.*) *En fait, ce sujet est basé sur le phénomène de la symbiose* (*coexistence de deux espèces s'aidant mutuellement, comme celle de l'homme et de divers animaux avec les microbes qui leur facilitent la digestion*).

Les « héros », ici, ne sont pas des microbes, mais de petits parasites logés dans le corps d' « animaux-hôtes ». L'idée amusante de l'auteur est d'avoir fait de ces parasites la seule espèce intelligente de la planète où se déroule l'action. Sur cette planète arrive un jour une fusée venue de la terre. La façon dont vont s'établir des « relations » entre les hommes et ces êtres minuscules est le thème essentiel de l'histoire. Et William Morrison en a tiré une utilisation aussi ingénieuse que passionnante.



Ce qui comptait le plus chez Raldo, ce n'était pas ce qu'il était, mais la conscience de ce qu'il était. Et aussi la conscience du genre de monde dans lequel il vivait, et la longue habitude qui l'avait incité à tenir ce fait pour acquis.

Il avait faim pour l'instant, et comme il y avait peu de chances que la nourriture vînt commodément à lui, il décida qu'il valait mieux aller à sa rencontre. Ayant plongé dans le fleuve rouge et visqueux qui coulait entre d'étroites murailles pâles, il flotta sans effort et se laissa emporter par le courant rapide. Lorsque la vitesse de celui-ci diminua et que le fleuve se divisa en un lacis de canaux étroits, il se mit à nager. Finalement, il en sortit et se hissa sur le sol ramolli. Son

(1) N° 10 : « Un coin rêvé pour les vacances ».

magasin à provisions se trouvait à une courte distance devant lui et en y pensant il se sentit en proie à une faim dévorante.

Il venait de l'atteindre et commençait à se nourrir lorsqu'une vibration l'atteignit. « Raldo, ici Penko. Où es-tu? »

— « Je me nourris et j'aimerais ne pas être dérangé. »

— « Désolé, mais je n'ai pas le choix. Nous avons des visiteurs. Des envahisseurs. »

— « Des envahisseurs? De quelle sorte? »

— « De parfaits étrangers, » répondit Penko. « Ils ne ressemblent à rien de ce que nous avons déjà pu voir. »

— « Est-ce que ce sont des endos? »

— « Ne sois pas stupide. Si c'étaient des endos comme nous, il n'y aurait aucune difficulté. Non, ce ne sont pas des rivaux. »

— « Quelle est leur taille? Plus grande que nos « mondes »? »

— « Plus petite, je pense. Malheureusement nous n'avons pas de renseignements exacts. »

— « Eh bien, que veux-tu que je fasse? »

— « Fais circuler la nouvelle et gagne ton poste d'observation. Il faut que nous en sachions plus long sur eux. »

— « Sais-tu s'ils sont dangereux? »

— « Encore une fois nous n'avons pas de renseignements précis, mais ceux auxquels j'ai parlé estiment qu'il ne peut y avoir de doute à ce sujet. Ils doivent être très capables, sinon ils ne nous auraient jamais atteints depuis l'espace extérieur. »

— « Cela semble logique, » admit Raldo.

— « Et s'ils sont capables, ils sont dangereux. Nos « mondes » ne sont *pas* capables. »

— « Ce n'est que trop vrai. D'accord, Penko, je vais faire circuler la nouvelle et agir comme tu me l'as dit. Dès que j'aurai mangé. »

— « Tu ferais mieux de te dépêcher. Ceci est important. »

— « Mon état de nutrition également. Voudrais-tu me voir m'évanouir de faim pendant que je ferai le guet? »

Penko fit une remarque acide signifiant qu'il y avait peu de chance qu'une telle chose arrive avec un porc comme Raldo, mais Raldo ne l'écoutait plus. Il s'était remis à manger. Et à penser.

Comme l'avait dit Penko, des endos rivaux ne créaient pas de difficultés. Ils n'avaient jamais encore rencontré d'endos dont l'intelligence se rapprochât de la leur, et dans les questions de rivalités, c'était l'intelligence qui comptait. Non, le vrai danger c'était quelque chose qu'ils avaient toujours envisagé et qu'ils venaient enfin de rencontrer, des ennemis venant de l'espace extérieur. La question était de savoir à quel point exactement ces ennemis étaient capables et à quel point hostiles. Ils étaient sans doute au moins aussi intelligents que Raldo et ses amis. Et ils avaient le contrôle de leur milieu à un degré qu'aucun endo ne pouvait posséder.

Raldo n'avait pas eu l'intention de se presser, mais la pensée du

danger le fit manger plus vite qu'il ne l'avait désiré, et il espéra qu'une mauvaise digestion ne le ferait pas enfler plus que la normale. Tout en formulant ce souhait, il était déjà en mouvement, s'éloignant en rampant de son magasin, sur le sol mou, puis de nouveau dans le flot visqueux. Cette fois il se laissa porter jusqu'à son confluent avec un autre canal, puis il remonta en flottant ce dernier. Tout en dérivant, il se mit à appeler les autres, d'abord Quero, puis Zekro et Yerlo. Et il savait que, comme lui, chacun dans son « monde », ils allaient bientôt se hâter vers leurs postes d'observation.

La dernière partie du voyage dut s'effectuer sur une région relativement sèche, à travers d'étroits corridors qui serpentaient en suivant les ondulations du terrain. Pour tout autre que Raldo ç'aurait été un voyage effrayant et même lui dut s'arrêter et se reposer avant de plonger dans le dernier corridor.

Mais il ne se reposa pas longtemps. Le sol tremblait au-dessous de lui et il savait ce que cela signifiait. Son « monde » était en mouvement. Il y avait quelque chose à voir sur-le-champ.

Il atteignit l'écran d'observation et s'installa confortablement à l'endroit habituel. Les images défilaient sur l'écran. Parfois elles défilaient lentement, parfois rapidement. Mais, durant un bon moment, aucune n'apparût qui fût inaccoutumée. L'espace restait familier, intéressant certes avec sa débauche de couleurs, mais inaccessible à ses pareils et certainement pas dangereux.

Et puis, enfin, quelque chose de nouveau apparut. Quelque chose qu'il n'avait jamais vu auparavant dans l'espace. Mais l'image était petite et éloignée, et avant d'avoir suffisamment grandi elle fila hors de vue. Elle ne réapparut plus.

Au-dessous de lui le sol tremblait violemment. Raldo n'avait pas besoin qu'on lui dise ce qui était arrivé. Son « monde » avait aperçu l'autre « monde » étrange et il s'enfuyait.

Il se mit à appeler Penko pour l'informer. Et il se rendit compte avec un peu de tristesse qu'un temps considérable s'était écoulé. Il avait de nouveau faim.

Cette fois, néanmoins, il savait qu'il valait mieux ne pas quitter son poste. Aussi restait-il étendu là et il souffrait. Il pouvait se sentir rapetisser d'un instant à l'autre. « Je vais bientôt être réduit à rien, » se dit-il lugubrement. « Je perds toute ma force. » Et sa haine contre les envahisseurs de l'espace extérieur, qu'il rendait responsables de sa torture, ne cessait de croître.

∴

Dans le campement qu'ils avaient choisi, le groupe d'hommes sortis de l'astronef, loin de rapetisser, venait juste de satisfaire sa fringale. Le sol à cet endroit était relativement inoffensif, et la fine pellicule de métal dont ils s'étaient servi pour le recouvrir constituait une protection

suffisante. Une demi-douzaine de bâtiments de métal et de matière plastique avaient été installés dans une clairière de la forêt, de façon à laisser le plus possible d'espace de travail autour de l'astronef lui-même, mais aucun n'était encore destiné à l'habitation. Il fallait d'abord que la région fût entièrement décontaminée.

L'Ingénieur en Chef MacKenzie, petit homme sec et nerveux qui avait horreur de l'inaction forcée, disait avec impatience : « Il n'y a rien à faire pour moi ou mes hommes ici, Capitaine. Pas encore, tout au moins. Pour l'instant, c'est un travail de biologistes, et j'aimerais bien qu'ils en finissent. »

Le Capitaine Gonzales haussa les épaules. « Cela ne devrait pas être bien difficile pour des hommes aussi merveilleusement exercés. Des gens qui ont étudié — et enseigné — dans les meilleures universités. Qu'en pensez-vous, Chao? »

Chao, homme de haute stature aux cheveux blonds et au teint coloré, avait été professeur avant de remplir ses fonctions actuelles, et il avait conservé quelque chose de professoral dans ses manières. Imperméable aux ennuis insignifiants, il dit avec sérieux : « Je vous en prie, ne sous-estimez pas le problème, Capitaine. Théoriquement, il est vrai, la méthode la plus simple serait de chasser ces animaux radio-actifs. Tôt ou tard, cette méthode se révélerait efficace. Malheureusement, cela pourrait arriver plutôt tard que tôt. Et j'ai cru comprendre que chez nous le Conseil avait formulé le désir de rendre la planète habitable aussitôt que possible. »

— « Oui, cela presse. Et je pense que vous avez raison en ce qui concerne la chasse des animaux qui nous intéressent. Si nous essayions de les traquer tout autour de la planète, notre besogne n'en finirait pas, surtout lorsqu'ils commenceraient à être renseignés sur notre compte. »

— « Je ne me laisserais pas troubler par cette considération, » répliqua Chao. « Leur intelligence est d'une espèce trop inférieure pour qu'ils en apprennent beaucoup. La difficulté en ce qui me concerne vient du fait que plus nous en tuerons, moins abondante sera cette espèce et plus il nous sera difficile de traquer ses derniers représentants. Et aussi longtemps qu'un seul de ceux-ci demeurera en vie, nous ne pourrons nous sentir en sécurité sur cette planète. »

— « Que suggérez-vous alors, Chao? » demanda le Capitaine. « Du poison? »

— « Non, pas du poison. Sans intelligence ou avec, ils apprendront vite à l'éviter. Je songeais, Capitaine, à les frapper brusquement, à détruire toute l'espèce d'un seul coup. Une guerre biologique. A des fins biologiques. »

MacKenzie secoua la tête et dit : « Je n'aime pas cela, Capitaine. N'importe quelle arme biologique est susceptible de se retourner contre nous. »

Chao sourit avec amusement. « Il y a bien peu de chances pour cela.

Ce sont des animaux à sang chaud, comme nous-mêmes, mais la température normale de leur corps ne dépasse pas 30° centigrades. N'importe quel micro-organisme ou parasite adapté à cela doit échapper à notre propre température. La composition chimique de leur sang est également tout à fait différente de la nôtre. Basée comme elle l'est sur un complexe cobalt-uranyl, elle ne peut être attaquée par les organismes qui nous attaquent nous. Et les organismes dangereux pour eux sont inoffensifs pour nous. »

— « Cela paraît raisonnable, » dit MacKenzie, toujours méfiant. « Mais cela ne me plaît quand même pas. »

Le Capitaine Gonzales fronça les sourcils. « A moi non plus. Mais si c'est le seul moyen, il faudra bien l'utiliser. A ce propos, Chao, avez-vous dans vos réserves un organisme qui pourrait convenir? »

— « J'ai une demi-douzaine de possibilités. Il y en aura au moins une d'efficace. »

— « Comment l'utiliserez-vous? »

— « Nous avons attrapé environ vingt animaux appartenant aux espèces les plus petites. Deux d'entre eux au moins semblent servir de nourriture aux plus grands que nous voulons éliminer. Nous allons contaminer les petits avec les parasites appropriés, puis les relâcher. Je pense que nous pouvons compter sur eux pour répandre efficacement l'épidémie. »

— « Mais je ne veux pas que ce plan risque le moindre échec. Je désire que vous étudiiez le problème à fond avant de mettre votre programme à exécution. »

— « Quelque examen que j'entreprenne, il sera complet. Un jour ou deux suffira. »

— « Entre temps, MacKenzie, que penseriez-vous de décontaminer les régions que ces animaux radio-actifs ont rendu inhabitables? »

— « Cela n'en vaut pas la peine, Capitaine. Pour l'instant, il y a assez de place pour d'importantes installations. Les autres régions, celles dans lesquelles l'indice du compteur Geiger est trop élevé pour qu'on y soit en sécurité, sont en train de se décontaminer lentement elles-mêmes. L'uranium est balayé du sol d'une pluie à l'autre. »

— « Il ne pleut pas assez, » grogna le Capitaine Gonzales.

— « Ce sera suffisant si nous empêchons toute nouvelle contamination. Il nous faut seulement tenir les animaux à l'écart jusqu'à ce que nous puissions en finir avec eux d'un seul coup. Et si quelques-uns mouraient accidentellement par ici, il nous faudrait immédiatement découvrir leurs cadavres afin de les jeter dans une fosse commune. »

— « En attendant, » ajouta Chao, « nous diminuons les chances d'une nouvelle contamination en les abattant le plus rapidement possible. La vitesse, » ajouta-t-il d'un ton doctoral, « voilà l'essentiel. »

Gonzales se sentit vexé. Il décelait dans les manières académiques de Chao une sorte de condescendance déplaisante, comme si le type

donnait des explications à un enfant arriéré. Il grogna : « Vous n'avez pas besoin d'essayer de me convaincre. Allez-y avec votre virus ou bacille, ou peu importe quoi. »

— « Ce n'est ni l'un ni l'autre. C'est un parasite protozoaire. »

— « Lâchez-le. Que le massacre commence. »

***

Les affres de la faim croissaient à mesure que Raldo rapetissait. Mais ce fut seulement lorsqu'il se sentit en réel danger de mort qu'il abandonna son poste. Il se dit alors : « Un endo mort est un endo inutile. Je ne peux rien faire de bon en restant ici plus longtemps. Je dois aller chercher encore de la nourriture et revenir gros et en bon état. »

Et il entreprit lentement le voyage de retour vers son magasin.

Il se déplaçait avec moins de sûreté à présent, avec une faiblesse évidente. Lorsqu'il avait sa taille maximum, il atteignait, en mesures humaines, presque un centimètre et demi de diamètre et près d'un centimètre d'épaisseur. Maintenant, son corps rétréci affectait la forme d'un ellipsoïde long d'un centimètre et d'une épaisseur que lui-même aurait traitée de négligeable. Ses cils vibratiles battaient vainement tandis qu'il rampait le long du sol presque sec. Lorsqu'il devrait nager, pensa-t-il, ils ne lui serviraient pas davantage.

« Cela n'ira pas, » se dit-il. « Je ne m'en tirerai jamais ainsi. Ou bien je trouverai quelque chose à manger sur ma route ou bien je vais aller à la dérive et défaillir. Je n'ai déjà plus la force de communiquer avec Penko ou les autres. »

Il s'arrêta pour se reposer avant de ramper dans le canal par lequel il était parvenu jusqu'à l'écran. Pour se reposer et pour réfléchir. « Je ne serai pas capable de nager, » pensa-t-il. « Je dois me remplir coûte que coûte. Que ce soit nutritif ou pas, je dois manger *quelque chose*. Peut-être l'effet psychologique me donnera-t-il des forces. »

Il enfonça son tube de nutrition dans le sol. « Hou ! » pensa-t-il. Le goût était déplaisant, la valeur nutritive de ce qu'il était en train d'absorber douteuse. Raldo était un endoparasite, et bien qu'il pût vivre n'importe où dans le corps de son « hôte » énorme, il ne pouvait absorber de nourriture avec efficacité qu'à partir de l'organe semblable à un foie qu'il considérait comme son magasin de vivres personnel. Et à partir d'une autre source, laquelle, songea-t-il mélancoliquement, n'avait pas été disponible depuis quelque temps.

Néanmoins, il s'obligea un peu à absorber de la désagréable substance qu'il pompait dans le sol, jusqu'à ce qu'il eût légèrement grossi. Et, durant un instant, il sentit les forces lui revenir. Il plongea hardiment dans le flot rouge brun et commença à nager.

Mais cette sensation de vigueur ne dura pas longtemps. Elle fit place à une impression d'étouffement, accompagnée d'une faim vindicative. Une lassitude particulière l'envahit. Il n'y avait pas l'ombre d'un doute,

il se sentait plus mal qu'auparavant. Alors que tout à l'heure il lui fallait seulement déplacer son petit corps délicat, à présent il devait traîner une masse inerte. Il s'était conduit comme un imbécile. Il n'aurait jamais dû essayer de manger quelque chose qu'il ne pouvait évidemment pas digérer. La seule méthode à suivre maintenant était de le rejeter.

Il le fit et se sentit mieux. Mais il savait qu'il ne lui restait plus guère de chances d'atteindre son magasin.

« Je suis stupide, » songea-t-il, « nous autres endos sommes tous stupides. Nous sommes si occupés à utiliser notre intelligence que nous nous prenons nous-mêmes au piège. Nos lointains ancêtres ne pensaient pas qu'ils étaient malins, mais ils avaient assez de bon sens pour ne jamais quitter le voisinage de leur garde-manger. Eux ne souffraient jamais de la faim, à moins que leurs « hôtes » ne meurent de faim. Ou à moins que leurs hôtes ne meurent de causes naturelles, ce que nous pouvons souvent empêcher maintenant avec notre soi-disant intelligence. Ou à moins...

» Mais qu'avons-nous ici? » se demanda-t-il brusquement. Un frisson ardent le parcourut. Quelque chose s'était produit dans ce courant. Des cellules détruites, d'étranges produits chimiques dans le fluide, quelque chose se passait qui n'aurait pas dû se passer. Un envahisseur, un endo rival! Cette nourriture rare, cette nourriture délicieuse, qu'il n'avait pas goûtée depuis si longtemps!

Oubliant toute sa faiblesse précédente, il fila de l'avant, rassemblant ses dernières forces, suivant la piste de l'envahisseur d'après les altérations de la composition chimique du flot sanguin. Et à un tournant d'une petite artériole, il trouva la créature elle-même. Un petit animal unicellulaire, plus grand même que son propre corps rapetissé, mais incapable de lui résister. Faible comme il l'était, il se serait attaqué à un ennemi deux fois de sa taille. Plus gros était l'ennemi, plus importante serait la quantité de nourriture.

Il s'approcha sans donner à l'autre le temps de penser. De toute façon, cela aurait fait peu de différence, estima-t-il, car l'autre n'avait pas d'intelligence, rien qui lui permît de penser. Il y eut une lutte farouche, puis fut émise une radiation d'un voltage élevé, accompagnée par un éclair lumineux, et l'envahisseur s'effondra paralysé. Raldo se mit aussitôt en devoir de l'absorber.

Cette fois la force qui remplit son corps était une force réelle, basée sur l'énergie qui provient de substances nutritives, et non sur une fausse lueur d'espoir. Il avança vigoureusement. « *Maintenant,* » songeait-il, « je n'ai plus à me demander si j'atteindrai le magasin. J'y serai à temps. Et je vais m'en fourrer jusque-là! »

Mais il ne devait pas atteindre son magasin. Il n'en eut pas besoin. L'odeur de l'étrange produit chimique lui parvint à nouveau. Un autre envahisseur. Sa deuxième source de nourriture était à sa disposition en plus grande quantité encore qu'il ne l'avait espéré.

Il n'eut pas plus de mal avec celui-ci qu'avec le premier. Pas non plus avec le suivant et encore le suivant. Durant un bon moment il sévit d'un canal à l'autre, les attrapant, les digérant, puis cherchant le suivant. Ensuite il recommença à se mouvoir plus lentement, aussi lentement que lorsqu'il était mourant de faim. Il s'approcha d'un dernier envahisseur, puis s'arrêta. La chose était paralysée et sans défense, mais il ne pouvait la manger. Pas encore. Il était enflé à en éclater. La seule idée d'aller à son magasin et de manger davantage le rendait malade. Il était si plein qu'il pouvait à peine penser.

Le moment d'appeler Penko, songea-t-il paresseusement. Le moment de lui apprendre ce qui s'était passé.

— « Penko? J'ai des nouvelles pour toi. »

— « Pour ta gouverne, je ne suis plus Penko. Et c'est *moi* qui ai des nouvelles pour toi. Où as-tu été? J'ai essayé de t'appeler. »

— « J'ai failli mourir de faim. A un moment je croyais bien que j'étais fichu. Je ne pouvais même pas atteindre mon magasin. Et puis un envahisseur s'est présenté. »

— « Un envahisseur ! On dirait que tu en as avalé une douzaine ! »

— « En effet. Ah ! Penko, je me sens bien. Alourdi, mais bien. Je crois que je vais faire une petite sieste. »

— « Espèce de cochon, tu es trop plein pour raisonner sainement. Je t'ai dit que je n'étais plus Penko. Ne réalises-tu pas ce que cela signifie? Cesse de penser à ta peau enflée, et pense à d'autres peaux pour changer. Pense à notre race. »

« Pauvre Penko, » songea-t-il paresseusement, « il ne trouve rien de mieux que de faire un sermon à un endo rempli. Je me demande s'il a dit quelque chose d'important. »

— « Qu'y a-t-il, Penko? » demanda-t-il. « As-tu faim? Désires-tu un bon petit plat d'envahisseur? »

— « J'ai eu mon plat d'envahisseur. J'ai eu deux douzaines de plats. »

Cette phrase-là fut comprise. « Quoi? Tu plaisantes ! »

— « Je ne plaisante pas. Il y en a probablement une autre douzaine nageant par là dans ton « monde » juste en ce moment. Tu dois t'en débarrasser avant qu'ils ne se multiplient. Fais comme moi. Si tu attends trop longtemps ils détruiront ton « monde » entièrement. »

— « Mais je suis si plein, je me sens si paresseux. »

— « Tu sais ce qui t'arrivera à *toi* si ton « monde » meurt. Dépêche-toi, il n'y a pas un instant à perdre. »

« Il a raison, » songea Raldo. « C'est un trouble-fête et un rabat-joie, mais il a raison. C'est une question de vie ou de mort. *Ma* vie ou *ma* mort.

» Penko n'est plus Penko. Naturellement. Et maintenant Raldo ne peut plus être Raldo. Quel dommage, alors que Raldo se sente si bien. »

Il se mit à prendre sa forme de chasseur rapide. Sa peau changea de texture et s'étira. Et son corps s'allongea en même temps. Quelques

secondes plus tard il était devenu une mince et agile créature serpentiforme, longue de plus de cinq centimètres, bâtie pour la vitesse. Et il était de nouveau affamé. Son premier acte fut de manger l'envahisseur qu'il avait paralysé auparavant mais s'était senti incapable d'absorber.

Ensuite il entreprit de chasser les autres. Il filait comme l'éclair, remontant un canal, redescendant le suivant. Ses détecteurs chimiques étaient à présent dix fois plus sensibles que dans sa forme précédente. Les envahisseurs avaient pu augmenter rapidement durant le laps de temps qu'il avait été assez stupide pour leur accorder, mais leur nombre ne leur servirait de rien à présent. Il parcourait tous les centres vitaux d'abord, les organes de son « hôte » qui étaient les plus sensibles à l'attaque, les nettoyant aussi rapidement que possible et se débarrassant chemin faisant d'une douzaine d'envahisseurs.

Sa nouvelle forme commencait également à se sentir gonflée, mais il savait ce qu'il avait à faire. Cette fois il ne se permit pas de ressentir la moindre paresse. Il se divisa en une paire de créatures semblables à l'individu en forme de disque qu'il était auparavant, et celles-ci prirent aussitôt l'aspect serpentiforme. Au moment de la fission, chacune possédait toute la science et tous les souvenirs qu'avait possédés la forme simple précédente. C'étaient là Raldo I et Raldo II et ils n'eurent pas besoin de se consulter pour savoir ce qu'ils avaient à faire. Ils se partagèrent les organes restants et chacun d'eux fila immédiatement à la poursuite des parasites envahisseurs.

Peu de temps après, lorsqu'ils se retrouvèrent, ils purent se féliciter d'un nettoyage complet. Raldo I avait dévoré vingt et un parasites, Raldo II seize. Ils n'avaient plus l'air de jumeaux identiques et ils n'avaient plus non plus exactement les mêmes idées.

— « Que faisons-nous à présent? » demanda Raldo II.

— « Je pense, » répliqua Raldo I, « que tu dois te suicider. »

Raldo II s'écarta. « Pourquoi moi? »

— « Parce qu'il n'y a de place que pour un seul d'entre nous par « monde ». Tu sais cela aussi bien que moi. Et toutes les règles sont de mon côté. Je suis plus gros. J'ai englouti plus d'envahisseurs. J'ai donc une plus grande réserve de nourriture. Je ferai une saignée moindre au magasin. »

Raldo II médita ces paroles. « Ne sois pas si pressé de te débarrasser de moi, » dit-il. « Tu peux avoir besoin de moi. Il peut y avoir d'autres envahisseurs. »

— « S'il y en a, je m'en chargerai. »

— « Il peut y avoir d'autres dangers. Ces envahisseurs ne sont pas venus ici de leur propre volonté. Ce sont les autres envahisseurs venus de l'espace extérieur, et à l'échelle de nos « mondes », qui les ont envoyés. Et nous ne savons pas ce qui va se passer ensuite. »

Raldo I jeta un sombre regard vers son jumeau. « Tu trouves toutes sortes de raisons de ne pas en finir avec toi. Ne t'imagine pas que tu vas rester ici indéfiniment. Et, par-dessus tout, ne t'imagine pas que

tu peux trouver un moyen de te débarrasser de moi et de l'emporter. »

— « Je n'essaie pas de l'emporter. Mais nous pouvons rencontrer un autre « monde » utilisable pour moi. Et entre temps nous pouvons travailler ensemble. Nous n'avons besoin ni l'un ni l'autre de nourriture pour un bon moment, surtout si nous reprenons la forme circulaire. »

— « C'est une idée, » dit Raldo I. « D'accord, nous allons nous retransformer. Mais toi d'abord. Je ne veux pas courir de risques. »

Raldo II se transforma en un disque — un grand disque, beaucoup plus large que le Raldo primitif l'avait jamais été. Les envahisseurs étaient une bonne nourriture, meilleure même que celle qu'offrait le « monde-hôte », et ils vous faisaient grossir. Quel dommage qu'il ne s'en présentât pas plus souvent !

Lorsqu'il vit que Raldo II avait définitivement pris la forme du disque, Raldo I en fit autant.

— « A présent, » dit Raldo II, « nous ferions mieux de reprendre contact avec Penko. »

— « Je vais me mettre en rapport avec lui, » dit Raldo I. « Et d'ailleurs, je veux qu'il soit bien entendu que ceci est mon « monde » à moi. C'est moi qui donnerai les ordres qui devront être donnés. »

— « Je comprends. »

— « Tu as fait trop de suggestions. »

— « J'essayais seulement d'être utile, » dit Raldo II.

— « A partir de maintenant, attends que je te demande ton aide avant de faire du zèle. »

« Il a trop d'idées, » songea Raldo I. « Peut-être n'est-il pas aussi gros que moi, mais il pense qu'il est plus intelligent. S'il continue ainsi, j'insisterai tout simplement pour qu'il se suicide. Et s'il élève trop d'objections, je l'aiderai à le faire. C'est une triste situation lorsque, dans son propre « monde », un endo ne peut plus être le maître. »

Il appela Penko. Aussitôt des voix confondues lui répondirent :

— « Hello, Raldo. Penko I écoute. »

— « Penko II écoute. »

— « Penko III écoute. »

— « La ferme, vous deux ! » dit Penko I. « C'est moi qui parle. Vous pouvez écouter si vous voulez, mais n'interrompez pas. Comment t'en es-tu tiré, Raldo? »

— « Je suis Raldo I, pour être exact. Je vois que tu t'es divisé aussi, deux fois. »

— « Il y a eu une deuxième invasion. C'était le seul moyen d'y arriver. »

— « Je me demandais si ce ne serait pas une bonne idée d'obliger nos jumeaux à se suicider. »

— « Plus tard, peut-être, » dit Penko I. « Pas maintenant. Nous avons encore de la besogne, avec ces grands envahisseurs cette fois. »

— « As-tu d'autres renseignements sur eux? »

— « Oui, des douzaines d'endos nous en envoient. Ce n'est pas très facile à comprendre, mais je crois que les lignes générales sont claires. Ces envahisseurs grands comme nos « mondes » sont arrivés dans un « super-monde » à eux. »

— « Tu veux dire, » dit Raldo I, « que ce sont des endos fonctionnels aussi? Cela paraît incroyable. »

— « Je ne veux pas dire cela du tout. Ce ne sont en aucune manière des endos. Il semble qu'ils aient créé un monde artificiel dans lequel ils peuvent voyager à travers l'espace extérieur. Et à l'extérieur de cet espace extérieur aussi, à ce que je devine. Mais ceci n'est qu'une pure hypothèse. L'important est qu'ils ont besoin de ce « super-monde » pour y voyager. Et on a trouvé seulement *un* « super-monde ». Ce qui signifie que leur nombre est limité. »

— « Ah !... Mais peut-être peuvent-ils augmenter rapidement. »

— « Apparemment non. Leur nombre n'a pas augmenté depuis qu'ils sont arrivés. Mais il peut y avoir un accroissement plus tard. »

— « Tu te laisses de nouveau aller à formuler des hypothèses, » dit Raldo I.

— « Je cherche simplement à prévoir de nouveaux dangers. Et j'essaie de les devancer. J'ai comme l'idée que si nous pouvons nous débarrasser de ces envahisseurs maintenant, il n'en viendra plus d'autres. »

— « Idée présomptueuse, » dit Raldo I.

— « Peut-être. En tout cas, si nous ne pouvons nous débarrasser de ce groupe-là, eux pourront se débarrasser de nous. Ils ont essayé une fois en nous envoyant ces petits envahisseurs et ils essayeront de nouveau. Tôt ou tard, ils l'emporteront — à moins que nous ne rendions coup pour coup. »

— « Mais pourquoi? Qu'ont-ils donc contre nous? » demanda Raldo I.

— « Rien du tout. Je pense qu'ils ne soupçonnent même pas notre existence. Ce sont nos « mondes » qui représentent un danger pour eux. »

— « Nos « mondes »? Comment des créatures aussi stupides peuvent-elles leur paraître dangereuses? »

— « C'est une question d'incompatibilité de métabolismes. Nos « mondes » sont radio-actifs en raison de leur teneur élevée en uranium. Les envahisseurs ne peuvent tolérer plus d'une très faible radio-activité. C'est pourquoi ils doivent se débarrasser de nos « mondes ». C'est aussi simple que cela. »

— « Simple? » dit Raldo I. « Je ne trouve pas. Pourquoi ne pouvons-nous tout simplement tenir nos « mondes » écartés de leur chemin? »

— « Cela ne suffirait pas. Tôt ou tard nos « mondes » meurent et leurs cadavres deviennent alors des sources de contamination radio-active. Ils ont déjà répandu de l'uranium sur une grande partie du sol

de la surface. Les envahisseurs venant de l'espace extérieur n'ont pour cette raison qu'un espace vital très réduit. »

— « S'ils avaient quelque bon sens, ils nous laisseraient tranquilles et se rendraient dans quelque partie de l'espace mieux adaptée à leur nature. »

— « Ne t'inquiète pas de ce qu'ils feraient s'ils avaient du bon sens, » dit Penko I. « Notre rôle consiste à *leur enseigner* le bon sens. Ou à nous débarrasser d'eux. Voici ce que nous devons faire. L'un d'entre vous va se rendre à l'écran d'observation. »

— « Toi, Raldo II. »

— « D'accord. »

Penko I continua : « Et toi-même tu ferais mieux de te rendre aux centres moteurs de contrôle du cerveau. Il nous faut faire déplacer nos « mondes » ensemble. »

— « Quand commencerons-nous? »

— « Je te le ferai savoir. Il faut que ce soit une manœuvre coordonnée. »

— « N'attends pas trop longtemps. Je ne veux pas me retrouver mourant de faim lorsqu'il s'agira de passer à l'action. »

— « Ne t'inquiète pas, nous agirons assez tôt. »

Penko I s'interrompit. Raldo I dit à son jumeau : « Tu as entendu. Nous allons nous rendre dans la tête de notre « monde ». Et souviens-toi de ne pas quitter l'écran avant d'en avoir reçu l'ordre. »

— « Tu peux te fier à moi, » dit Raldo II.

« Me fier à toi? » se dit Raldo I en lui-même. « Tu me prends pour un fou. »

Il lui fallait rester en contact avec son jumeau, de dit-il. Raldo II pouvait encore avoir l'idée de lui voler son « monde ». S'il surprenait l'autre endo rôdant autour du magasin pour avoir plus de nourriture alors il serait fixé. Et il n'admettrait plus que le suicide fût retardé. Raldo I se transformerait en agile serpent et se débarrasserait de son rival pour de bon.

Mais Raldo II ne fit aucun geste indocile. Comme Raldo I s'installait près des centres de contrôle, il entendit la voix de son jumeau.

— « Je suis à mon poste, Un. »

— « Bien. A présent, restes-y. Et lorsque nous commencerons à avancer, fais-moi savoir où nous allons. »

— « Naturellement, » dit Raldo II.

Installé derrière la rétine compliquée de l'œil de son « hôte », il examinait l'image du monde extérieur qui lui parvenait. Et ses pensées confirmaient les soupçons de Raldo I. Il réfléchissait plus qu'un peu à ce qu'il pourrait faire pour garder ce « monde ». L'idée du suicide, bien qu'il fût obligatoire, ne le séduisait pas plus que son jumeau. Il ressentait si peu de loyauté filiale ou fraternelle qu'il aurait préféré continuer à vivre et laisser à Raldo I l'obligation de mourir.

Ce n'était pas un mauvais « monde », cette créature que les Raldo habitaient. Quel dommage qu'il n'y eût pas de place en elle pour eux deux...

*
* *

Revêtu de sa combinaison de plomb souple, Chao considérait avec un intense dégoût, à travers ses lunettes de radiologue, le cadavre de la créature qui gisait devant lui. La chose avait été étalée sur une large dalle dans l'un des bâtiments provisoires qui s'élevaient non loin de l'astronef. Le Capitaine Gonzales n'avait pas voulu l'accepter à son bord, et Chao ne l'en blâmait pas. La dissection de cet animal semblable à un ours, haut de deux mètres, aurait été de toute façon une sale besogne. Le fait que le cadavre était radio-actif et devait être manipulé à travers des gants épais ne facilitait pas les choses pour ceux que cela regardait. Cependant, cette créature n'était pas la première qu'il disséquait, et son expérience antérieure simplifierait et hâterait son travail.

Il se mit à couper, son scalpel effilé comme un rasoir pénétrant facilement les chairs. Un assistant, protégé comme lui par du plomb, lui prêtait la main, enlevant les organes, les examinant, les rangeant et les étiquetant. Un deuxième assistant prenant des notes, tandis qu'à quelque distance de là le Capitaine Gonzales et MacKenzie les observaient.

— « Je ne trouve de concentration anormalement élevée de matière radio-active dans aucun organe, » dit Chao. « L'uranium et ses produits métalliques de désintégration sont assez bien répartis dans tout l'animal. »

— « Comme pour les autres que vous avez disséqués? » demanda le Capitaine.

— « A première vue, oui. Pour l'instant, je ne trouve aucun dommage causé par les parasites que nous avons répandus. » Il redevint silencieux, découpant plusieurs couches de muscles qu'il rejetait de côté au fur et à mesure. « Ah ! voici quelque chose d'intéressant. Un parasite mort. Pas celui que nous avons essayé d'introduire, mais quelque autre espèce. »

Il brandit à l'extrémité de sa sonde un disque mince d'environ un centimètre et demi de diamètre. « Je vais mettre ceci de côté et l'examinerai à fond plus tard. »

— « Pensez-vous que c'est ce qui aurait pu causer la mort de l'animal? » demanda le Capitaine.

— « J'en doute fort. Je ne puis en être certain, naturellement, mais... ah ! en voici un autre. Celui-ci ressemble à un ver ou à un serpent. Et voici quelque chose d'étrange. Un disque qui se termine en queue de serpent. Cela ressemblerait assez à un têtard. »

— « Ou un croisement entre les deux autres formes, » suggéra MacKenzie.

— « C'est possible. Ce parasite a pu mourir tandis qu'il passait d'une forme à l'autre. Un examen cellulaire nous le dira. »

— « Mais il n'y a aucune trace, » fit le Capitaine Gonzales, « des parasites que nous espérions nous-mêmes introduire? »

— « Absolument aucune. Je ne puis comprendre ce qui s'est passé. Je peux imaginer des possibilités variées, il est vrai, mais je ne puis en prouver ni en réfuter aucune avant d'avoir des faits plus précis à notre disposition. »

— « Personnellement, » dit MacKenzie, « je doute que les parasites que nous avons introduits aient produit le moindre effet. Nous n'avons pas trouvé plus de cadavres de ces animaux que nous n'en trouvions auparavant. Ils doivent posséder un système de défense contre les parasites. »

— « Votre logique, MacKenzie, est boiteuse, » dit Chao. « Il n'y a pas de raison pour que nous trouvions un plus grand nombre de cadavres qu'auparavant. Ils ne viennent pas vers nous pour mourir. Ils cherchent quelque endroit isolé où ils peuvent périr en paix. »

— « Ne discutons donc pas logique pure, » dit le Capitaine Gonzales. « Comme vous, Chao, je préfère toujours parler de faits. En possédez-vous qui signifient réellement quelque chose? »

— « Je compte sur de nombreuses données... »

— « Vous comptez. Mais pour l'instant, vous n'avez rien, » dit MacKenzie. « Eh bien, moi, j'ai quelque chose. »

Les deux autres le regardèrent. Le Capitaine Gonzales dit : « Avez-vous conservé quelque secret, MacKenzie? »

— « Aucun secret, Capitaine. Je voulais simplement me taire afin de laisser Chao aller de l'avant sans être influencé par moi. Je voulais voir à quelle conclusion il aboutirait de lui-même. Le fait est que ces animaux semblent beaucoup plus intelligents que nous ne le supposions. »

Chao leva les sourcils. « Absurde, » dit-il. « Non seulement tout leur comportement témoigne d'une absence d'intelligence, mais leur anatomie confirme le fait. Ils ont des cerveaux de bonne taille, c'est vrai, mais les centres de contrôle moteur sont disproportionnés et trop développés. La partie du cerveau qu'on peut considérer comme pensante, un pseudo-cérébrum, est petite et pas développée du tout. De plus, ils n'ont aucun système de communication qui puisse mériter de s'appeler langage. Leurs organes vocaux sont raides et sans souplesse et ne peuvent produire qu'un petit nombre de sons. »

— « Je ne connais rien de leur anatomie, » dit MacKenzie. « Mais vous vous trompez lorsque vous dites qu'ils ne communiquent pas. Ils communiquent plus facilement que nous. Par radio. »

— « Cet homme est fou, » dit Chao d'un air suffisant. « Par radio? Ils n'ont pas de mains, pas d'organes externes capable de préhension et leur permettant de construire des appareils compliqués. »

— « Par radio interne, » expliqua MacKenzie. « Regardez, mon savant ami, si vous consentiez à descendre de votre destrier professoral avant qu'il ne vous désarçonne et à écouter un peu pour changer, vous comprendriez ce que je veux dire. Ces animaux sont radio-actifs, comme

vous le savez. La radio-activité, comme vous le savez peut-être également, implique l'émission de rayons variés. »

— « Ne perdons pas notre temps à expliquer l'A. B. C. de la radioactivité, » dit Chao froidement. « Venons-en au fait. »

— « J'y viens. J'ai pensé qu'il pourrait être intéressant de recueillir les radiations électromagnétiques d'une forêt comme celle qui entoure l'astronef. La plupart des animaux et des plantes des alentours sont également radio-actifs, bien qu'à un degré moindre, et si vous écoutez sur la bonne longueur d'ondes vous pouvez entendre un vrai brouhaha. »

— « Il se trouve que les bonnes longueurs d'onde sont de l'ordre des rayons gamma. »

— « C'est vrai dans la plupart des cas, » admit MacKenzie. « Cependant, j'ai relevé dans quelques cas, des rayons gamma modulés avec des fréquences du visible et de l'ultraviolet (1). »

Les sourcils de Chao se froncèrent. Le Capitaine Gonzales demanda : « Vous en êtes sûr ? »

Ce fut le tour de MacKenzie de se montrer suffisant. « Certain, » affirma-t-il. « En outre, ces modulations ne sont pas constantes. Elles disparaissent pour des heures d'une certaine onde porteuse, puis reviennent. Leurs ondes ont une diversité qui ne peut correspondre qu'à la diversité du langage. Et il y a un autre fait qui pourrait vous intéresser. »

— « Ne ménagez pas vos effets, » ordonna Gonzales. « Racontez tout ! »

MacKenzie fut vexé, mais il continua : « D'accord, je vais le dire. Les « choses » qui émettent ces radiations circulent. J'ai braqué des radio-goniomètres sur elles, et j'ai découvert que dans certains cas les sources porteuses ne restent pas immobiles, comme ce serait le cas si les ondes venaient toutes des plantes. De plus, elles ne sont pas localisées près du sol, comme ce serait le cas si elles provenaient de petits animaux. »

— « Et si c'étaient des animaux grimpant aux arbres? » interrompit Chao.

— « Elles ne s'élèvent pas très haut, comme ce serait le cas si elles provenaient de grimpeurs ou d'oiseaux. Elles atteignent une hauteur de deux mètres et pas plus. Elles viennent d'animaux comme celui que vous êtes en train de disséquer. »

Chao fut suffisamment vexé et irrité pour émettre un ricanement vulgaire et peu professoral. MacKenzie rougit et ajouta : « Je m'en tiens à ce que j'ai dit. Des signaux de radio sont émis par des animaux comme celui-ci. Si votre dissection valait quoi que ce soit, vous pourriez me dire au moyen de quel organe. »

---

(1) Il s'agit d'une extension imaginaire de la T. S. F. En T. S. F. une onde électrique à haute fréquence est modulée par une onde sonore de basse fréquence. L'auteur imagine que les rayons gamma de très haute fréquence peuvent être modulés par des fréquences plus petites correspondant à l'ultraviolet et à la lumière. Nous ne savons pas encore réaliser un tel appareil, mais les savants pensent que la chose est parfaitement possible dans un avenir plus ou moins lointain.

— « Je puis vous dire carrément qu'aucun organe n'en est cause. En fait, je ne vois pas comment le moindre organe le pourrait. »

— « Vous êtes trop facilement dérouté, Chao, » dit le Capitaine Gonzales. « L'onde porteuse vient naturellement de la désintégration de l'uranium. L'animal qui l'envoie peut être capable de contrôler son pouvoir dans une certaine mesure en séparant ou en combinant les isotopes de l'uranium et en hâtant ou ralentissant les ruptures nucléaires. »

— « Et l'onde de modulation? »

— « Elle vient de modifications chimiques naturellement. Vous êtes familier avec la bioluminescence, n'est-ce pas? Une simple réaction chimique dans la créature vivante a pour résultat une émission de lumière, provenant généralement d'organes externes. Eh bien, dans ce cas la lumière est émise intérieurement, et l'énergie utilisée pour moduler l'onde porteuse. »

Chao parut ébranlé et MacKenzie dit avec dérision : « Parbleu, vous aviez besoin d'une leçon sur l'A. B. C. du sujet, après tout. Même *moi*, je sais cela, et je suis ingénieur et pas biologiste. »

Chao se défendit : « Il est impossible à quiconque de se rappeler la masse de connaissances élémentaires enseignées dans les écoles primaires. Et malgré tout, Capitaine, je ne vois toujours pas... je ne puis trouver aucun organe... Attendez un instant ! »

Son visage s'était brusquement illuminé. MacKenzie dit : « Quelque chose ne va pas. On dirait qu'il a une idée. »

— « Bien sûr que j'ai une idée. Ces parasites que je viens d'attraper ! »

— « Les parasites? » dit le Capitaine Gonzales. « Vous pensez que ce sont eux qui envoient les signaux? »

— « J'avais déjà étudié tous les autres organes. Mais je n'ai pas étudié les parasites. Il est temps que je m'y mette. »

— « Allez-y, Chao, » dit le Capitaine Gonzales. « Commencez votre examen. »

Ils étaient tous autour de lui, MacKenzie parcourant de temps à autre la pièce avec fièvre, lorsque Chao avec son microscalpel trancha la mince cellule. Le biologiste plaça une fine lamelle sur une plaque et regarda à travers son microscope.

— « Eh bien, que je sois... »

— « Je n'en doute pas, » ricana MacKenzie. « Mais ce que je veux savoir ce n'est pas ce que vous serez, mais ce que vous voyez. »

— « Un minuscule système nerveux ! Je n'ai aucune idée sur la façon dont les ondes de modulations sont émises, mais il est indubitable qu'il y a un système nerveux ou un cerveau de la taille d'une cellule, si vous préférez. Jetez-y un coup d'œil pendant que je prépare une plaque avec celui en forme de serpent. »

L'œil du Capitaine était encore collé au microscope lorsqu'un son bizarre leur parvint de la forêt. Cela les atteignit d'abord comme une faible rumeur qui grandissait lentement. Le Capitaine Gonzales leva

la tête et dit avec malaise : « Il se passe quelque chose d'anormal. Je ferais mieux d'aller voir ce que c'est. » Il sortit.

Le sol se mit à trembler. A présent des sons bien distincts leur parvenaient — de sourds grondements comme ceux de bêtes en fureur, les cris aigus de petits animaux en fuite et les craquements de branches rompues.

— « Nous sommes attaqués ! » hurla le Capitaine. « A l'astronef, tout le monde ! »

Avant même qu'il eût fini de crier, ils couraient tous. Chao et MacKenzie partirent les derniers, mais lorsqu'ils virent ce qui se passait, ils gagnèrent de la vitesse. Dévalant de la forêt, arrivait une sombre rangée des animaux semblables à des ours : elle s'étendait plus loin qu'ils ne pouvaient voir, et derrière cette première rangée une autre, et derrière celle-ci une autre encore. Les animaux semblaient en proie à la panique, mais ils avançaient avec la précision d'automates militaires. Chao, qui non seulement avait tardé à quitter son microscope, mais encore était gêné par sa combinaison de plomb, vit MacKenzie le distancer et réalisa qu'il n'atteindrait jamais l'astronef à temps. Il courut vers un arbre et se hissa le long du tronc, juste devant l'un des animaux. Celui-ci s'élança vers lui, puis s'arrêta, semblant désappointé et courut après ses compagnons. A l'intérieur du lourd vêtement, Chao haletait et transpirait.

L'un des hommes avait saisi un fusil et commençait à tirer, mais le Capitaine Gonzales ne lui permit pas de continuer. « Vous ne ferez pas de brèche dans ce mur, » dit-il, et il entraîna l'homme vers l'astronef. Mais une brèche avait cependant été faite. L'une des énormes créatures chancela et tomba. Les autres continuèrent sans y faire attention.

∴

Lorsque les rugissements des animaux se furent évanouis dans le lointain, Chao glissa en bas de son arbre. Les autres sortirent de l'astronef pour se joindre à lui. MacKenzie dit sombrement : « Ils sont dénués d'intelligence, n'est-ce pas? En tout cas, ils ont failli causer notre perte. »

Le Capitaine Gonzales évaluait les dommages. L'endroit était une scène de carnage. « Ils ont tué deux hommes, » dit-il calmement, « et en ont blessé sept. Et ils ont détruit le camp. »

— « Ils ont mis en pièces les spécimens que je disséquais, » ajouta Chao d'un ton accusateur, comme si c'était là le plus grand désastre.

Ils contemplèrent un moment les destructions, puis Gonzales haussa les épaules. « A partir de maintenant, il nous faut prendre des précautions contre une nouvelle attaque. Et nous n'avons aucune idée de la forme sous laquelle elle aura lieu. Cela va compliquer les choses. »

Un homme de l'équipage survint et dit d'un ton excité : « Capitaine, vous vous rappelez celui que Clayborne a abattu? Il ne peut pas beaucoup remuer, mais il vit encore. »

— « Vivant ou mort, cet animal est dangereux. Achevez-le. »

— « Attendez une minute, Capitaine, » dit Chao avec ardeur. « Nous avons davantage besoin d'un spécimen vivant que d'un nouveau cadavre. Sauvons-le et mettons-le en cage. Une cage de plomb. »

— « Pourquoi? Et comment ? »

— « Pour répondre d'abord à votre deuxième question, Capitaine, je peux endormir l'animal avec un anesthésique, » répliqua Chao. « Cela ne présentera aucune difficulté, je puis vous l'assurer. Quant au pourquoi — eh bien, je me trouve là, bien que cela me déplaise fort, en accord avec MacKenzie. Pour de nombreuses raisons. Premièrement... »

— « Allez au fait, » dit Gonzales. « Vous le voulez vivant pour pouvoir l'étudier. Très bien, prenez-le. Mais soyez prudent. Le monstre est puissant, et nous ne voulons pas qu'il vous arrive un accident. Nous avons besoin que vous soyez en bon état. »

— « Merci, Capitaine. »

— « Ce n'est pas une question d'intérêt personnel. Pour l'instant, vous êtes important à nos yeux, c'est tout. »

— « Légère erreur, Capitaine, » dit MacKenzie. « A cette étape du jeu, c'est moi qui suis le plus important. Il nous faut à présent étudier les radiations qui émanent de cet animal. Et les radiations, c'est mon affaire. »

Chao prépara son vaporisateur d'anesthésique, et MacKenzie réunit ses appareils détecteurs d'ondes. Quelques instants plus tard, l'animal était endormi et traîné dans une cage transparente de plastique renforcé d'acier, garnie de vitres en verre de plomb. Tandis qu'il était encore inconscient, MacKenzie se mit à disposer de minuscules récepteurs d'ondes en différents endroits à l'intérieur de la cage, les cachant le mieux possible dans l'espoir que l'animal, quand il s'éveillerait, ne les apercevrait pas pour les mettre en pièces ensuite.

Gonzales s'écria soudain : « Regardez ! »

MacKenzie sursauta et fit volte-face. Les grands yeux de l'animal étaient ouverts. Il gisait toujours sur les planchers de la cage, dans la position exacte où on l'avait laissé, mais à présent il le contemplait fixement. MacKenzie s'écarta et se dirigea vers la porte. Ce mouvement l'amena hors du champ visuel de l'animal, et la tête de celui-ci pivota brusquement pour le regarder encore. Puis les pattes eurent un mouvement convulsif. L'énorme bête se souleva à demi, les yeux toujours fixes, puis se cogna dans le mur. Elle retomba et demeura inerte.

MacKenzie claqua la porte derrière lui et la ferma. Comme il essuyait son front en sueur, il dit d'un ton accusateur à Chao : « Je croyais que vous l'aviez endormi pour de bon. »

— « Je l'ai fait. Regardez-le. Il est encore inconscient. »

— « Alors, comment a-t-il pu bouger? Ses muscles n'ont pas remué d'eux-mêmes. »

— « Peut-être... » commença Chao. « Peut-être ces parasites... ils ont un système nerveux... Non, c'est trop fantastique ! »

— « Ne craignez pas le fantastique, Chao, » dit le Capitaine Gon-

zales. « Vous pensez que *eux* n'ont pas été endormis et qu'ils ont fait mouvoir cette énorme chose de l'intérieur? »

— « Cette pensée ne m'était pas venue. D'ailleurs, cela semble entièrement en dehors de la question. »

— « Dieu nous garde, » dit farouchement MacKenzie, « d'un homme de science qui a peur de sa propre imagination. Ce n'est pas hors de la question, et je m'en vais vous le prouver. »

Il se dirigea vers son analyseur d'ondes et commença à régler les cadrans. « Nous recevons une onde gamma, » déclara-t-il. « Et elle est modulée. »

— « Enregistrez-la, vite ! » ordonna Gonzales. « Il me faut des enregistrements de tout ! »

— « Je m'en charge, Capitaine. Attendez une minute, voici une deuxième onde. Sur une longueur légèrement différente. Et permettez-moi de vérifier les radiogoniomètres. Je pense... oui, c'est cela. Elle provient d'un autre endroit de l'animal. »

— « Le même endroit, » corrigea Chao, regardant par-dessus son épaule. « La tête. »

— « Il y a une légère différence d'angle. Les sources des ondes se trouvent dans des parties différentes de la tête. » Il fixa les deux autres. « L'une est derrière les yeux, pour guetter ce qui se passe, l'autre dans le cerveau, pour contrôler les mouvements. Qu'en pensez-vous, Capitaine? »

— « C'est fou. »

— « Mais c'est ce que je trouve. »

— « Gardez le contact, MacKenzie. Peut-être trouverons-nous la signification de tout cela. »

***

Raldo II dit : « Je ne peux rien voir d'utile. Il faut que tu fasses encore tourner la tête. »

— « Il n'y a pas de raison, » répondit Raldo I. « Je ne peux pas faire tourner la tête et contrôler en même temps les muscles de la locomotion. Lorsque notre « monde » garde les yeux ouverts par sa propre volonté et se meut consciemment, alors je peux très bien diriger ses mouvements. Mais je ne puis garder le contrôle d'une demi-douzaine de séries de muscles en même temps. »

— « Tu n'essaies pas, » dit Raldo II d'un ton accusateur. « Essaie un peu plus fort. Mets-y un peu plus d'énergie. »

« Mets-y un peu plus d'énergie, » songea Raldo I. « Voilà ce que tu veux que je fasse. Gaspiller mes réserves et te laisser en meilleure condition que moi-même. Et alors tu proclameras que c'est moi qui dois me suicider, et je ne serai pas assez fort pour te résister. Espèce de sale individu ! »

Il laissa les muscles se relâcher et se glissa hors du cerveau, prenant garde de n'émettre aucune radiation qui pourrait trahir son changement de position. Et il se dirigea le plus vite possible vers son garde-manger.

***

— « Ils ont tous les deux cessé d'émettre, » dit MacKenzie. « Mais j'ai l'impression qu'ils vont recommencer. Pendant ce temps, je vais monter un analyseur automatique qui nous permettra de convertir les ondes modulées en sons. Et alors il nous faudra essayer de comprendre leur langage. »

— « Nous devrons aussi nous adresser à eux dans le nôtre, » suggéra le Capitaine Gonzales. »

— « Bien sûr, Capitaine. Dès que nous le pourrons. »

*
* *

Raldo I ne fut pas le seul à être brillamment inspiré. Il rencontra son jumeau au magasin et ils gardèrent un silence contraint tout en se remplissant de nourriture de la réserve dont chacun savait qu'elle ne serait pas longtemps suffisante pour deux. Puis Raldo I dit :

— « Nous ferions mieux de retourner à nos postes. Au cas où notre « monde » se réveillerait, et où il y aurait une possibilité d'évasion, nous devrons en profiter. »

— « Tout à fait sensé, » admit Raldo II. Et ils se remirent à nager, se surveillant mutuellement avec circonspection.

*
* *

Le Capitaine Gonzales avait songé à un moyen d'apprendre plus vite le langage des ondes. Lorsque les yeux de l'animal s'ouvrirent de nouveau, lui et Chao passèrent devant eux différents objets. MacKenzie, pendant ce temps, coordonnait les radiations qui émanaient de la tête de l'animal avec les actes des deux autres.

— « Des parasites assez intelligents pour diriger les mouvements de leur hôte comprendront ce que nous essayons de faire, » dit Gonzales. « L'une de ces salves d'ondes signifiera certainement : « Ils essayent de communiquer avec nous. » Et si ces créatures veulent coopérer, nous apprendrons leur langage en un rien de temps. »

— « C'est un grand *si,* » dit MacKenzie. « Néanmoins, nous ne risquons rien à essayer. »

Au bout d'un moment, l'effet de l'anesthésique se dissipa, et le « monde » des deux Raldo s'éveilla et se mit en mouvement. Mais ceci n'affecta pas directement les Raldo, et il fut possible de suivre leur conversation aussi facilement que lorsque l'animal était inconscient.

Ils firent une découverte importante à partir du comportement de l'animal lui-même. Chao tenait entre ses mains gantées de plomb un spécimen des plantes radio-actives qui poussaient dans la forêt : l'animal se précipita vers lui, griffant la paroi de plastique et s'efforçant de la briser.

— « Quelle réaction bizarre, » observa Chao.

— « Bizarre? Mon œil ! » dit MacKenzie. « Il a faim, et ceci doit être ce qu'il mange. Jetez-le lui donc. »

MacKenzie avait raison. Ils avaient découvert la nourriture de l'animal, et ils s'aperçurent que lorsqu'il avait suffisamment à manger, c'était une bête extrêmement docile et obéissante. En même temps, les salves d'ondes qui émanaient de l'intérieur témoignèrent d'une grande excitation.

— « Ces parasites dépendent de leur hôte pour la nourriture, » dit Chao. « Eux aussi doivent être heureux qu'il mange si bien. »

— « Si eux sont heureux, » dit MacKenzie, « moi aussi. Parce que cela veut dire que nous apprendrons vite leur langage. »

A la fin de la semaine, ils firent leurs premières tentatives pour communiquer avec les parasites. Les conversations du début furent soit dénuées de sens, soit excessivement confuses, mais leurs difficultés même leur permirent de corriger les erreurs. Un autre jour, et les deux mondes commençaient à se comprendre vraiment.

Raldo I demanda : « Pourquoi êtes-vous venus dans cette partie de l'espace? Il nous appartient depuis l'époque où nos ancêtres étaient des protozoaires sans intelligence, flottant librement. Il nous appartient toujours. »

— « Il nous appartient toujours, » fit en écho Raldo II.

— « La paix, Deux ! C'est moi qui parle ici. »

Le Capitaine Gonzales dit :

— « Nous n'avions pas idée qu'il y eût une vie intelligente sur cette planète. »

— « Vous le savez maintenant. Si vous savez ce qui est bon pour vous, laissez-nous et retournez d'où vous venez. »

— « Sacré petit démon, » grogna MacKenzie, mais en dehors du microphone. « Imaginez une créature de cette taille nous menaçant ! »

— « Peut-être, » répliqua Gonzales d'un ton persuasif, « pourrions-nous trouver un moyen de vivre côte à côte. »

— « Il n'y a d'autre moyen pour vous que de retourner dans votre propre espace. La seule existence de nos « mondes » est une menace pour vous. Ils sont radio-actifs, leur nourriture est radio-active, leur voisinage est radio-actif. Ils prospèrent dans la radio-activité. Vous devez vous débarrasser d'eux pour votre propre sécurité. Et vous débarrasser d'eux signifie vous débarrasser de *nous*. »

La créature, songea Gonzales, approchait désagréablement de la vérité.

« Ce « monde » dans lequel nous sommes est votre captif. Mais les autres sont libres et resteront libres. Nous les protégerons et combattrons à nouveau. Nous apprendrons à contrôler nos « mondes » mieux que jamais, et nous vous chasserons de notre espace. »

— « Cela ne sera pas si facile, » dit Gonzales froidement. « Nous avons de plus grands pouvoirs que vous ne le réalisez. »

— « Ce sont les *nôtres* qui sont plus grands que vous ne le réalisez. »

Il y eut un instant de silence gênant. MacKenzie murmura : « Par le diable, peut-être cette créature est-elle capable d'exécuter ses menaces? »

— « Vous voilà avertis, » dit Raldo I. « Partez avant que nous ne vous chassions. »

Ils ne partirent pas. Ils se consultèrent à plusieurs reprises, puis demandèrent des instructions sur Terre par radio. De temps à autres, des salves de radiations continuaient d'émaner de l'animal, mais à présent elles étaient incompréhensibles.

— « Ils ont changé leur code, » dit MacKenzie consterné. « Et cette fois ils ne nous aideront pas à le déchiffrer. »

De temps à autre ils pouvaient apercevoir ou entendre quelques-unes des énormes bêtes dans la forêt, mais seulement dans le lointain. Quel que fût le plan des parasites qu'elles logeaient, ce n'était probablement pas une attaque en masse comme la précédente. Le Capitaine Gonzales s'était mis sur la défensive, et on ne le reprendrait pas par la surprise.

Entre temps, il continuait à conférer avec MacKenzie et Chao. Une guerre ferait un tort sérieux aux deux partis. Ils devaient collaborer, mais il leur fallait une base. Les parasites avaient-ils quelque chose à gagner de l'amitié humaine? Oui, certes, et Chao, à sa façon académique, se mit à dresser la liste de ces avantages.

Mais la difficulté n'était pas là. « La vraie question, » dit MacKenzie, « est celle-ci : Qu'avons-nous à attendre d'eux? »

— « Rien, » répliqua Gonzales. « Ils sont nuisibles et le seront toujours. Eux et leurs hôtes occupent simplement un territoire que nous voulons. »

— « En ce cas, aucune collaboration n'est possible, » dit Chao.

— « Et ils sont assez malins pour le savoir, » ajouta MacKenzie. « C'est pourquoi ils n'auront jamais confiance en nous. Ils savent que nous serons toujours irrités de leur présence, que nous les considérerons toujours comme un mal nécessaire. »

— « Et c'est la meilleure épithète que nous puissions leur appliquer, » fit observer Gonzales.

— « Alors, vous pensez, Capitaine, qu'il doit nécessairement y avoir une guerre d'extermination? » questionna Chao.

— « Cela me paraît inévitable. »

MacKenzie dit, avec irritation :

— « Rien n'est inévitable. Nous ne leur avons parlé qu'une fois. Essayons encore. »

— « Et s'ils ne répondent pas? » demanda Gonzales.

— « Alors ce sera une conversation à sens unique. »

— « Que leur direz-vous? Que leur offrirez-vous? »

— « Je ne leur offrirai rien. Je leur demanderai ce qu'ils nous offrent, eux. »

— « Non, » dit Gonzales. « La tactique est mauvaise. Vous offrez quelque chose, ils offrent quelque chose, et finalement vous arrivez à un compromis. Vous ne pouvez venir à eux sans la moindre idée de ce que vous voulez. »

— « Naturellement pas, » acquiesça Chao. « Ce serait un aveu de faillite intellectuelle. »

— « Et quelle sorte de compte en banque intellectuel nous suggérez-vous d'ouvrir, Monsieur l'Esprit Fort? » ricana MacKenzie.

— « Peu m'importent vos railleries, » dit Chao avec dignité. « Je vous ferai simplement observer que l'esprit académique, sur lequel vous avez l'habitude de répandre vos calomnies, est un esprit équilibré, un esprit qui étudie un problème sous tous les angles avant de prendre une décision. Il tient compte des facteurs les plus divers, même de ceux qui semblent au commun des mortels insignifiants et sans importance. Au cours de notre précédente conversation avec ces parasites intelligents, j'ai noté certains phénomènes intéressants. Premièrement... »

— « Lâchez le morceau et venons-en au fait, mon vieux. Qu'allez-*vous* leur offrir? »

— « Je n'ai rien de concret en vue. Je faisais simplement quelques observations générales que j'estime pertinentes. »

— « Rien de concret, hein? Savez-vous quelque chose, Chao? Voulez-vous savoir en un mot ce que je pense de l'esprit académique? »

— « Cela ne m'intéresse pas. »

— « En un mot... du vent! »

MacKenzie pouffa de rire, tandis que Chao le regardait avec dédain. Cet homme possédait un sens de l'humour des plus vulgaires.

Mais Chao ne se laissa pas troubler pour si peu. Il avait observé comment MacKenzie se servait de l'analyseur et il savait qu'il ne lui serait pas difficile d'utiliser lui-même l'appareil. « Très bien, » songea-t-il, « tandis que les soi-disants techniciens sont dans l'embarras, moi je vais de nouveau entrer en contact avec les minuscules créatures. Car ce qu'il nous faut par-dessus tout, avant que nous puissions parvenir à une décision intelligente sur l'offre qu'il convient de leur faire, ce sont des renseignements scientifiques valables. Et qui est le plus apte à recueillir des renseignements sinon l'homme qui a reçu l'instruction universitaire? »

Ni MacKenzie ni le capitaine Gonzales ne se trouvaient là lorsque Chao fit sa tentative pour entrer en contact avec le couple Raldo. Durant un moment, comme il s'y attendait, il n'y eut pas de réponse ; il y avait des salves de radiations, mais dans un code qu'il ne connaissait pas. Enfin lui parvinrent de l'analyseur une série de sons pourvus de signification.

— « Que voulez-vous de nous? »

Une autre salve interrompit. « La paix, Deux ! Je t'ai ordonné de ne pas répliquer ! »

Chao sourit doucement. Voilà ce sur quoi il comptait. Il était en contact avec au moins deux des créatures, et il avait remarqué auparavant qu'il existait entre elles un antagonisme. S'il l'excitait habilement, les renseignements ne seraient pas longs à venir.

— « Tes ordres, » dit Raldo II, « ne signifient plus rien pour moi, Un. Que voulez-vous, Monde Extérieur? »

— « Discuter avec vous de questions qui pourraient être résolues à notre mutuel bénéfice. »

— « Nous ne discutons pas avec nos ennemis, » interrompit Raldo I.

— « Mais nous ne sommes pas ennemis. Personnellement, j'estime que vous autres, endos, êtes bien les créatures — je devrais dire individus — les plus dignes de l'attention courtoise d'autres esprits intelligents. Il est exact que quelques-uns des membres les plus stupides de notre groupe désirent exterminer votre race. Mais il existe certainement d'excellentes raisons pour vous laisser vivre, et je cherche à les découvrir. »

— « Nous ne dépendons pas de votre bonne volonté, » dit Raldo I. « Faites le pire contre nous, nous survivrons. Et nous rendrons coup pour coup. »

— « Ne soyons pas trop pressés, Un. Souviens-toi que leur taille leur donne un avantage. »

— « Je t'ai déjà dit, Deux, de ne pas nous interrompre ! Tu ne vis que parce que je le tolère, et je changerai d'avis si tu interviens. »

— « Cela ne te vaudra rien de changer d'avis, » observa froidement Raldo II. « Je me suis nourri aussi bien que toi à ton magasin, et j'ai conservé mon énergie. Je suis au moins aussi fort que toi. »

— « Ingrate créature, je n'aurais jamais dû te faire confiance ! » s'écria rageusement Raldo I.

— « En effet, ou alors tu aurais dû me faire confiance davantage. L'ennui avec toi, Un, est que tu es trop stupide pour faire confiance à quiconque. Ta seule pensée est qu'il n'y a suffisamment de nourriture que pour un endo par « monde ». Eh bien, c'était peut-être la tradition dans le passé, mais aucune tradition n'est éternelle. Les trois Penkos s'arrangent pour vivre ensemble, ainsi que de nombreux autres groupes d'endos. Et je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions nous entendre avec ces « Mondes » étranges. S'ils se sont donné le mal d'apprendre notre langage, il est évident que leurs intentions ne sont pas nécessairement hostiles. »

— « Vous êtes très intuitif, mon ami Deux, » dit Chao, prenant de nouveau part à la conversation. « Nous aimerions en effet être en bons termes. Mais je comprends qu'il y a une répugnance considérable à surmonter des deux côtés. C'est pourquoi j'ai besoin de renseignements. Nous savons comment vous aider. Mais de quelle façon pouvez-vous nous aider ? »

Une pause. Chao attendait patiemment la réponse.

— « Nous ne pouvons pas vous aider, » dit enfin Raldo I. « Nous ne le désirons pas »

— « Si, nous le désirons, » objecta Raldo II. « Il est dans notre intérêt de le désirer. De même qu'il est dans notre intérêt de collaborer à l'intérieur de notre propre « monde » .

— « C'est dans *ton* intérêt, » rétorqua sombrement Raldo I. « Cela diffère ton suicide. »

« Intéressant, » pensa Chao. « Comme je l'avais deviné avec tant de perspicacité, ils ne voient pas exactement les choses avec les mêmes

yeux, si l'on ose dire. Et ce Deux est décidément plus intelligent que son compagnon. »

— « Tu es stupide, Un. » dit Raldo II. « Tu l'emportes sur tous les endos en stupidité. Comment peux-tu croire que mon suicide t'aiderait? Ou moi, le tien? Si l'un de nous devait se débarrasser de l'autre, comment supposes-tu que nous pourrions manœuvrer notre « monde »? Nous avons besoin d'un endo derrière l'écran pour voir ce qui se passe, et d'un autre au moins au cerveau. Deux au cerveau vaudraient encore mieux. Et s'il y avait encore un endo supplémentaire pour prendre la relève de celui des autres qui aurait besoin de nourriture, nous ne courrions pas ce continuel danger de mourir de faim tandis que nous sommes à nos postes. Souviens-toi dans quelle triste condition nous nous trouvions avant de pouvoir dévorer ces parasites envahisseurs et de nous diviser? Cela ne se produirait plus. »

« Il découvre les avantages de la coopération, » songea Chao avec stupéfaction. « Si l'on considère à quelle situation il fait face, cette minuscule créature est un génie. »

— « Mais il n'y a pas assez de nourriture... » commença Raldo I.

— « Si nous pouvions mieux contrôler les mouvements de notre « monde », il y aurait bien assez de nourriture. Nous pourrions le guider vers la nourriture. Il serait plus facile à notre « monde » d'en nourrir quatre que maintenant d'en nourrir un seul. »

Raldo I resta silencieux. Il était peut-être un peu trop influencé par la tradition et par un désir stupide de préserver ce qu'il croyait être ses droits, mais ce n'était pas un imbécile. Il réfléchissait.

Chao intervint : « Ce que vous dites, Raldo II, concorde avec les leçons de notre propre histoire. Alors qu'autrefois sur notre planète natale ne pouvaient demeurer que quelques centaines de milliers d'hommes, à présent nous avons appris à en faire vivre des millions. Pour commencer, il n'est pas nécessaire d'apprendre simplement de meilleurs moyens de *trouver* de la nourriture. Il est possible de *faire pousser* des plantes qui serviront de nourriture. »

— « Ah ! tu entends cela, Un? »

— « Nous pourrions vous aider ici. Nous partagerions la planète entre nous. Nous veillerions à ce que les plantes dont vous avez besoin poussent seulement dans les régions où se trouve concentré le minerai d'uranium, et nous prendrions soin que vos « mondes » ne répandent plus l'uranium qu'ils auront absorbé sur le reste de la planète, où nous-mêmes habiterions. Vos « mondes » animaux n'y perdraient pas non plus. Il en vivrait davantage sur un espace de un mille carré qu'à présent sur une région mille fois plus grande. »

— « Et pour chaque « monde », il y aurait de nombreux endos. Tu entends cela, Un? »

— « J'entends. » Il y eut un instant de silence tandis que Raldo I réfléchissait. « Cela semble raisonnable, » dit-il finalement à contre-cœur.

— « *Nous* avons beaucoup à gagner. Mais la question demeure de

savoir ce que ces « Mondes » extérieurs ont à gagner de nous? Comment pouvons-nous leur profiter à tel point qu'ils demeurent désireux de nous aider? »

— « Puis-je poser une question? » dit Chao. « Vos relations avec les créatures... les « mondes »... que vous habitez, nous sembleraient, à première vue, être parasitiques. Vous vivez à leurs dépens, n'est-ce pas? »

— « Non pas, » répliqua Raldo II. « Ils nous servent, mais nous leur servons aussi. »

— « Ah! voilà ce que je voulais savoir. Aussi le vrai terme pour désigner vos relations n'est-il pas parasitisme, mais symbiose. Vous vivez ensemble pour votre mutuel avantage. Je vous serais très reconnaissant de m'énumérer ces avantages. »

— « C'est simple, » répondit promptement Raldo II. « Premièrement, nous protégeons nos « hôtes » contre les invasions d'endos nuisibles. » Ce « premièrement » conquit le cœur de Chao. « Il y a peu de temps, » continua Deux, « nous avons détruit une armée de petits envahisseurs venant des espaces extérieurs. »

« Voici donc ce qu'il est advenu de ces parasites avec lesquels j'ai essayé de contaminer les grosses bêtes, » songea Chao.

— « Nous décelons aussi la croissance de tissus dangereux, » continua Raldo II, « et nous les détruisons avant qu'il n'y en ait trop. Nous favorisons la croissance de tissu sain, lorsqu'il y a eu destruction accidentelle, et nous stimulons également le métabolisme de tout l'organisme lorsqu'il est trop bas. »

— « Vous jouez un rôle très utile en vérité, » dit lentement Chao. Puis il s'arrêta. Une pensée aussi aveuglante que remarquable l'avait frappé, une pensée si remarquable et pourtant si stupéfiante qu'il hésitait à la formuler. Mais le souvenir de MacKenzie l'éperonna. L'esprit académique était timide, n'est-ce pas, l'esprit académique était effrayé de ses propres conclusions? En avant à toute vitesse, Esprit Académique, et que les morceaux tombent où ils peuvent. « Peut-être, » dit-il enfin, « seriez-vous désireux de vivre en symbiose avec notre propre race, de la même façon? »

Il y eut une pause, comme de surprise. « Cette idée est trop hardie pour eux, » songea Chao avec suffisance. « De même qu'elle sera trop hardie pour MacKenzie quand je lui en ferai part. La timidité de l'esprit académique, vraiment! »

— « Nous sommes adaptés à nos « mondes » actuels, » dit lentement Raldo II. « Mais nos ancêtres flottaient librement, et nous possédons toujours la capacité de vivre dans des milieux étrangers pour de courtes périodes de temps. Oui, je pense que nous pourrions faire pour d'autres « mondes » ce que nous faisons pour les nôtres. Peut-être pourrions-nous même nous adapter de façon permanente à des hôtes tels que vous. »

— « Ce serait un ennui, » interrompit Raldo I. « Pourquoi devrions-nous nous adapter? »

— « Pour notre propre avantage, Un. Et pour le leur aussi... si

nous pouvons résoudre le problème de la radio-activité. Ces « Mondes » sont sensibles aux rayons que nous émettons. »

— « Cette question me préoccupe également, » admit Chao. « Mais j'espérais que vous pouviez contrôler vos radiations. »

— « Pourquoi nous donnerions-nous ce mal? » questionna Raldo I.

— « C'est du mal, en effet, » dit Raldo II. « Mais cela peut en valoir la peine. Afin de diminuer notre radio-activité, nous devons passer durant de longues périodes par une troisième forme de transition, non mobile, dans laquelle nous sommes à moitié endormis et ne subsistons qu'à partir de l'énergie chimique. Il y a une forte diminution dans l'émission de neutrons, neutrinons et radionucléoles, et le taux de désintégration est réduit à une petite fraction de la normale. Ce n'est pas une forme que nous adoptons volontiers. »

Chao avait naturellement entendu parler de neutrons et de neutrinons, mais pas de radionucléoles. L'usage de ce nouveau terme lui plut. « Même du point de vue scientifique, » pensa-t-il, « ils ont de quoi nous apprendre. » S'il pouvait seulement trouver un argument définitif pour les convaincre...

— « Notre nombre est beaucoup plus élevé que celui de vos hôtes actuels, » dit-il. « Si vous pouviez réellement vous adapter à nous, vous vous développeriez prodigieusement. » Et il ajouta l'argument sans réplique : « De plus, il ne serait plus nécessaire pour aucun membre d'un groupe d'endos de se suicider par manque de nourriture. »

— « Pas de suicide? Tu entends cela, Un? Pas de suicide pour aucun d'entre nous! Ceci est décisif, » dit Raldo II. « Je suis convaincu. »

— « Très bien. Je vais faire un rapport à ceux de mon espèce. »

Ce fut avec une excitation considérable que Chao fit part de sa grande découverte au Capitane Gonzales et à MacKenzie. Ce dernier le fixa tout d'abord comme s'il était fou. « Transporter l'une de ces créatures dans mon corps? » dit-il. « Jamais de la vie! »

— « Personne ne vous demande d'accueillir un endo dans votre carcasse sans valeur, » dit Chao. « J'aurai l'honneur de faire l'expérience sur moi-même d'abord — si vous pouvez appeler cela une expérience. Je ne pense même pas que je courrai le moindre danger. »

— « Je ne veux pas de parasites rampant à l'intérieur de mon corps! »

— « Attendez, MacKenzie, » dit Gonzales. « Vous ne vous faites pas une idée exacte de la chose. Mettez l'un de ces endos dans votre corps et vous bénéficierez d'un traitement personnel pour tout ce qui pourrait vous nuire. Pas besoin de diagnostic ou de médicaments avec l'un de ces petits experts dans les parages. Ils remonteront chaque fois à la source de vos ennuis. »

— « Exactement, Capitaine Gonzales, » dit Chao. « Et il y a encore un avantage. Pouvez-vous imaginer le plaisir de converser avec un symbiote intelligent tel que Raldo II? A l'avenir, aucun homme ne se sentira jamais solitaire, même s'il est seul. »

— « Qui est solitaire? » questionna MacKenzie. « Quand je veux

de la compagnie, je sais où en trouver. J'ai en moi du bon sang rouge. Je n'ai pas besoin de parasites. »

L'homme avait l'esprit obtus, songea Chao avec satisfaction, exactement comme il l'avait prévu. Il dit : « Les endos peuvent encore nous être utiles d'une autre façon. Une possibilité que vous avez laissé échapper dans votre propre domaine. Pouvez-vous imaginer ce que vous seriez capable d'accomplir avec un minuscule émetteur, un filtre à électrons, un transformateur, tout un appareillage électronique *vivant ?* Vous pourriez faire et apprendre des choses impossibles auparavant. »

— « Eh, mais, c'est une idée ! » s'exclama MacKenzie.

— « Naturellement, c'en est une. C'est pourquoi elle ne vous est pas venue. Connaissez-vous, MacKenzie, mon opinion au sujet d'un esprit non académique comme le vôtre? En un mot, comme on dit vulgairement... du vent ! »

Gonzales grimaça un sourire. « Cessez de vous chamailler, » dit-il. « Vous nous avez convaincus, Chao. Rentrons en contact avec ces endos. »

Quelques instants plus tard, il disait au couple Raldo : « Nous acceptons votre offre de symbiose. Voulez-vous entrer en communication avec ceux de votre espèce et leur apprendre la nouvelle? »

— « Nous avons essayé d'émettre, » dit Raldo II. « Mais nous ne recevons pas de réponse. »

— « Nous allons enlever l'écran protecteur, » dit Gonzales. « Il nous faudra porter des combinaisons de plomb pour nous approcher de vous, mais vous pourrez communiquer avec vos amis. »

Il se tourna vers les autres. « C'est comme cela, » dit-il, et il soupira de soulagement. « Problème résolu. »

— « Peut-être, » dit MacKenzie, « les autres parasites ne seront-ils pas d'accord. »

— « Ne soyez pas pessimiste, MacKenzie. Ils penchent déjà vers la collaboration, et ils sont trop intelligents pour ne pas voir une bonne chose lorsqu'elle leur est offerte. Même Raldo I est d'accord et il est apparemment l'un des derniers farouches individualistes. Ils viendront sûrement chez nous. Et vous savez... je crois que nous bénéficierons encore plus du marché qu'eux-mêmes. »

Quant à Raldo I et Raldo II, ils considéraient les choses un peu différemment. Ils allaient quitter le vieux « monde » dans lequel ils étaient nés, et partir à la conquête de « mondes » nouveaux. Et ensuite peut-être y aurait-il la conquête de l'espace extérieur...

C'étaient eux les grands bénéficiaires. De toute évidence.



La fin des haricots!

(*Maybe just a little one*)

par R. BRETNOR

R. Bretnor, l'auteur de « Langue de chat » (1), *spécialiste en chats de races et en mathématiques supérieures, est aussi connu pour avoir fait paraître le premier recueil sérieux d'essais critiques sur la « science-fiction »* « Modern science-fiction », *non traduit en français*).

Ses nouvelles sont réputées pour leur humour. Celle-ci, qui fut la première à être publiée aux Etats-Unis, ne faillit pas à cette règle, grâce à une idée de départ qui vaut son pesant de... haricots, si l'on ose dire, et vous verrez pourquoi.

Précisons à ce sujet ce qu'est le frijole *ou haricot sauteur du Mexique, qui tient une place si importante dans cette histoire. Il s'agit d'une fève qui, par suite probablement d'un dégagement de gaz, fait sur place des sauts de plusieurs centimètres, ce qui ne l'empêche pas d'être comestible! Mais Mr. Bretnor lui a trouvé une autre fin, qui est à tout le moins inattendue...*



MAXIMUS EVERETT, qui, depuis presque vingt ans, enseignait la physique à l'Institut Woodrow Wilson, fut le premier homme à réaliser la fission nucléaire. La chose se passa dans son sous-sol. A vrai dire, ce n'était pas grand-chose en fait de sous-sol. Le long d'un des murs, il y avait l'établi, couvert d'un fouillis d'outils, de fils de fer et de vieux livres. Le long de l'autre, une tondeuse à gazon cassée, une cage à oiseaux vide et un bac, sous un robinet qui fuyait goutte à goutte. Deux vieilles malles, très fatiguées, se trouvaient dans un coin près de la tondeuse à gazon et quelques paquets de magazines, que les ramasseurs de la Croix-Rouge avaient oublié de venir prendre, étaient empilés derrière le cyclotron.

Les résultats finals de ses travaux causèrent une profonde satisfaction à Mr. Everett. Après les avoir observés calmement pendant un certain temps, il remonta à la cuisine où sa femme était en train de préparer des sandwiches à l'œuf et aux olives hachées. Il s'assit sur un tabouret, essuya son long front moite et déclara qu'il faisait vraiment chaud au sous-sol.

Sans se retourner, sa femme lui assura que ce n'était nullement

(1) Voir « *Fiction* » n° 9.

anormal. « En Arizona, » observa-t-elle, « si près de la frontière, il fait toujours chaud en été. »

Mr. Everett ne nia pas ce fait. « Oh ! ce n'est pas seulement ça, » lui dit-il. « Je viens de travailler assez dur. Ce boulot n'était pas facile. » Il se laissa aller en arrière avec un soupir de satisfaction. « J'ai inventé l'énergie atomique, mon chou. »

— « C'est donc ça que tu faisais, » dit Mrs. Everett, « et moi qui croyais que tu continuais à t'acharner sur le mouvement perpétuel. » Elle coupa son dernier sandwich en deux suivant la diagonale, disposa quelques cornichons coupés sur le plat et se retourna vers son mari, en lissant son ample tablier. Puis, brusquement, elle le regarda d'un air accusateur. « Mais c'est ridicule ! » s'exclama-t-elle. « Que veux-tu dire en affirmant que c'est *toi* qui l'as inventée? Et Hiroshima, alors? »

— « C'était différent, » répondit simplement Mr. Everett. « Rien d'autre qu'un grand bruit. N'importe qui peut inventer ce genre d'énergie-là. »

Mrs. Everett — qui était bibliothécaire et plutôt dogmatique — manifesta certains signes d'irritation. « Tous les gens *qualifiés,* » déclara-t-elle, « affirment qu'il faut d'abord de l'uranium et que ce métal est très rare. Puis il faut le transformer en quelque chose d'autre et cela coûte des millions et des millions de dollars.»

— « C'est ce qu'*ils* croient, » répliqua Mr. Everett en secouant doucement la tête.

— « Eh bien, si quelqu'un doit être au courant, c'est bien eux. »

— « J'éprouve le plus grand respect à leur égard, » concéda-t-il. « Après tout, ce sont leurs travaux qui m'ont donné la possibilité de mener à bien ma propre tâche. C'est simplement... eh bien, vois-tu, c'est simplement que je n'ai pas besoin d'uranium. Il y a environ une semaine, j'ai découvert un élément nouveau, et... »

Mrs. Everett avait adopté l'expression qu'elle réservait habituellement aux personnes essayant de lui expliquer pourquoi elles avaient gardé des livres beaucoup trop longtemps. « Je me demande *comment* tu as bien pu faire pour découvrir un élément nouveau, alors qu'ils ont déjà tous été découverts? » demanda-t-elle froidement. « Et comment s'appelle-t-il? »

— « Le *frijolium,* » dit Mr. Everett. « Je l'ai découvert il y a une semaine. Mardi, pour être exact. Et il ne coûte presque rien. »

— « Oui, mais où l'as-tu pris? »

— « Je l'ai produit. C'est-à-dire, je l'ai purifié. J'ai créé du *frijolium* pur, pour la première fois dans l'histoire. »

— « Ce mot me semble avoir une consonance familière, » dit Mrs. Everett, méditative. « *Frijolium...* où donc...? »

— « Une consonance familière? » répéta Mr. Everett. « Je le crois bien ! *Frijolium.* Tu sais bien, ça vient de *frijoles.* »

Le mariage et la Bibliothèque Publique avaient endurci Mrs. Everett.

Elle fut immédiatement à la hauteur de la situation. « Maximus Everett ! » aboya-t-elle. « Tu ne vas pas rester tranquillement assis là en me disant que tu as découvert un élément nouveau dans de vulgaires haricots sauteurs du Mexique? »

Mr. Everett accrocha ses pouces dans sa ceinture et bascula en arrière avec son tabouret, le mettant en équilibre sur ses pieds de derrière. « Eh bien, » dit-il, pesant visiblement ses mots, « ce ne serait pas absolument exact de prétendre que les *frijoles* contiennent un élément nouveau. En fait ils *sont* cet élément nouveau. »

— « Mais les *frijoles* sont simplement des haricots ! » protesta Mrs. Everett, en élevant plutôt la voix. « N'importe qui t'en dira autant. Ils contiennent des protéines, des graisses et des hydrates de carbone. »

— « Ces substances, » dit Mr. Everett « sont des impuretés. Les *frijoles* frais possèdent 92,733 % de *frijolium* pur. J'ai réussi à l'isoler. Il est d'un poids atomique relativement bas, mais il est instable de façon appropriée. Le noyau peut être fissionné très facilement par... »

— « Epargne-moi le reste ! » s'exclama Mrs. Everett en frappant du pied. « T'imagines-tu vraiment que je vais croire toutes ces balivernes? D'abord, il y aurait eu une explosion ! »

— « Non, pas du tout. Je ne cherchais pas à produire une explosion. Je me suis servi du *frijolium* contenu dans un seul petit *frijole* — c'est la masse critique (1) minimum — et il est vraiment très facile de le garder sous contrôle. On peut même le brancher et le débrancher, comme un aspirateur. »

— « Eh bien, je n'en crois pas un traître mot ! Tous les experts sont d'accord pour déclarer que l'énergie atomique ne peut être contrôlée de cette façon-là. »

Mr. Everett secoua la tête avec pitié. « C'est ce qu'*ils* croient. Mon énergie a fait marcher la machine à laver pendant trois heures... Et, » ajouta-t-il, « si je ne la débranchais pas, elle continuerait à fonctionner pendant exactement soixante-douze ans. Que dis-tu de ça? »

Après ceci, naturellement, Mrs. Everett suivit son époux au sous-sol pour voir de ses propres yeux. A côté du cyclotron, la machine à laver tournait à plein régime, grinçant et cliquetant, comme elle l'avait fait depuis toujours. Mrs. Everett renifla. Prudemment, elle la contourna, scrutant l'émail fendillé de sa carcasse. Pour autant qu'elle pouvait s'en rendre compte, la machine n'avait pas changé d'aspect. Elle déclara d'un ton plutôt acide : « Si c'est là ton idée pour une farce, elle ne me paraît nullement amusante. Naturellement, si tu n'as rien cassé dans ma machine à laver, il n'y a pas de mal, mais... »

Mr. Everett l'interrompit. Il lui désigna l'arrière de la machine. « Regarde ! » dit-il, très dignement.

---

(1) Une masse telle que, au-dessous d'elle, une bombe atomique ne peut exploser. La bombe atomique est composée de deux morceaux plus petits que la masse critique, réunis au dernier instant par un dispositif qui constitue le fameux « secret atomique » dont on parle tant.

Examinant la machine de plus près, elle vit une petite boîte d'aluminium, percée d'un trou dans le haut, et un câble isolé conduisant au moteur. « Ça n'y était pas avant? » demanda-t-elle.

— « Non, ça n'y était pas ! » déclara Mr. Everett. « C'est le générateur. On laisse tomber le *frijolium* par le trou. Ce petit interrupteur, que tu vois sur la boîte, actionne un écran qui donne ou coupe l'énergie. » Il manœuvra l'interrupteur. La machine à laver haleta deux fois et devint silencieuse. Il le manœuvra à nouveau et la machine se remit à tourner.

— « Tu vois ! » s'exclama-t-il d'un air triomphant.

Mrs. Everett n'était pas encore entièrement convaincue. « Où la branches-tu? » demanda-t-elle.

— « On ne la branche nulle part, » répliqua son mari patiemment. « C'est là toute la beauté de la chose. L'énergie produite par la fission de l'atome de *frijolium* est directement transformée par le générateur en courant alternatif de 110 volts, simplement du courant comme celui que nous fournit la Compagnie d'Electricité. »

— « Tu... tu ne vas pas me dire que nous n'aurons plus de notes d'électricité à payer? » s'enquit Mrs. Everett qui tout de même commençait à être impressionnée.

— « Pas un sou, dès que j'aurai posé les circuits nécessaires dans la maison. »

— « Mais, Maxie ! C'est merveilleux ! Et nous pourrions également le monter sur la voiture, n'est-ce pas? » Mrs. Everett caressa la machine à laver avec une affection bien sentie. « Attends un peu que je raconte ça à Mrs. Myers, » exulta-t-elle. « Depuis le jour où ils ont nommé Henry doyen, elle se conduit comme si nous étions au-dessous d'eux dans l'échelle sociale. Et c'est elle qui a raconté au garçon épicier que tu étais maladroit comme tout, que tu ne savais rien faire à la maison à la différence d'Henry. »

— « Oh ! Henry est un brave type, » dit Mr. Everett. « Je crois qu'il sera très content quand il apprendra ceci. Après tout ce sera également un avantage pour l'Institut. Cela contribuera à soutenir l'intérêt dans les classes de physique. »

— « Je te crois qu'il pourra être content, » grogna Mrs. Everett. « Ce n'est pas *lui* qui serait capable d'inventer l'énergie atomique. »

— « Peut-être, » dit Mr. Everett, avec une trace de désir ardent, « peut-être me permettra-t-il de ne plus faire l'entraîneur de l'équipe de basket. »

— « Je téléphonerai à sa femme aussitôt après le déjeuner, » dit Mrs. Everett, avec une lueur dans ses yeux.

Mrs. Everett tint parole. Elle fut doucereusement condescendante envers l'épouse de Henry Myers, qui répondit par une exhibition très satisfaisante d'irritation, de respect et d'envie... et cette réaction encouragea Mrs. Everett à téléphoner à bien d'autres personnes encore. C'était un samedi et elle n'avait pas à retourner à la Bibliothèque, aussi fut-elle

en mesure de passer le reste de l'après-midi au téléphone. Elle s'y trouvait encore à cinq heures lorsque les reporters commencèrent à affluer.

Le premier journaliste était un jeune homme à peine sevré, au teint maladif. « Je suis du *Bulletin,* » annonça-t-il en coinçant habilement la pointe de son soulier entre le battant et l'encadrement de la porte d'entrée, dès que Mrs Everett l'eut entr'ouverte.

— « Il doit y avoir une erreur, » dit froidement Mrs. Everett. « Nous avons payé le livreur deux mois d'avance et, du reste, c'est la *Tribune* que nous prenons. »

— « Il n'y a pas d'erreur, Madame, » déclara le journaliste. « Voici ma carte. » Il projeta une carte en sa direction, d'un air menaçant et, comme Mrs. Everett battait en retraite, il se projeta à sa suite, tendant le cou pour regarder tout autour de la pièce. « Où est le type à la bombe atomique? » demanda-t-il.

— « Ah ! Vous êtes un reporter ! » s'écria Mrs. Everett, les yeux ronds.

— « Où est la bombe atomique? » répondit le journaliste, scrutant la cheminée du regard.

— « Bombe atomique? » haleta Mrs. Everett. « Mon Dieu ! non ! Il n'y en a pas. C'est simplement de l'énergie atomique. Elle fait marcher la machine à laver. »

Le journaliste sembla déçu. « Vous en êtes bien sûre? » s'enquit-il.

— « Mais, naturellement, » répliqua Mrs. Everett. « Maximus... je veux dire Mr. Everett... va arriver d'une minute à l'autre. Il vous donnera toutes les explications utiles. Si vous voulez bien vous asseoir pendant quelques instants, je vais aller le chercher. » Elle fut sur le point de sortir. « Si vous désirez jeter un coup d'œil sur le dernier numéro du *Geographic,* » lui jeta-t-elle par-dessus l'épaule, « vous le trouverez sur la plaquette de la cheminée. »

Le journaliste grogna poliment tandis qu'elle quittait la pièce. Puis il scruta rapidement les livres de la bibliothèque, découvrit deux volumes de Jules Verne, un autre de H. G. Wells et nota leurs titres. Ceci fait, il ouvrit la porte à son photographe et, ensemble, ils se mirent à examiner le bureau de Mr. Everett, à la recherche de documents présentant un intérêt scientifique.

Mr. et Mrs. Everett, en entrant dans la pièce, ne remarquèrent pas ces recherches minutieuses, car ils furent aveuglés pendant quelques instants par l'éclair de la lampe au magnésium qui salua leur retour. Mr. Everett essaya simultanément de redresser d'une main la cravate qu'il avait nouée en hâte et de serrer celle du journaliste de l'autre, et il ne réussit qu'à avoir l'air parfaitement confus et légèrement furieux. Mrs. Everett cligna des yeux et dit quelques mots vantant l'intelligence de Mr. Everett. Le journaliste ne tarda pas à reposer sa question au sujet de la bombe atomique et ne cacha pas son ressentiment lorsque Mr. Everett lui certifia qu'il n'y avait certainement aucun engin

aussi dangereux dans sa maison. Il se laissa tomber dans le fauteuil le plus proche et bafouilla quelque chose qui semblait indiquer qu'il était venu par avion de Phœnix. Puis il ouvrit son carnet de notes. « Eh bien, » dit-il à Mr. Everett, « allez-y ! »

Et, très modestement, Mr. Everett y alla. Il lui parla de ses recherches en vue de découvrir de l'énergie atomique à utilisation pratique. Il posa pour une douzaine, ou plus, de photographies et répondit avec la plus grande patience à toutes les questions.

— « Naturellement, » dit-il, « j'aurais pu faire une bombe, mais j'estime que ce que j'ai créé est tellement plus utile. N'êtes-vous pas de mon avis? »

Le journaliste prit note de cette remarque. « Ouais ! » dit-il, « mais tous les grands manitous déclarent que c'est irréalisable avant dix ou vingt ans. »

Mr. Everett eut un sourire narquois. « C'est ce qu'*ils* croient », dit-il. « Vous voyez, *ils* n'ont pas encore entendu parler de mon nouvel élément. C'est ce nouvel élément qui rend la chose possible. Et ce qu'il y a de plus beau dans toute l'affaire, c'est qu'il ne coûte presque rien. »

Le journaliste resta son crayon suspendu en l'air.

— « Je l'ai nommé le *frijolium,* » poursuivit Mr. Everett. « D'après les *frijoles*... vous savez bien. »

Le visage du reporter se contracta nerveusement. Il jeta un regard rapide, voilé, à son interlocuteur. « Pas de blagues ! » dit-il avec un sourire méchant. « Vous ne voulez tout de même pas dire que ça vient des *haricots ?* »

— « C'est cependant le cas, » lui assura Mr. Everett. « Tout simplement de vulgaires haricots sauteurs mexicains. Ils en sont pleins. »

— « Dites donc, mais c'est quelque chose ! C'est vraiment quelque chose ! » Le journaliste assèna à Mr. Everett une formidable tape dans le dos. « Tu ne crois pas que c'est *quelque chose,* Pete? » s'écria-t-il.

Pete prit une nouvelle photographie.

Après quoi, le journaliste abrégea sa visite. Il se souvint brusquement qu'il était extrêmement pressé et ne s'attarda que le temps suffisant pour passer un rapide coup de téléphone. Mrs. Everett, qui entendit une partie de la conversation, fut stupéfaite du jargon dont il usa.

— « ...Ouais, » dit-il, « hon-hon... un canard... mais aux pommes !... Il fait tourner sa machine à laver avec du *frijolium*... d'après « *frijoles* »... t'as bien pigé ce que j'ai dit... des haricots !... Willie avalera ça tout cru... »

Ce fut tout ce que Mrs. Everett réussit à entendre, parce que, au même instant, d'autres journalistes commencèrent à arriver.

Ils étaient une foule, mâles et femelles, et ils firent passer aux Everett une soirée bien remplie. En fait, il était deux heures et demie du matin lorsque leur dernier représentant — une dame aux fortes moustaches qui avait interrogé Mrs. Everett sur les détails les plus intimes de sa vie de femme mariée — ferma son carnet et prit congé.

Après avoir soigneusement verrouillé la porte, une Mrs. Everett étrangement modeste leva les yeux vers son mari. « Oh ! Maxie ! » dit-elle, tout émue. « Cette femme m'a posé les questions les plus embarrassantes ! »

— « Mon Dieu ! » s'exclama Mr. Everett, mal à l'aise. « Je me demande pourquoi. »

Il y eut un instant de silence. Puis Mrs. Everett soupira. « Eh bien, n'importe comment, tu vas probablement être célèbre maintenant, » suggéra-t-elle. « Ils... ils pourraient même te demander de venir à Washington. »

— « Ce serait fort agréable, » dit Mr. Everett, « mais je ne vois vraiment pas comment il me serait possible de m'y rendre avant la fin du semestre. »

S'imaginant déjà lire les futurs titres de journaux en caractères gras, Mrs. Everett ignora l'objection. Elle eut une brève vision confuse de titres honorifiques, de discours, de contrats de cinéma. « Tous les journalistes étaient tellement déçus que tu n'aies pas fait une bombe atomique, » dit-elle pensivement. « Et vrai, c'est une pitié, si on considère le mal qu'ils se sont donnés. Tu ne trouves pas que tu pourrais en faire juste *une ?* Rien qu'une toute petite, pour leur faire plaisir... »

— « Non, » dit Mr. Everett. « Je ne préfère pas. Je ne voudrais pas paraître obstiné, mais veux-tu me dire ce que nous en ferions? »

Les Everett furent privés de l'occasion de flâner au lit ce dimanche matin, car la presse revint en force sur les talons du laitier et leur foyer ne tarda pas à être aussi agité qu'il l'avait été la veille au soir. Le téléphone était constamment occupé, les journalistes allègres allaient et venaient, et Mrs. Everett murmurait des milliers de confidences à des dames qui savaient exactement comment s'arranger pour donner un aspect hautement romantique à un sujet des plus dépourvus de ressources.

A midi moins le quart, Maximus Everett était perché sur la pile de vieux magazines dans son sous-sol, faisant, d'une voix plutôt enrouée, une conférence sur les mérites tout particuliers des *frijoles* en tant que matériau fissible, tandis que plusieurs membres de son auditoire examinaient et photographiaient un assortiment de robinetterie rouillée, installé pour une expérience depuis longtemps abandonnée et oubliée. Ce fut là que le trouva Mrs. Everett, lorsqu'elle descendit pour lui annoncer l'arrivée de Henry Myers.

— « Je m'excuse de t'interrompre, » dit Mrs. Everett avec délicatesse, mais fermeté, « mais pourrais-tu monter pendant quelques minutes, chéri? Il y a *quelqu'un* qui voudrait te voir. »

— « Dis-lui de descendre, » répliqua Mr. Everett. « Je recommencerai mes explications afin qu'il comprenne bien le processus. »

— « Mais c'est *Henry !* » protesta Mrs. Everett en se penchant sur la balustrade branlante. « Il dit que c'est important. »

Mr. Everett revint brusquement sur terre. « Henry? » s'écria-t-il. « Je te l'avais bien dit ! Il a changé d'opinion au sujet de l'entraînement

de l'équipe de basket par moi. Je monte immédiatement. Dis-lui que j'arrive. Les gars, » dit-il en s'adressant aux journalistes, « voulez-vous m'attendre ici ? Vous n'avez qu'à flânocher par là. Je vous retrouve dans deux minutes. »

— « Allez-y, » répondirent-ils en chœur, comme un seul homme. Et, enthousiastes, ils suivirent Mr. Everett qui montait les marches quatre à quatre.

Henry Myers l'attendait au living-room, debout, son large dos tourné vers la cheminée. Il tenait son chapeau d'une main et, de l'autre, un journal plié ainsi qu'une enveloppe. Ses sourcils se rejoignaient en pente au-dessus de son nez, avec une sévérité tout administrative... et ils ne se détendirent ni à l'entrée de Mr. Everett ni à ses salutations chaleureuses.

— « Henry, mon vieux ! » A la tête de son escorte, Mr. Everett franchit le tapis, la main tendue. « Je suis vraiment heureux de vous voir ! Voulez-vous venir en bas et... »

Puis Maximus Everett fut arrêté au beau milieu de son élan. Henry Myers parla. Sa voix était acérée et métallique ; c'était une voix cruelle, la voix d'un homme qui depuis de longues années n'avait pas été très doux pour des adolescents réfractaires. « Everett, » dit-il, « j'avais espéré pouvoir vous rencontrer en privé. Je me rends compte que c'est impossible. Toutefois, j'avais prévu une telle éventualité. J'ai pris mes dispositions en conséquence et je vais faire le nécessaire sans plus de discussion. » Il enfonça le journal et l'enveloppe dans la main toujours tendue de Mr. Everett. « L'un, » déclara-t-il, « expliquera l'autre. »

Puis il pivota sur ses talons, enfonça le chapeau sur sa tête, repoussa d'un mouvement furieux deux journalistes qui lui posaient des questions... et la porte d'entrée se referma sur lui avec un claquement sec.

Il était bien compréhensible que cette façon de procéder eût légèrement décontenancé Maximus Everett. Il fixait, bouche bée, la porte qui frémissait encore, vaguement conscient d'un bourdonnement de voix, de questions posées, d'objets placés dans sa main... jusqu'à ce qu'une voix, plus stridente que les autres, s'élevât.

— « Voyons un peu ! » criait cette voix. « Regardons ce que c'est ! Vois ce que c'est, Maxie ! »

Mr. Everett regarda donc. D'un geste d'automate, il commença à déplier le journal, se souvenant confusément que c'était le premier qu'il voyait depuis que sa découverte avait été rendue publique. Lorsque les titres gras apparurent, il y eut un silence subit.

Au début, tout ce dont Mr. Everett se rendit compte, c'est qu'il lisait quelque chose au sujet de lui-même dont il ne saisissait pas le sens : aussi était-il encore immunisé contre toute sa portée.

BOUM ! hurlaient gaiement les titres. L'ATOME DES HARICOTS ECLATE.

En-dessous, deux lignes en caractères plus petits disaient :

La fission des frijoles *réalisée par l'Einstein de la machine à laver.*

Les sous-vêtements propres prouvent que l'uranium est passé de mode.

Et, pour illustrer ce point, on voyait une photographie des Everett, souriant d'un air idiot devant le cyclotron, les preuves vestimentaires à la main.

Continuant à fonctionner comme un automate, Mr. Everett sauta le résumé pour se plonger dans l'article :

Des énergies énormes (lut-il) *que les vieux de l'Arizona ont toujours suspecté de se tapir dans les redoutables* frijoles *mexicains ont enfin été libérées, si nous en croyons les déclarations de Maximus Everett, professeur de physique à l'Institut et nouveau génie de la machine à laver, qui a révélé, hier, la vérité sur son projet d'Oak Ridge* (1) *réalisé à domicile et qui permettra à chacun de participer au merveilleux monde nouveau qui se lève — nous a-t-il déclaré — à l'horizon des haricots... »*

Eberlué comme il l'était, Mr. Everett aurait fort bien pu continuer à lire le reste de l'article, mais à cet instant même, de gros caractères noirs, sur le côté de la page, attirèrent son attention :

MAXIE LE FISSIONNEUR DE HARICOTS N'EST PAS DE GLACE, DÉCLARE SON ÉPOUSE.

L'amour atomique amène...

Mais Mr. Everett ne lut pas plus loin. La compréhension totale lui revint, comme s'il avait reçu un crochet du droit en pleine figure. Le journal lui échappa des mains et tomba sur le tapis. Une grosse larme ronde, formée au coin de son œil, commença à rouler lentement sur sa joue.

Observant ces phénomènes, l'auditoire de Mr. Everett trouva plus prudent de s'éclipser, peut-être par délicatesse, peut-être par une intuition que la partie du spectacle qui en valait vraiment la peine était à présent terminée. Un par un, sans que leur hôte s'en aperçût, ils filèrent. Il ne resta plus que deux ou trois des plus durs-à-cuire. Ceux-ci attendirent patiemment que Mr. Everett se fût suffisamment ressaisi pour ouvrir la lettre d'Henry Myers. Puis ils la lurent par-dessus son épaule, trouvant qu'elle était courte, mais significative :

Cher Mr. Everett,

En raison des événements scandaleux des deux derniers jours, le Comité de Direction m'a chargé de vous faire savoir que votre contrat est résilié. Le Comité vous met en disponibilité (sans appointements) jusqu'à la fin du présent semestre, date à laquelle la résiliation entrera en vigueur.

Les Membres du Comité Directeur et moi-même nous accordons à

(1) L'un des deux grands centres de recherches atomiques ultra-secrètes.

reconnaître que, étant données les circonstances, il n'est aucunement nécessaire de vous fournir d'autres explications.

Très sincèrement vôtre.

Henry T. Myers. Doyen.

Personne ne dit mot. Au bout d'un moment, Mr. Everett replia soigneusement la lettre et la replaça dans son enveloppe. Puis il se dirigea vers la porte et la tint ouverte jusqu'à ce que le dernier des visiteurs encore présents fût sorti. Ce ne fut que lorsqu'il l'eut refermée, qu'il se permit une brève explosion d'émotion. Il déchira la lettre en deux, la jeta par terre et dit : « C'est ce que *vous croyez !* », phrase qu'il répéta rageusement plusieurs fois.

Maxie le fissionneur de haricots n'eut qu'un renom éphémère. La presse, le découvrant brusquement décidé à ne plus coopérer avec elle, borna ses efforts à interroger des amis et des voisins, se rabattit sur son stock de photographies déjà assez important et expliqua le fonctionnement de la machine à laver Everett en faisant des allusions évidentes à des conduites cachées et à l'air comprimé. Avant que de plus fraîches nouvelles à sensations ne fissent tomber la fission du *frijole* dans l'oubli, en passant par la rubrique des chiens écrasés, tous les aspects de la question avaient été explorés à fond. Il y avait eu plusieurs interviews cocasses avec des physiciens d'importance secondaire, plusieurs avec des comédiens de la radio et du cinéma, une avec le chef spirituel d'un culte végétarien et une autre avec un amiral plutôt paillard.

Mais les géants du monde scientifique et politique s'étaient tenus au-dessus du débat, s'abstenant de tout commentaire. Les autorités constituées n'avaient pas convoqué Mr. Everett à Washington. Aucun sénat académique ne l'avait distingué. Aucune université ne l'avait prié de faire partie de ses facultés. Même le F. B. I., après avoir passé en revue tous les agents de puissances étrangères connus et découvert qu'ils ne témoignaient aucun intérêt pour cette affaire, l'avait rayé de ses listes de suspects.

Pendant les semaines qui suivirent cette brève période de notoriété internationale, les Everett se cantonnèrent dans un effacement des plus complets, sortant très rarement de chez eux et accueillant même leurs plus vieux amis avec une réserve glaciale. Mr. Everett se plongea dans son travail, transformant d'abord l'installation électrique de la maison pour l'adapter à l'énergie *frijolique,* puis équipant la voiture familiale d'un générateur spécial. Mrs. Everett, qui avait démissionné de la Bibliothèque Publique après une résistance énergique mais inutile, lui tint constamment compagnie ; et nombreuses furent les longues soirées qu'ils passèrent à lire, à haute voix, du Walt Whitman et à faire des projets nébuleux pour une centrale à énergie *frijolique*. Même quand les gamins eurent cessé de huer Mr. Everett dans la rue, les époux hésitaient à s'éloigner de leur maison ; seul le jeu inexorable des lois économiques les obligea finalement à abandonner la retraite où ils s'imaginaient être en sécurité.

Mr. Everett n'avait jamais été un homme très prévoyant et les personnes aux moyens restreints qui investissent leurs capitaux dans des cyclotrons — si petits fussent-ils — réussissent rarement à garder de gros comptes en banque. Deux mois après ces événements Mr. Everett se mit en quête d'un emploi. Il le fit en personne et par correspondance, mais découvrit que les deux méthodes étaient aussi infructueuses l'une que l'autre. A toutes les portes où il frappait, il n'y avait — chose curieuse — pas de situation vacante. Une fois seulement on lui offrit un emploi temporaire de berger, mais c'était à un moment où il était encore relativement solvable, et l'occasion ne se représenta plus.

Six semaines plus tard, les fonds des Everett se trouvèrent réduits à la somme exacte de soixante-dix *cents* en espèces, sans compter un crédit qui était assez douteux. Ils firent cette découverte juste après le déjeuner et s'installèrent dans leur living-room pour discuter de la question.

— « Tout ceci ne serait pas arrivé, » dit Mrs. Everett amèrement, « sans ce Henry Myers. Maximus, je t'avais bien mis en garde contre lui, le jour même où tu fis sa connaissance. »

— « Oh ! Henry n'est pas un si mauvais bougre, » protesta Mr. Everett. « Je suis certain qu'il n'y pouvait rien. C'est la presse qui a traité toute cette affaire avec un manque d'entendement complet. » Il haussa les épaules. « Eh bien, je crois que tout ce qu'il nous reste à faire, c'est de prendre une seconde hypothèque sur notre maison pour nous permettre de tenir le coup. Je le fais à contre-cœur, mais... »

— « Quoi? » s'écria Mrs. Everett. « Et nous resterions dans *cette* ville? J'aimerais mieux faire la femme de ménage. Nous devrions vendre cette maison et partir pour... »

Mais le destin ne permit pas à Mrs. Everett de révéler la destination qu'elle avait en vue, car à cet instant même la sonnette de la porte d'entrée retentit. Elle vibra une première fois, puis une seconde. Elle était sur le point de commencer son troisième appel lorsque Mr. Everett ouvrit la porte, cligna des yeux dans le soleil et se trouva face à trois inconnus, tous trois très bruns et visiblement étrangers.

— « Que voulez-vous? » demanda Mr. Everett, agressif.

Il y avait là un grand homme brun avec une moustache et un feutre noir à bords roulés, un petit homme brun avec une même moustache et un même feutre noir à bords roulés, et enfin un énorme homme brun sans moustache ni feutre.

Le grand homme brun s'inclina profondément par-dessus sa canne et ses gants. Son petit compagnon fit de même. L'énorme homme brun garda les mains dans les poches et le regard fixé droit devant lui. « Ai-je l'honneur de parler au Docteur Everett? » demanda le grand homme brun avec une courtoisie grave et un accent très prononcé.

Mr. Everett, qui avait réussi à passer sa licence ès sciences avec beaucoup de difficultés, fut heureux malgré lui. Il rougit, s'éclaircit la gorge et toussa affirmativement.

— « Alors, permettez-moi de me présenter, » dit le grand homme brun en lui tendant sa carte de visite.

Mr. Everett regarda la carte. Celle-ci indiquait : *Antonio L. MacJones Docteur en philosophie. Docteur en droit* (*Columbia* 1922), *Ministre de l'Intérieur de la République Raptarienne.*

— « Si vous voulez bien entrer? » murmura Mr. Everett.

Une fois dans la maison, le Ministre de l'Intérieur présenta son collègue à Mr. Everett. « Voici, » annonça-t-il, « le Général Troppo. Dans notre pays il est Ministre de... de l'Education Nationale. »

Le général fit claquer ses talons et s'inclina devant Mr. Everett.

— « Education Nationale? » répéta ce dernier, soupçonneux. « Et il est général? »

Le Ministre de l'Intérieur expliqua que, dans son pays paisible, les grades militaires étaient surtout honorifiques. « ...en mémoire de notre grand libérateur, mort sur le champ d'honneur, il y a cent douze ans, » ajouta-t-il.

Mr. Everett les présenta tous deux à Mrs. Everett, qui fut très impressionnée. Tout le monde s'assit, sauf l'énorme homme brun qui resta debout, les mains enfoncées dans ses poches, regardant fixement par la fenêtre. Il y eut encore quelques échanges de politesses, les visiteurs s'informant, en un style fleuri, de la santé passée, présente et future de Mr. et Mrs. Maximus Everett. Puis le Ministre de l'Intérieur parla longuement de tout ce que son gouvernement faisait pour l'Homme de la Rue, ainsi que d'un Président tellement bien-aimé qu'aucun autre n'avait été élu pendant près de trente ans... et tout au long de son discours, la Colombe de la Paix roucoulait en sourdine.

Les Everett furent captivés. Ils voyaient les monts et les vaux, les bocages délicieux et les jungles verdoyantes de la Raptarie... Ils imaginaient le paysan raptarien, propre, travailleur, conduisant ses enfants joufflus dans une nouvelle école merveilleusement aménagée, fournie par un Gouvernement dont le mot d'ordre était Bienveillance et Progrès.

Le Ministre de l'Intérieur fit une pause et les Everett poussèrent des soupirs envieux. En les voyant faire, le Ministre se leva brusquement, levant une main au ciel. « C'est pourquoi vous nous voyez ici, aujourd'hui, » s'écria-t-il. « Afin que vous, Maximus Everett, puissiez nous aider dans notre grande tâche humanitaire ! Dans notre pays nous avons un physicien, un homme excellent. Il nous a déclaré que ses travaux confirmaient votre découverte sensationnelle. Déjà, nous avons formé une Commission de Contrôle de l'Energie *Frijolique!* Venez chez nous ! Bien que nous soyons pauvres, vous aurez tout ce dont vous avez besoin. Vous serez Vice-Ministre de l'Education Nationale. Vous travaillerez directement sous les ordres du Général Troppo ! »

Ayant terminé, le Ministre de l'Intérieur ouvrit ses bras dans un geste magnifique de bienvenue ardente, s'inclina et se rassit, absolument réduit à bout de souffle par ses efforts.

— « Non pas sous mes ordres ! » explosa le général Troppo, avec non moins de ferveur. « Certainement pas sous mes ordres ! Disons plutôt à titre de collègue et de camarade. » Il sourit, rayonnant de bon esprit de camaraderie. « Naturellement, » dit-il à Mr. Everett, « vous êtes capable de produire des explosifs? »

Mr. Everett fronça les sourcils, mais avant d'avoir eu le temps de répondre, Mrs. Everett le fit en son lieu et place. « Mr. Everett pourrait faire une bombe atomique aussi facilement que je fais un chausson aux pommes, » dit-elle au général, « mais il ne veut pas en faire. Il est persuadé qu'elles ont une puissance destructive inouïe et il ne voit aucune raison pour en faire. »

Mr. Everett confirma les paroles de sa femme par de vigoureux hochements de tête, tandis que les envoyés de la République Raptarienne échangeaient de rapides regards. Puis le Ministre de l'Intérieur enchaîna en riant cordialement. « Mon ami ! » s'exclama-t-il dès qu'il eut réussi à dominer son amusement. « Mon très cher ami ! Je crains que vous ne vous soyez mépris sur le sens des paroles du Général ! Quelle utilisation, nous, pauvres Raptariens, pourrions-nous jamais faire d'une bombe atomique? Mais nous avons des mines dans nos montagnes, nous avons à construire des barrages sur des rivières au courant très violent. Il nous faut de nombreuses routes, de nombreux ponts. Voilà le genre d'explosifs dont voulait parler le Ministre de l'Education Nationale... pour faire sauter des roehers et d'autres obstacles. N'est-ce pas, Général ?»

— « Oui... oui... » s'empressa de confirmer le général.

— « Mais naturellement, » poursuivit le Ministre de l'Intérieur en souriant, « ils sont destinés à de tels travaux ainsi qu'à notre fête nationale que notre peuple heureux célèbre par de grands feux d'artifice. C'est pourquoi il nous en faudra seulement de très petites quantités, mais ce qui nous importe encore bien plus, ce sont des Centrales d'Energie. »

— « Des Centrales d'Energie? » répéta le Général Troppo. « Ah ! Oui ! Oui ! »

— « Eh bien, » dit Mr. Everett en se grattant la tête, « je crois que, dans ces conditions, l'affaire se présente sous un aspect différent. » Il hésita. « Je... vous ne me ferez pas entraîner une équipe de basket, j'espère? » demanda-t-il avec un manque d'assurance évident.

⁂

Un certain temps s'est écoulé depuis que les Everett sont partis en Raptarie. En tant que Vice-Ministre de l'Education Nationale, Mr. Everett n'eut naturellement pas à s'inquiéter du moindre détail pour son départ. Tout, y compris un passeport Raptarien, valable pour deux personnes, avait été arrangé par le Ministre de l'Intérieur, et tout se passa comme sur des roulettes... tellement sur des roulettes que, pendant assez longtemps, même les plus proches voisins des Everett ne surent pas

que ceux-ci avaient quitté la ville pour toujours. Personne n'imagina jamais qu'ils étaient partis pour l'étranger.

Personne. Même pas Henry Myers qui, dans sa dernière conférence hebdomadaire, parlant des affaires mondiales dans la grande salle de l'Institut Woodrow Wilson, cita la République Raptarienne.

» ...et, par contre, » apprit-il au corps des étudiants, « nous venons d'avoir des nouvelles d'une autre élection calme, sans incidents, en Raptarie, un petit pays dont bon nombre d'entre vous n'ont probablement encore jamais entendu parler. »

Il s'arrêta pour lancer un sourire bénin aux visages tournés vers lui. « Il faut bien dire que c'est un petit pays très heureux, » reprit-il. « Trop petit pour s'inquiéter des grandes querelles qui déchirent le monde. Trop pauvre, » poursuivit-il, « pour suivre d'autres chemins que celui de la paix. »

C'est ce qu'*il* croyait !



L'Engin

par . GEORGES CHAULET

Georges Chaulet est né en 1931. *Les deux premiers romans* « *sérieux* » *qu'il a lus étaient* « La guerre des mondes » *et* « Les premiers hommes dans la Lune », *ce qui lui a fait apprécier très tôt ce genre littéraire qui ne s'appelait pas encore* « *science-fiction* ». *Un séjour de deux ans dans l'ambiance artistique de l'Ecole des Beaux-Arts lui a inspiré de nombreux dessins humoristiques — la plupart non publiés! — dont vous avez eu un échantillon dans notre numéro* 11, *page* 102. *Dans ses tiroirs, il garde deux ou trois romans (fort drôles, lui assurent aimablement les éditeurs en lui réexpédiant les manuscrits) et un ouvrage de S.-F. qu'il vient d'achever.*

Au cours de son service militaire, de longues et graves recherches sur le problème des soucoupes volantes lui ont permis d'écrire l'émission radiophonique « Le Martien », *qui obtint un prix au poste Radio-Luxembourg et dont nous avons rendu compte dans notre numéro* 9 (*page* 76). *Il est en train d'écrire une pièce de théâtre à base de fantômes, esprits et revenants, traitée sur un mode gai.*

« L'Engin » *est une histoire dont nous ne pouvons rien vous dire à l'avance, sinon qu'elle vous surprendra à coup sûr. Vous verrez comment.*



L'ENGIN file dans l'espace.

Charlie fait un effort désespéré pour garder les yeux fixés sur les compteurs du tableau, luttant contre le sommeil.

— « Il ne faut pas que je m'endorme, il ne faut pas que je m'endorme, il ne faut pas... »

Il se raccroche à cette idée, s'en emplit la tête, s'y cramponne comme à une bouée. Ne pas céder à ce sommeil qui écrase les paupières, qui plonge le cerveau dans le noir. Sinon, c'est la mort inévitable.

S'il y avait seulement quelqu'un pour le relayer un moment, pour lui accorder un quart d'heure de sommeil... Mais non, il est seul. Il ne peut compter que sur lui, sur les ressources de sa volonté qui faiblit à mesure que croît l'épuisement physique.

Des images défilent devant ses yeux... Charlie revoit le visage stupéfait de son ami Earl lorsqu'il lui annonce son intention de tenter la Grande Aventure... le bureau où il a participé à l'étude de l'Engin... le chantier où les ouvriers consciencieux et enthousiastes ont fait des heures supplémentaires pour que tout soit prêt à temps... les reporters,

les photographes, les interviews incessantes et les titres énormes dans les journaux... et le départ ; le Grand Départ ! Charlie s'enferme dans la cabine... l'Engin quitte la Terre dans un grondement assourdissant, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, et s'élance dans l'espace !

— « Ne pas dormir ! Il faut que je tienne le coup ! Il faut que je reste éveillé... »

Encore d'autres images... une petite cabane en rondins dans le Minnesota... des lacs, des marécages où il allait chasser le canard en compagnie de son père... des champs parsemés de fleurs où il s'allongeait pour y rêver ou y dormir...

— « Dormir ! Ne pas dormir ! »

Et que faire pour ne pas s'endormir? Charlie secoue ses jambes, frappe du pied, remue la tête en tous sens, se donne des gifles. Depuis combien de temps n'a-t-il pas dormi? Il cherche, il calcule... trois nuits ! Il est en route depuis deux jours, mais la surexcitation l'a privé de sommeil la nuit précédant le départ ; et ce sommeil qui lui faisait défaut se fait sentir maintenant avec quelle intensité !

Il jette un coup d'œil sur l'écran du périscope. Rien. Du noir seulement. Son regard revient aux instruments, le seul lien qui le rattache à l'extérieur. Ils semblent fonctionner, mais dans quelle mesure leurs indications sont-elles exactes? Traduisent-ils fidèlement l'immense courbe suivie par l'Engin, qui est maintenant trop loin de la Terre pour en recevoir des indications? La moindre erreur et le bolide va passer à côté de l'Autre Monde pour se perdre à jamais. Les calculs ont été refaits cent fois ; tout a été minutieusement prévu ; on a essayé de ne rien laisser au hasard, mais pourtant... Charlie essaie de chasser la vision de l'autre Engin qui avait coûté une fortune, demandé de longs mois de préparation, et qui avait explosé au départ...

Combien de temps reste-t-il encore? Charlie consulte sa montre. Encore deux heures, si tout va bien. Non, ce n'est plus le moment de dormir. D'ailleurs, les aiguilles s'agitent sur les cadrans ; elles sentent l'approche d'une masse. Peut-être va-t-il réussir, après tout? Il étend la main vers une bouteille thermos, se verse une timbale de café et l'avale d'un trait. L'approche du but dissipe sa fatigue, éclaircit ses esprits. Oui, il a maintenant la conviction qu'il va mener à bien son entreprise. Il sera le premier, LE PREMIER ! Ce sera la gloire ! Cette pensée le fait rire. La gloire? Il n'y tient pas tellement. S'il s'est engagé dans l'Aventure, c'est surtout par goût du risque... que lui importent les honneurs !

Les minutes passent... de plus en plus vite, semble-t-il.

Soudain il se penche en avant, attentif. Une lumière vient d'apparaître sur l'écran. Puis une autre, encore une... Un sourire éclaire le visage de Charlie. Il va arriver dans un monde habité. Mais pourra-t-il s'y faire comprendre? Son langage sera différent de celui de ces êtres... et quel accueil lui réserveront-ils? Il va le savoir dans quelques minutes. Son attention se concentre sur les manœuvres qu'il doit imposer à l'Engin

pour lui faire prendre contact avec le sol, qui se rapproche à une vitesse vertigineuse. Le bolide ralentit. Charlie ignore si le terrain sera favorable ; l'écran est toujours noir, parsemé çà et là de vagues lueurs. La vitesse décroît. Encore quelques mètres... un léger choc. L'Engin s'immobilise.

Charlie pousse un profond soupir et passe une main moite sur son front. Il a réussi !

Il se lève, ouvre la porte. Une bouffée d'air frais lui saute au visage. Dans la demi-obscurité, des ombres courent vers lui. Combien sont-elles? Une nuée ! Une foule immense se rue à l'assaut de l'Engin ! Et c'est alors que Charlie entend des clameurs, des rumeurs qui se fondent en un cri prodigieux, poussé par cent mille poitrines : « Bravo, Lindbergh ! »



Les rescapés

(*Ararat*)

par **ZENNA HENDERSON**

Les auteurs de S.-F. féminins s'attachent volontiers au côté humain ou psychologique de leurs histoires (voyez notamment les nouvelles d'Idris Seabright : nos 7 et 8, et de Marion Zimmer Bradley : no 11). Vous en aurez un nouvel exemple avec Zenna Henderson qui, dans la vie, est professeur et dont cette nouvelle est seulement la seconde à avoir été publiée aux U.S.A.

Pour l'écrire, elle a pris un thème cent fois traité ; elle l'a totalement renouvelé en l'envisageant sous un jour inédit ; et elle lui a donné des développements insolites et charmants qu'un auteur du « sexe fort » n'aurait sans doute pas envisagés (la seule idée d'avoir choisi comme héros des enfants et comme narratrice une adolescente lui serait-elle venue ?).

Quant à ce thème lui-même, Mrs. Henderson a apporté trop de soin à le révéler subtilement — et progressivement — au cours du récit, pour que nous lui coupions l'herbe sous le pied en le mentionnant. On peut seulement saluer ce que son talent a d'original et son art de sensible. Sa nouvelle fait partie de celles que nous aurons de la peine à oublier. Recommandons-en la lecture à ceux qui prétendent que la « science-fiction » n'est que plaies et bosses, massacres sans merci et sinistres génocides.



CHEZ nous, à Cougar Canyon, la question des professeurs a toujours été une source d'ennuis. Nous n'avons pas vraiment d'école ; seulement une annexe, isolée et dépourvue de confort. Il n'y a pas là de quoi tenter beaucoup un professeur. Mais comme le Peuple continue régulièrement à mettre des enfants au monde en quantité suffisante, même notre petit groupe parvient en général chaque année à réunir les neuf élèves exigés par l'Inspection académique pour la mise en service d'une école.

Evidemment, j'ai dépassé l'âge scolaire depuis plusieurs années — l'âge scolaire pour Cougar Canyon tout au moins — mais s'il manque un élève à la rentrée pour arriver à l'effectif requis, il est entendu que je referai un an de cours secondaire, bien que j'aie dépassé ce niveau. C'est papa qui m'a préparée pour mon diplôme de fins d'études, il y a deux ans. Il m'a promis que si mon travail était satisfaisant dans l'année qui vient, je m'en irais à l'Extérieur et entrerais à l'Ecole Normale, de

façon à pouvoir à mon tour enseigner et à nous éviter de chercher des professeurs à l'Extérieur. La plupart des enfants ne demanderaient pas mieux que de voir l'école rester fermée, mais les Anciens tiennent à ce qu'ils s'instruisent, et chez nous ce sont les Anciens qui commandent.

Papa préside le Conseil d'Ecole. C'est comme ça que je suis au courant d'un tas de choses que les autres ne savent pas. Cet été, quand il a prévenu l'Inspection Académique qu'à la rentrée, nous dépasserions le minimum requis de neuf écoliers, et leur a demandé d'envoyer un professeur, ils ont répondu qu'il n'y en avait plus de disponibles, que tous connaissaient déjà Cougar Canyon et ne voulaient pas venir s'enterrer dans un pareil endroit. Le terme « s'enterrer » a l'air d'une plaisanterie macabre, car dans un coin de notre cimetière se trouvent les tombes de quatre de nos anciens professeurs. C'est qu'on nous envoie toujours des vieux, des croulants, qui tâchent de gagner encore une année par-ci, une année par-là, après l'âge normal de la retraite, en acceptant des postes dont personne ne veut. Dans notre Etat, les retraites sont très insuffisantes et la plupart des professeurs meurent en activité. Malheureusement, de vieux gâteux ne peuvent pas faire l'affaire à Cougar Canyon ; les Etrangers, ceux de l'Extérieur, risquent d'y attraper des maladies de cœur — même si les émotions que nous leur causons sont le plus souvent involontaires.

Pourtant depuis quelques années, nous nous comportons assez bien. Les Anciens disent que nous nous adaptons peu à peu, mais certains esprits forts prétendent que c'est la Traversée qui nous a débilités. C'est pour l'une ou l'autre raison, ou pour les deux, ou parce que nos professeurs s'endurcissent. Les deux derniers ont réussi à se maintenir presque jusqu'à la fin de l'année. Papa les a reconduits jusqu'à Kerry Canyon où des ambulances les attendaient, mais au bout d'un petit séjour en maison de santé, ils avaient retrouvé leurs forces. Maintenant ils vont très bien. Avant eux, nous sommes venus en moyenne à bout de quatre professeurs par an !

Quoi qu'il en soit, papa a écrit à une agence sur la côte et, après un échange de plusieurs lettres, il a fini par dénicher quelqu'un.

Il nous en a parlé pendant le dîner.

— « Elle est toute jeune, » a-t-il dit en prenant un cure-dents et en se balançant sur sa chaise.

Maman a donné à Jethro un second morceau de tarte et a repris sa fourchette.

— « Ce n'est pas un crime d'être jeune, » a-t-elle dit. « Ce sera plus agréable pour les enfants. Ça les changera. »

— « Oui, mais c'est quand même dommage pour elle, » a dit papa en explorant une dent creuse avec son cure-dents.

Maman a froncé le sourcil. Je ne sais pas si c'était à cause du cure-dents ou à cause de ce qu'il disait. En tout cas, je sais que je plaignais sincèrement la nouvelle maîtresse de tomber dans un lieu comme Cougar Canyon, tout au début de sa carrière. Ce n'est pas que nous soyons plus

méchants que d'autres, vous comprenez, mais les maîtres sont tous des Etrangers et quelquefois, nous l'oublions... Les petits surtout...

— « Rien ne la force à venir, après tout, » a dit maman. « Elle pouvait refuser. »

— « Oui, mais... »

Papa avait reposé sa chaise sur ses quatre pieds. « Jethro, tu as mangé assez de tarte, » a-t-il dit. « Va aider Kiah à rentrer le bois. Toi, Karen, mets-toi à la vaisselle avec Lizbeth. Dépêchez-vous, mes enfants ! »

Nous nous sommes dépêchés. A Cougar Canyon, les enfants obéissent toujours au doigt et à l'œil à leur père, quoique j'aie entendu dire que ce n'est pas partout comme ça à l'Extérieur. Ça m'ennuyait parce que je savais bien que papa voulait se débarrasser de nous pour parler d'histoires de grandes personnes. J'ai dit à Lizbeth que j'allais desservir et je l'ai fait le plus lentement et le plus doucement que j'ai pu, en les écoutant de toutes mes oreilles.

— « Elle n'a pas pu trouver un autre poste, » a dit papa. « L'agence m'a confié qu'ils l'avaient déjà placée deux fois en deux ans et qu'elle n'avait nulle part terminé son année. »

— « Mais alors, » a dit maman en pinçant la bouche et en fronçant le sourcil, « si c'est un si mauvais professeur, pourquoi diable l'as-tu engagée? »

— « Comme si nous avions le choix ! » a dit papa en riant. Il s'est calmé tout de suite. « D'ailleurs, » a-t-il expliqué, « ses capacités ne sont pas en cause. C'est un très bon professeur. Elle affirme qu'on l'a congédiée sans aucun motif précis. Elle a obtenu des certificats. Le directeur d'une des écoles où elle a exercée écrit : « Miss Carmody est un excellent professeur, mais nous n'osons pas la recommander pour une situation dans l'enseignement. »

— « Nous *n'osons pas*? » a répété maman.

— « Nous n'osons pas, parfaitement, » a dit papa. « L'agence m'a assuré qu'ils avaient fait une enquête approfondie ; qu'ils n'ont trouvé aucune raison plausible à son renvoi, mais elle semble ne pas vouloir trouver de situation sur la côte. Elle m'a écrit qu'elle voudrait tenter sa chance dans un autre Etat. »

— « Elle est peut-être horrible, ou difforme? » a suggéré maman.

— « En tout cas, sa figure n'a rien d'horrible, » a dit papa en riant. Il a pris une enveloppe dans sa poche. « Voilà la photo jointe à sa demande, » a-t-il dit.

J'avais fini de débarrasser la table et je me suis penchée par-dessus l'épaule de papa.

— « Mince alors ! » ai-je dit.

Papa s'est retourné vers moi en relevant le sourcil. J'ai compris qu'il savait depuis le début que je les écoutais.

J'ai rougi, mais je suis restée. Je voyais bien qu'on m'admettait dans la conversation des grandes personnes ; par la porte de service, peut-être, mais c'était quand même mieux que rien !

La jeune fille représentée sur la photo était ravissante. Elle ne devait pas être tellement plus âgée que moi, mais elle était deux fois plus jolie. Elle avait des cheveux bruns, coupés très court et tout bouclés, avec une de ces peaux crémeuses, au grain très fin, qui semblent s'éclairer de l'intérieur. Son expression était un peu perplexe ; ses sourcils noirs avaient l'air de points d'interrogation horizontaux. Les coins de sa bouche tombaient un peu — oh ! pas beaucoup ! Juste assez pour que vous vous demandiez pourquoi et que vous ayez envie de la consoler.

— « Ça, il n'y a pas de doute, » a dit papa, « elle va réveiller le Canyon ! »

— « J'en ai peur ! » a dit maman en fronçant le sourcil. « Crois-tu que les Anciens vont être enchantés de voir arriver chez nous une Etrangère en âge de se marier ? »

— « Adonday Veeah ! » a murmuré papa. « Je n'avais pas pensé à ça. Les précédentes maîtresses étaient toutes d'un âge canonique... »

— « Qu'arriverait-il, » ai-je demandé, « si un membre du groupe épousait un Etranger ? »

— « Ça ne se peut pas, » a dit papa.

Sa voix était tellement pareille à celle des Anciens que j'ai compris pourquoi on l'avait élu à l'Assemblée du printemps dernier.

— « C'est qu'il y a notre Jemmy, » a dit maman d'un air inquiet. « Il répète déjà qu'il va être obligé de chercher un autre Groupe. Les filles d'ici ne lui plaisent pas. Si jamais cette Etrangère... Quel âge a-t-elle, déjà ? »

Papa a déplié la lettre de candidature.

— « Vingt-trois ans, » a-t-il dit. « Ça ne fait que trois ans qu'elle est sortie de l'Université. »

— « Jemmy en a vingt-quatre, » a dit maman en pinçant les lèvres. « Papa, j'ai bien peur que tu ne sois forcé de résilier son contrat. S'il arrivait quelque chose... Surtout que tu as déjà attendu bien longtemps pour devenir un Ancien ! Ce serait trop bête si un ennui se produisait, dès ta première année... »

— « Je ne peux pas résilier le contrat. Elle est déjà en route. Tu sais bien que la rentrée a lieu lundi. »

Papa a ramené ses cheveux sur son front, comme il fait toujours quand il est embêté. « Nous nous faisons des idées pour rien, » a-t-il dit avec un optimisme de commande.

— « Espérons que nous n'aurons pas d'histoires avec elle, » a dit maman. « Dieu sait que je le souhaite ! »

— « Et qu'elle n'en ait pas avec nous, » a dit papa. « Où sont donc passées mes cigarettes ? »

— « Sur la bibliothèque, » a dit maman en se levant et en repliant la nappe pour empêcher les miettes de tomber par terre.

Papa a fait claquer ses doigts et les cigarettes sont arrivées en vol plané de la pièce à côté.

Maman est allée à la cuisine. La nappe s'est secouée au-dessus de la corbeille à papier et l'a suivie.

⁂

Dimanche soir, papa est allé chercher la nouvelle maîtresse à Kerry Canyon. Elle devait arriver le samedi après-midi, mais elle avait manqué la correspondance de l'autobus, au chef-lieu. La route s'arrête à Kerry Canyon. Pour les Etrangers, tout au moins! Au-delà, elle n'a pas l'air engageante et c'est beaucoup mieux ainsi. Comme ça les touristes nous laissent tranquilles. Bien entendu, *nous*, nous n'avons aucun mal à y faire passer nos voitures, mais toute la circulation extérieure s'arrête à Kerry Canyon comme dans une impasse. L'état de la route nous force à faire nous-mêmes toutes nos courses.

A la maison, tous les petits ont voulu attendre d'avoir vu la nouvelle maîtresse pour se coucher. Maman le leur a permis, mais à sept heures et demie, les plus jeunes ont commencé à s'endormir et à neuf heures il n'y avait plus que Jethro, Kiah, Lizbeth, Jemmy et moi qui tenions encore debout. Papa aurait dû être rentré depuis longtemps et maman commençait à s'inquiéter. Je savais que s'il n'arrivait pas avant peu, elle allait monter dans sa chambre et tirer la boîte de cèdre de dessous son lit. Mais à neuf heures un quart, nous avons entendu l'auto tousser et éternuer dans le chemin. Le large sourire de soulagement de maman s'est reflété sur nos visages.

— « Evidemment! » s'est-elle écriée. « J'ai oublié qu'il y avait un Etranger dans la voiture. Il était forcé de prendre *la route,* et sur le plateau de la Pie elle est dans un état abominable. »

J'ai « perçu » Miss Carmody avant qu'elle arrive à la porte. L'attente me donnait des fourmis dans les doigts, mais tout à coup je l'ai « perçue », avec tant de netteté que j'ai compris avec un mélange de crainte et de fierté que j'étais comme ma grand'mère. Bientôt je porterais la charge et la grâce de son Don — ce Don qui, à la longue, devient une faculté de pénétrer librement dans l'esprit d'autrui, qu'il soit un membre du Peuple ou un Etranger, et cela qu'il le veuille ou non. Et outre ce Don de libre accès, j'aurais aussi celui de conseil et d'assistance. J'aiderais les âmes troublées à penser plus clairement et à mieux démêler leurs émotions.

Miss Carmody est apparue dans l'entrée, un peu éblouie par la lumière. Elle était emmitouflée jusqu'au menton pour se protéger de l'air piquant des nuits d'automne. Un foulard clair cachait ses cheveux, mais sa peau avait bien la matité lumineuse de la photo. Elle souriait légèrement, mais en même temps, elle avait peur. J'ai fermé les yeux et... j'ai pénétré en elle — comme ça, sans effort. C'était la première fois que je lisais ainsi la pensée d'autrui. Elle était énervée par la fatigue et le dépaysement, et je sentais tout au fond d'elle une question usée à force d'être répétée, mais que je n'arrivais pas à bien capter. Et sous son inquiétude je lisais de la douceur, de la tendresse, et aussi une telle

surprise douloureuse que les larmes m'en sont venues aux yeux. Je l'ai regardée une seconde fois (c'est vite fait de lire les pensées) et papa nous a présentés à elle. J'ai entendu quelqu'un sursauter à côté de moi, et brusquement, d'un seul élan vertigineux, j'ai pénétré dans la pensée de Jemmy.

Jemmy et moi avons toujours été très proches l'un de l'autre, et nous n'avons pas toujours besoin de mots pour nous comprendre. Pourtant c'était la première fois que j'entrais ainsi en lui, et je savais qu'il ne comprenait pas bien ce qui lui arrivait. Je me sentais honteuse et gênée de déchiffrer aussi nettement ses sentiments. Je l'ai abandonné aussi vite que j'ai pu, mais pas avant d'avoir compris que maintenant Jemmy ne chercherait plus jamais un autre Groupe. Les Anciens pourraient bien dire ce qu'ils voudraient, il avait rencontré le grand amour de sa vie.

Tout cela n'avait pas pris plus de temps qu'il n'en faut pour dire « Comment allez-vous? » et échanger une poignée de main. Maman a emmené Miss Carmody et papa prendre une tasse de café à la cuisine. Jemmy a envoyé une claque à Jethro et l'a obligé à monter les bagages de Miss Carmody jusqu'à sa chambre... au lieu de les téléporter. Nous ne tenions pas à perdre notre maîtresse, avant même qu'elle ait mis le pied à l'école !

J'ai attendu que tout le monde soit couché : Miss Carmody dans son lit glacé, les autres bien protégés par leur isolant psychique. Pauvres Étrangers, je les plains de ne pas connaître ça ! Je suis allée trouver maman. Elle m'a rencontrée dans le vestibule sombre et je me suis jetée dans ses bras.

— « Oh ! maman, » ai-je murmuré, « Tout à l'heure, j'ai lu en Miss Carmody. J'ai peur. »

Maman m'a serrée plus fort. « Je me le demandais justement, » a-t-elle murmuré. « C'est une grave responsabilité. Il faut être si raisonnable, si lucide... Ta grand'mère a fait usage de son Don avec dignité et bonne grâce. Tu tiens d'elle. Tu réussiras ! »

— « Mais, maman ! Être une Ancienne ! »

Maman s'est mise à rire. « Tu devras t'entraîner pendant des années avant de devenir une Ancienne. C'est une lourde charge que celle de Conseiller Spirituel... »

— « Faut-il vraiment le dire? » ai-je imploré. « Je ne voudrais pas encore que ça se sache. Je ne veux pas être différente des autres. »

— « Je préviendrai l'Aîné, » a-t-elle dit. « A part lui, personne n'a besoin de le savoir. »

Elle m'a embrassée de nouveau et je suis allée me coucher, un peu réconfortée.

Dans l'obscurité, j'ai laissé mon esprit se clarifier, ignorant moi-même comment je connaissais la méthode à cet effet. Pareille à des effleurements très doux de doigts caressants, je sentais toute ma famille autour de moi. J'étais bien, j'avais chaud ; je croyais être blottie dans la paume d'une grande main aimante. Je sentais qu'un jour j'appartiendrais au Groupe, comme j'appartenais en ce moment à ma famille.

Appartenir à d'autres? Avec un bizarre sentiment de panique, j'ai chassé ma famille hors de moi. Je voulais être seule — n'appartenir qu'à moi, et à personne d'autre. Je ne voulais pas du Don.

Puis j'ai fini par m'endormir.

***

Miss Carmody est partie pour l'école une heure avant nous. Elle voulait mettre tout en train avant la rentrée ; son arrivée tardive ne lui facilitait pas les choses. Kiah, Jethro, Lizbeth et moi avons suivi le sentier à pied, pour passer prendre les trois petits Armister chez eux. Le ciel était bleu comme un saphir ; un goût d'automne flottait dans l'air, fait d'un parfum de vigne, de feuilles mortes et de moissons. Nous étions tous fous de joie à la perspective de la rentrée. Notre cœur était aussi léger que nos pas et nous courions au milieu des feuilles de cotonniers qui pavaient d'or le sentier. A vrai dire Jethro n'avait que trop le pas léger ; la troisième fois que je l'ai vu quitter le sol, je me suis accrochée à lui pour le faire redescendre, je lui ai donné une bonne gifle et je l'ai forcé à marcher comme tout le monde. Il reniflait encore quand nous sommes arrivés chez les Armister.

— « Elle est jolie, vous savez ! » s'est écriée Lizbeth avant que les petits n'arrivent pêle-mêle à la grille, avides de savoir comment était faite la nouvelle maîtresse.

— « Et elle est jeune, » a ajouté Kiah, en bousculant Lizbeth pour passer devant elle.

— « Elle est plus petite que moi, » a reniflé Jethro.

Nous avons tous ri. A onze ans et demi, Jethro a déjà un mètre soixante.

Debra et Rachel Armister ont chacune donné le bras à Lizbeth et elles sont parties toutes les trois, Lizbeth leur expliquant comment étaient les cheveux, la robe, les valises, le vernis à ongles et la chemise de nuit de la demoiselle. Dieu sait comment Lizbeth avait fait pour se renseigner sur ce dernier point !

Jethro et Kiah avaient monopolisé Jeddy. Ils ont escaladé la barrière qui longe le sentier et ils ont marché sur la barre du haut. Jethro s'est même risqué à faire un ou deux pas dans le vide au-dessus de la barre, mais en voyant que je le surveillais, il a vite cessé. Comme tous les enfants du Canyon, il sait très bien qu'un gamin de son âge n'a pas le droit de léviter sur la voie publique.

Nous sommes passés par Mesa Road pour prendre les petits Kroginold. Les Kroginold donnent beaucoup de soucis à papa.

Il faut vous expliquer qu'à l'époque de la Traversée, le Peuple s'est trouvé dispersé ; ça c'est passé tout à la fin, au moment où l'air sifflait de tous côtés et où la chaleur augmentait d'une façon si inquiétante. Les membres de notre Groupe ont abandonné l'astronef quelques secondes avant qu'il s'écrase au fond d'un canyon derrière le mont Chauve. Il a littéralement explosé et ses débris se sont répandus dans tout le canyon,

en provoquant un incendie qui a dénudé les collines sur des kilomètres. Après avoir quitté les engins de sauvetage, s'être rassemblé et avoir fondé Cougar Canyon, le Peuple a découvert que l'astronef était fait d'un métal très recherché sur la Terre. Depuis ce moment-là, notre Groupe a vécu de l'exploitation du métal en question, mais c'est très compliqué de le vendre. Il faut l'expédier hors de ce pays et l'y faire revenir ensuite, car tout le monde sait bien que ce métal-là n'existe pas dans nos parages.

Quoi qu'il en soit le Groupe de Congar Canyon est probablement le plus important de tous les Groupes du Peuple, mais nous sommes à peu près sûrs qu'un autre Groupe, sinon deux, ont survécu comme nous. De son vivant, grand'mère avait « perçu » deux Groupes, mais elle n'a jamais pu les localiser exactement. Comme nous tenons avant tout à ne pas nous faire remarquer dans notre nouvelle vie, nous n'avons jamais essayé sérieusement de les retrouver. Papa ne se rappelle que bien peu de choses de la Traversée, mais quelques-uns des Anciens sont restés aveugles et paralysés, à la suite des terribles efforts qu'ils ont dû faire pour empêcher leurs compagnons de se mettre à brûler comme des étoiles filantes.

Pour en revenir à ce que je disais, papa assure souvent que nous n'avons vraiment pas eu de chance d'hériter des Kroginold parmi tous les gens qui auraient pu former notre Groupe. Ils sont indisciplinés. Ils l'étaient déjà avant la Traversée. Ce sont leurs gosses qui en ont tant fait voir à nos professeurs. En général, nous autres, nous nous tenons à peu près bien ; nous nous souvenons qu'avec les Etrangers, il faut toujours faire attention.

Quand nous sommes arrivés, Derek et Jake Kroginold se battaient dans un tas de feuilles devant leur grille. Ils ne nous ont même pas entendus venir. Je me suis baissée et j'ai fessé le premier derrière qui m'est tombé sous la main. Ils se sont retournés dans un nuage de feuilles et ils m'ont ri au nez. Ils ressemblaient à ces images de Pan qu'on voit à la maison dans le livre de mythologie de papa.

— « Alors, quelle vieille toupie a-t-on encore récolté cette fois-ci ? » a demandé Derek en cherchant son cartable dans les feuilles.

— « Ce n'est pas du tout une vieille toupie, » ai-je dit. « Elle est jeune et jolie. »

J'étais plus en colère que de raison, mais Derek me porte sur les nerfs.

— « Tu penses comme ça prend ! »

Jake a vidé sur les trois filles les feuilles mortes qui emplissaient sa casquette. Elles se sont mises à hurler.

— « Elle a raison, » a répliqué Kiah. « C'est la plus gentille demoiselle que nous ayons eue. »

— « En tout cas, à moi elle n'apprendra rien, » a hurlé Derek en se transportant jusqu'au sommet d'un grand érable, à l'angle de la route.

— « Moi, je vais t'apprendre quelque chose, » ai-je murmuré.

J'ai attrapé une poignée de soleil et j'ai si vite platté les tenseurs que

Derek est retombé comme une pierre. Il s'est mis à hurler comme un chatamon ; il croyait qu'il allait se tuer. Je l'ai arrêté à cinquante centimètres du sol et j'ai tout lâché. La secousse et la chute lui ont d'abord coupé le souffle. Après il s'est mis à hurler.

— « Je le dirai aux Anciens ! C'est interdit de platter les tenseurs ! »

— « Dis-leur donc ! » ai-je riposté en m'éloignant. « Moi je leur expliquerai pourquoi je l'ai fait. Quelle excuse inventeras-tu pour avoir lévité, hein, gros malin ? »

Mais j'avais un peu honte. Je venais de me montrer aussi mal élevée qu'eux. C'est qu'ils sont tellement agaçants !

Le dernier arrêt prévu avant l'école était chez les Clarinade. J'ai toujours un petit pincement au cœur quand je pense aux deux jumeaux Clarinade. Ils ne commencent à aller en classe que cette année ; cela leur fait deux ans de retard par rapport à l'âge moyen des autres enfants du Canyon. Mrs. Kroginold dit toujours qu'avant de venir au monde, Susie et Jerry se sont partagé un seul cerveau à eux deux. C'est méchant et surtout ce n'est pas vrai. C'est bien une astuce des Kroginold. Pourtant il est exact que par rapport aux autres enfants du Canyon, les jumeaux sont en retard. Il leur manque beaucoup des attributs du Peuple. Papa dit que c'est peut-être un contre-coup à retardement de la Traversée et que ça se passera en grandissant... à moins que ce ne soit un présage de ce qui menace nos futurs enfants ici-bas — de ce qui menace tout le Peuple... J'en tremble en y pensant !

Susie et Jerry nous attendaient, la main dans la main, comme toujours. Ils sont timides et renfermés, mais tous deux rayonnaient à l'idée d'aller en classe. Jerry, qui parle le plus souvent pour tous les deux, nous a lancé un timide bonjour, en réponse au nôtre.

Puis Susie nous a tous surpris en s'écriant : « On va en classe ! »

— « N'est-ce pas que c'est formidable ? » ai-je dit en serrant sa petite main froide dans la mienne. « Et tu vas avoir la plus jolie demoiselle qui soit jamais venue ici. »

Mais Susie s'était réfugiée dans une confusion rougissante et elle n'a plus dit mot avant d'arriver à l'école.

Jake et Derek m'inquiétaient. Ils marchaient un peu à l'écart, chuchotant et riant, et ils nous regardaient à la dérobée. Ils étaient en train de manigancer quelque sottise pour tourmenter Miss Carmody. Moi je tenais par-dessus tout à ce qu'elle reste avec nous. A ce moment-là, j'ai compris que j'avais encore bien des années à attendre avant de devenir une Ancienne. J'ai essayé de pénétrer dans l'esprit de Derek et de Jake, pour savoir ce qu'ils préparaient, mais j'ai eu beau faire, je ne pouvais pas percevoir autre chose que leurs ricanements sifflotants et l'éclat dur et mat de leurs yeux.

Nous entrions dans la cour de l'école quand Jemmy, qui depuis longtemps aurait dû être à la mine, est sorti tout à coup des buissons, les mains derrière le dos. Il a jeté un coup d'œil furieux sur Jake et Derek, puis sur les autres enfants.

— « Tâchez de vous tenir convenablement en classe, les gosses ! »

a-t-il dit sèchement. « Quant à vous, les Kroginold, si jamais vous essayez de faire les malins, je vous téléporte au-dessus du mont Chauve et je vous platte les tenseurs ! Cette demoiselle-là, je vous garantis que nous la garderons ! »

Susie et Jerry se sont serrés l'un contre l'autre dans une terreur muette. Les Kroginold ont rougi jusqu'aux oreilles en avançant le menton d'un air menaçant. Les autres, moi comprise, avons regardé Jemmy avec stupeur. D'habitude il n'élève pas la voix et ne fait jamais d'embarras.

— « Je ne ris pas, entendez-vous, les Kroginold. Si jamais vous faites les malins, les Anciens apprendront deux ou trois petites choses qui les intriguent depuis longtemps. L'histoire du beffroi de Kerry Canyon, par exemple. »

Les Kroginold ont échangé un regard inquiet, et les filles ont sursauté d'étonnement. Une des règles les plus strictes du Groupe interdit de se servir de ses pouvoirs pour étonner les Etrangers. Si vraiment Derek et Jake étaient pour quelque chose dans le fait que cette damnée cloche ait sonné toute la nuit du 4 juillet dernier... ma foi...

— « Et maintenant, les gosses, fichez le camp ! »

Jemmy désignait l'école de la tête. Terrorisés, les jumeaux ont filé comme deux lapins sur le chemin couvert de feuilles mortes, suivis des autres enfants. Les Kroginold se retournaient de temps en temps et marmonnaient entre eux.

Jemmy a baissé la tête en fronçant le sourcil.

— « Il est temps qu'ils se civilisent un peu, » a-t-il dit. « Ça ne leur vaut rien de changer tout le temps de professeur. »

— « Non, » ai-je dit sans m'avancer autrement.

— « A quoi servirait de la faire mourir de peur? »

Jemmy s'absorbait dans la contemplation des feuilles mortes qu'il poussait du bout du pied.

— « Bien sûr, » ai-je dit en lui dissimulant un sourire.

— « Je me demande bien pourquoi je perds mon temps à t'expliquer ce que tu comprends bien toute seule, » a-t-il ajouté comme s'il se moquait de lui-même. « Tiens, prends ça... »

Il a ramené devant lui ses mains qu'il cachait dans son dos et a déposé dans mes bras une gerbe de feuillages multicolores.

— « Tu les lui donneras — mais comme si c'était de toi que venait l'idée. Pour son premier jour ici, ça lui fera plaisir. »

— « Oh ! Jemmy ! » me suis-je écriée à travers les feuilles écarlates et dorées. « Qu'elles sont belles ! Tu es allé en haut du mont Chauve ce matin? »

— « C'est vrai, » a-t-il dit. « Mais elle ne saura pas d'où elles viennent. »

Il a disparu.

J'ai couru pour rattraper les petits avant qu'ils arrivent à l'école. Pris d'un soudain accès de timidité, ils tourniquaient autour du porche, chacun tâchant de se cacher derrière les autres.

— « Que vous êtes bêtes ! » leur ai-je murmuré. « Vous l'avez déjà vue à la maison. Elle ne va pas vous manger. Allez, entrez ! »

Je me suis pourtant trouvée poussée devant eux et j'ai précédé le petit groupe dans la classe. Ils avaient l'air très tranquilles. Pendant que je donnais la gerbe de feuillages à Miss Carmody, les petits, avec l'aisance d'une vieille habitude retrouvée, se glissaient à leurs places habituelles, sauf les jumeaux qui, très pâles et comme pétrifiés, restaient debout tout seuls près de la porte.

Miss Carmody a déposé les feuillage sur son bureau, s'est agenouillée devant les deux jumeaux, a doucement desserré leurs quatre mains qui se serraient avec effroi, et en a pris une dans chacune des siennes.

— « Je suis bien contente que vous veniez en classe, » leur a-t-elle dit de sa belle voix chaude. « J'avais justement besoin d'une classe élémentaire pour que l'école marche bien, et j'ai ici un pupitre qui a l'air d'avoir été fait exprès pour des jumeaux. »

Elle les a conduits sur le côté de la classe, tout contre le vieux poêle ventru qui, en hiver, sert à chauffer les Etrangers, et assez près de la fenêtre pour voir au dehors. Là, dans sa splendeur poussiéreuse, se dressait un des vieux pupitres doubles que le Groupe avait dû hériter de quelque village abandonné des collines. Il y avait dessous deux caisses de bois pour supporter des jambes trop petites, et une branche aux feuilles rouges et brillantes (toute pareille à celles que Jemmy m'avait données) jaillissait comme une flamme du trou du vieil encrier.

Les jumeaux se sont glissés à cette place sans se lâcher la main, et ont regardé Miss Carmody en ouvrant de grands yeux. Elle leur a souri et en se penchant vers eux, a posé tour à tour le bout de son index sur la fossette marquant le centre de chaque petit menton rond.

— « Je te tiens par la barbichette... », a-t-elle dit.

Les deux petits visages épouvantés se sont brusquement éclairés d'un sourire tremblant. Miss Carmody s'est ensuite tournée vers nous. Je n'ai pas pu entendre son petit discours de bienvenue. J'étais trop occupée à penser à la branche de feuilles mortes, à me demander comment elle avait pu deviner les mots et les gestes exacts dont se sert la mère des jumeaux pour les faire sourire, et aussi comment elle avait pu savoir qu'il y avait une réserve de vieux pupitres dans le hangar. Mais quand nous nous sommes levés pour le salut aux couleurs et la chanson, j'avais compris. Papa avait dû la renseigner la veille au soir, en l'amenant. Les jumeaux sont un souci constant pour tout le Groupe et nous désirions tous que leur première année de classe marche bien. Papa connaissait le rite de la barbichette et l'endroit où étaient rangés des vieux pupitres. Quant à la branche de feuilles... après tout il y a aussi de ces arbres au pied de la montagne et, au début de l'automne, il peut suffire d'un coup de gelée pour faire roussir les feuilles, même à si peu d'altitude.

Les classes ont donc commencé. Tout a bien marché. Miss Carmody était un bon professeur et même les Kroginold trouvaient les cours intéressants.

Depuis les menaces de Jemmy, ils n'avaient pas essayé de faire des

blagues. Enfin presque pas. Sauf pour cette histoire idiote à propos de la craie. Miss Carmody expliquait quelque chose au tableau et, sans se retourner, tendait la main vers la craie pour inscrire quelque chose. Jake faisait exprès de déplacer la craie à distance chaque fois qu'elle allait mettre la main dessus. J'allais intervenir quand Miss Carmody a fait claquer ses doigts avec agacement et a empoigné vigoureusement le bâton de craie. Jake a vu que je le regardais et il s'est fait tout petit. Je n'ai rien dit à Jemmy, mais Jake a eu si peur que je l'avertisse, qu'il s'est tenu tranquille un bon bout de temps.

Les jumeaux s'épanouissaient à vue d'œil. Ils riaient et jouaient avec les autres et Jerry allait même de temps en temps à midi avec le reste des garçons ; il en revenait aussi échevelé et aussi mouillé qu'eux tous, après avoir travaillé à leur barrage dans le ruisseau.

Miss Carmody s'habituait si bien à nous, et nous à elle, qu'on pouvait commencer à croire que nous garderions enfin une maîtresse jusqu'à la fin de l'année scolaire. Elle avait déjà encaissé sans broncher certaines émotions qui avaient fait prendre une fuite éperdue à nos précédents professeurs. Par exemple :

La première fois que Susie a eu un bon point pour avoir lu toute une page sans faute (une page de six lignes), dans sa joie, elle a lévité depuis le bureau jusqu'à sa place, en marchant à dix centimètres du sol. J'ai retenu mon souffle jusqu'à ce qu'elle se soit rassise, caressant son joli bon point de papier glacé, et j'ai coulé un regard de côté vers Miss Carmody. Elle était assise très droite, les deux mains appuyées sur son bureau comme si elle allait se lever ; elle avait un air de stupeur incrédule. Ensuite elle s'est détendue, elle a secoué la tête et a souri avant de se replonger dans un tas de copies.

J'ai laissé échapper un petit soupir de soulagement. Notre avant-dernière maîtresse avait attrapé une crise de nerfs quand une des filles avait par mégarde lévité jusqu'à son pupitre parce qu'elle avait mal au pied. J'avais espéré que Miss Carmody aurait plus de cran ! Apparemment je ne m'étais pas trompée.

Un jour de la même semaine, vers midi, Jethro est arrivé comme une bombe à l'école. Valancy (c'est le prénom de Miss Carmody et, quand nous sommes seules, je l'appelle comme ça — après tout elle n'a que quatre ans de plus que moi !) Valancy, donc, m'expliquait une question de psychotechnique qui faisait partie des cours par correspondance que je suis, pour préparer l'Ecole Normale.

— « Hé, Karen, » a crié Jethro par la fenêtre. « Tu peux venir une minute? »

— « Pour quoi faire? » ai-je répondu, agacée d'être dérangée juste au moment où j'étais sur le point de comprendre ce qu'il y a de « normal » dans le graphique représentant les notes d'un élève moyen.

— « C'est urgent ! » a-t-il hurlé.

J'ai refermé mon livre.

— « Excusez-moi, Valancy. Je vais voir ce qu'il veut. »

— « Faut-il que j'y aille aussi? » a-t-elle demandé. « Si quelque chose ne va pas... »

— « Oh ! ça doit être une bêtise quelconque, » ai-je dit en sortant rapidement.

Quand quelqu'un du Peuple dit : « C'est urgent », ça signifie qu'il s'agit d'une affaire intéressant le Groupe.

— « Adonday Veeah ! » ai-je grommelé tout en courant avec Jethro le long du sentier à pic qui descend vers le ruisseau. « Qu'est-ce qui te prend? Tu veux nous faire avoir des ennuis? Qu'est-ce qui se passe? »

— « Regarde ! » a dit Jethro.

Et voilà que j'aperçois les garçons formant le cercle autour de Jerry, un peu inquiet mais très fier de lui. Au-dessus de leurs têtes, flottant dans l'air et surplombant un barrage à moitié construit, il y avait un énorme rocher.

— « Qui a lévité ça? » ai-je dit, stupéfaite.

— « Moi ! » a dit tout de suite Jerry en devenant écarlate.

Je me suis tournée vers Jethro. « Eh bien, quoi? Pourquoi n'as-tu pas platté les tenseurs? Il n'y a pas de quoi arriver comme un fou et... »

— « Platter les tenseurs d'un truc pareil? » a gémi Jethro. « Tu sais bien qu'on nous défend de léviter des objets aussi gros, alors, pour ce qui est de les platter ! D'ailleurs, » a-t-il avoué avec confusion, « j'ai oublié ces trucs de fille. »

— « Oh ! Jethro ! Il y a des moments où tu es vraiment idiot. »

Je me suis tournée vers Jerry. « Comment diable as-tu fait pour léviter une pareille masse? »

Il s'est tortillé avec embarras. « J'ai regardé papa à la mine, une fois... »

— « Est-ce qu'il te laisse léviter des objets chez vous? » ai-je demandé sévèrement.

— « Je ne sais pas. » Jerry écrasait la boue sous sa semelle, la tête basse. « Je n'avais encore jamais rien lévité, » a-t-il marmonné.

— « Eh bien, maintenant, tu le sauras. Les enfants n'ont pas le droit de léviter des objets qu'un Etranger du même âge qu'eux ne pourrait pas soulever tout seul. Et encore, il faut qu'ils sachent comment platter... »

— « Je sais bien, » a fait Jerry, encore partagé entre l'embarras et la fierté.

— « Alors, tâche de ne plus l'oublier. »

J'ai pris une poignée de soleil, j'ai platté les tenseurs et j'ai fait retomber le rocher à sa place sur la colline.

Les filles plattent plus facilement que les garçons — du moins avec le soleil. Bien entendu, seuls les Anciens plattent aussi bien quand il fait du soleil et quand il pleut ; et il n'y a que les plus Anciens de tous qui osent platter au clair de lune et la nuit, ce qui peut soulever des montagnes ! Ce n'était pas une raison pour que Jethro oublie comment faire et coure le risque de laisser Valancy voir ce qu'elle ne devait pas voir.

Ce n'a été qu'une fois revenue à l'école que brusquement j'ai réalisé que Jerry avait lévité. En général, des gosses de son âge lévitent des bricoles, pour jouer, presque dès qu'ils savent marcher. Ils n'ont pas besoin de platter après, parce qu'ils ne le font qu'à quelques centimètres et pendant très peu de temps ; la pesanteur se charge de remettre les choses en place. Mais Jerry et Susie n'y avaient jamais réussi. Ils commençaient donc à rattraper leur retard. Peut-être la Traversée les avait-elle seulement ralentis?... Peut-être n'avait-elle eu d'effet que sur les Clarinade? Sous l'effet de ma joie, moi aussi, j'ai oublié les règlements, et j'ai flotté jusqu'au porche de l'école, sans me servir des marches. Heureusement Valancy était en train d'accrocher des gravures à la moulure, juste au ras du plafond, si bien que cela n'a pas eu de conséquence fâcheuses. Elle était toute rouge de ses efforts et m'a demandé d'aller chercher l'escabeau, pour pouvoir achever l'accrochage. Je l'ai apporté et je le lui ai tenu. Et soudain, dans ma stupéfaction, j'ai failli la faire tomber : comment avait-elle fait sans escabeau pour accrocher les quatre premières gravures avant mon retour?

***

Tout l'automne le temps a été exceptionnellement sec. Ça ne nous dérangeait pas beaucoup : la pluie, c'est vraiment trop sale quand on a un Etranger avec soi et qu'il faut bien se laisser mouiller. Mais quand novembre s'est achevé et que Noël a été tout proche, toujours sans qu'il pleuve ni ne neige, nous avons tous commencé à nous inquiéter. Le ruisseau s'est réduit à un mince filet d'eau, puis à quelques petites mares isolées. et finalement il a été complètement asséché. Les Anciens ont dû passer une soirée au château d'eau pour prendre des mesures d'urgence : nos réserves baissaient dangereusement. Par précaution, ils voulaient se débarrasser de Valancy pour la soirée ; Jemmy s'est offert à l'emmener au théâtre à Kerry. J'étais encore éveillée quand ils sont rentrés, bien après minuit. Depuis que j'avais commencé à développer en moi le Don, je souffrais de longues périodes d'insomnie ; dans ces moments-là je me faisais l'effet de ne plus être une personne isolée, de devenir à la fois chaque membre du Groupe. Les exercices que je devrai bientôt faire m'aideront à chasser les autres de moi, sauf quand je les voudrai. L'ennui c'est que nous ne savons pas qui pourra mener mon entraînement. Depuis la mort de grand-mère, il n'y a plus de Voyant dans notre Groupe, et la Traversée nous a fait perdre les livres et les archives qui auraient pu nous aider.

Bref, je ne dormais pas. J'étais accoudée à ma fenêtre et je regardais la nuit. Ils se sont arrêtés sous le porche pour se quitter (en ce moment, Jemmy travaille à la mine). Je n'avais pas besoin de deviner ni de me servir de mon Don pour comprendre la pantomime qui se déroulait devant moi. J'ai fermé mes yeux en même temps que ma pensée quand leurs ombres se sont fondues. Dans l'état de violente émotion où ils se trouvaient, j'aurais pu pénétrer librement dans leur esprit, mais c'était

inutile car je les observais depuis le début de l'automne. J'avais pu ainsi comprendre sans peine ce qui se passait entre eux. Je savais que Valancy pleurait souvent en montant se coucher et que Jemmy passait beaucoup trop de temps seul sur le Roc Pointu, un petit pic qui surplombe le Canyon à mi-hauteur du mont Chauve. On eût dit qu'il voulait rendre son cœur aussi inaccessible aux Etrangers que l'est le Roc Pointu. Je comprenais ce qu'il éprouvait mais, chose curieuse, je n'avais jamais pu « lire » en Valancy depuis le soir de son arrivée. Il y avait dans son cerveau quelque chose qui n'était ni de l'Extérieur ni du Groupe — et je ne savais pas quoi.

J'ai entendu la porte s'ouvrir et se refermer, et les pas légers de Valancy s'éloigner dans le corridor. Puis j'ai senti que Jemmy m'appelait dehors. J'ai mis mon manteau sur ma robe de chambre et je suis descendue en grelottant. Il m'attendait près du porche ; son visage était triste et soucieux sous le faible clair de lune.

— « Elle ne veut pas de moi, » a-t-il dit nettement.

— « Oh ! Jemmy ! » me suis-je écriée. « Tu lui as demandé...? »

— « Oui, », a-t-il dit. « Elle ne veut pas. »

— « Oh ! cela me fait tant de peine ! » Je me suis assise en tailleur sur la marche du haut pour réchauffer un peu mes pieds. « Mais as-tu pensé que... » ai-je commencé.

— « Oui, je sais, » a-t-il dit rageusement. « C'est une Etrangère, et je ne devrais pas avoir envie de l'épouser. Mais si elle voulait bien de moi je n'hésiterais pas une seconde. Cette histoire de pureté du Groupe.... »

— « ...c'est très joli, tant que ça ne vous atteint pas personnellement, » ai-je achevé. « Réfléchis donc une minute, Jemmy. Pourrais-tu mener la vie des Etrangers? Pense aux mille petites contraintes que tu devrais t'imposer — et cela tout le reste de ta vie sous peine de la perdre malgré tout. Il vaut peut-être mieux accepter son refus maintenant que de bâtir quelque chose que tu devras démolir entièrement par la suite. Et si vous aviez des enfants... »

J'ai pris un temps. « *Pourriez-vous* avoir des enfants, Jemmy? » ai-je achevé.

Je l'ai entendu sursauter.

« Nous n'en savons rien, » ai-je continué. « Nous n'avons jamais eu l'occasion de nous en assurer. Tu veux que Valancy serve de cobaye pour la première expérience? »

Jemmy s'est donné un coup de poing rageur sur la cuisse avant d'éclater de rire.

— « Toi qui as le Don, » a-t-il dit (et pourtant je ne lui en avais jamais parlé), « te doutes-tu, petite sœur, à quel point tu seras détestée quand tu deviendrais une Ancienne? »

— « On aimait bien grand'mère », ai-je dit tranquillement. Puis j'ai continué en criant : « Je te défends de me mettre à part, entends-tu, Jemmy. Tu trouves que ça ne suffit pas de se savoir différente d'un

peuple qui lui-même est différent de tout le reste du monde? Toi, au moins, ne m'abandonne pas ! »

J'étais presque en larmes. Jemmy s'est laissé tomber sur les marches à côté de moi, et m'a tapé sur l'épaule comme autrefois. « Ne te frappe pas, Karen ! Il faut bien faire ce qu'on a à faire. Je passais mes nerfs sur toi, voilà tout... Mais ce monde, quel monde ! »

Il a poussé un grand soupir.

Je me suis serrée davantage dans mon manteau. J'avais froid à l'âme.

— « Et l'autre n'est plus là, » ai-je murmuré. « Le nôtre... La Planète-Mère... »

Nous restions là à partager cette tristesse poignante qui est comme la toile de fond de notre psychologie, à nous autres, même chez ceux d'entre nous qui n'ont jamais connu la Patrie. Papa dit que c'est une sorte de mémoire collective.

— « Ce n'est pas parce qu'elle ne m'aime pas qu'elle a dit non, » a repris Jemmy. « Elle m'aime. Elle me l'a dit. »

— « Mais alors, pourquoi? »

En sœur fidèle, je n'imaginais pas qu'on pût repousser Jemmy.

Il s'est mis à rire — d'un petit rire triste. « Parce qu'elle n'est pas comme les autres, » a-t-il dit.

— « *Elle?* »

— « C'est ce qu'elle a fini par dire — et j'ai dû lui arracher chaque mot. « Je ne peux pas me marier, » a-t-elle dit, « je ne suis pas comme les autres. » Qu'est-ce que tu dis de ça? Venant d'une Etrangère, c'est assez drôle ! »

— « Elle ne sait pas que nous sommes le Peuple, » ai-je répondu. « Elle doit se croire différente de tout le monde. Je me demande seulement pourquoi... »

— « Ça, je ne le sais pas. Mais elle a quand même quelque chose de particulier. Il y a une espèce de bouclier, de mur, qui nous sépare. Je n'ai jamais éprouvé cela chez un Etranger — ni du reste chez un membre du Groupe. Il y a des moments où j'ai l'impression d'avoir affaire à l'une des nôtres et puis, toc, je me cogne la tête contre un mur de pierre. »

— « Oui, je sais, » ai-je dit. « J'ai eu la même impression. »

Nous nous sommes tus tous les deux. Autour de nous, le monde était silencieux, comme toujours, après minuit. Jemmy s'est levé.

— « Bonsoir, Karen. A demain ! »

Je me suis levée aussi.

— « Bonsoir, Jemmy. »

Je l'ai regardé s'éloigner dans le clair de lune. A la grille, il s'est retourné. Son visage était caché dans l'ombre.

— « Mais je ne renonce pas, » a-t-il affirmé. « Valancy est la seule que j'aimerai. »

*
* *

Le lendemain était paisible et tiède — anormalement tiède même pour un jour de décembre, dans nos montagnes. Il y avait une sorte de calme menaçant dans les arbres, de petits feux de broussailles faisaient monter dans l'air de minces filets de fumée qui se détachaient sur le ciel laiteux, soulignant la sécheresse qui régnait sur toute la région. En regardant bien on pouvait voir s'amasser derrière le mont Chauve un étrange tas de nuages si voisins de la couleur du ciel qu'on les en distinguait à peine, mais qui se gonflaient comme un orage d'été.

En classe, nous étions tous assez agités. Les petits surtout. C'était le temps qui leur faisait cet effet-là. Valancy, mal remise de ses émotions de la veille, était pâle et triste. Je me heurtais au mur infranchissable de son esprit, essayant vainement de trouver un moyen de lui venir en aide.

Nos mille petits énervements ont atteint leur comble quand Jerry et Susie se sont si bien disputés que Susie a été poussée par son frère en dehors de leur pupitre et est tombée sur une boîte d'aquarelle ouverte que Debra, Dieu sait pourquoi, avait posée par terre à côté d'elle. Susie s'est mise à hurler, Debra à crier, et Jerry a éclaté d'un rire nerveux, fait de joie et de confusion. Valancy, sans détourner la tête, a cherché quelque chose pour taper sur son bureau afin de les faire taire. Elle a par mégarde fait culbuter le vieux vase fêlé où des fleurs sauvages à moitié fanées trempaient dans une eau vieille de trois jours. Le vase s'est cassé et a inondé le bureau d'un déluge nauséabond, en tachant le rapport mensuel que Valancy se préparait à adresser à l'Inspecteur d'Académie.

Pendant une seconde, il y a eu un silence de mort dans la classe. Puis Valancy a éclaté d'un rire nerveux et tout le monde s'est joint à elle. Nous avons tous fait de notre mieux pour nettoyer le bureau de Valancy et le pupitre de Susie. Valancy nous a donné congé pour le reste de la journée. Elle a dit que c'était le jour rêvé pour remonter le canyon jusqu'aux premiers contreforts du mont Chauve. Nous pourrions cueillir des plantes pour décorer la classe pour Noël.

Nous amenons tous notre déjeuner à l'école. Nous avons donc rassemblé nos paniers et pris une grande toile imperméable que les garçons avaient apportée pour construire leur barrage dans le ruisseau. Maintenant que le ruisseau était asséché, elle ne leur servait plus à rien ; elle serait très commode pour nous asseoir à l'heure de manger et nous ramènerions nos plantes dedans, comme dans une civière.

Une fois hors de la classe, nous jubilions tous bruyamment et j'ai failli attraper le torticolis à force de chercher à surveiller tous les petits à la fois ; je voulais étouffer dans l'œuf toute velléité de lévitation ou autre activité spéciale au Groupe. Les gosses étaient si énervés qu'ils auraient pu oublier les règlements.

Nous avons remonté le canyon, en passant devant le barrage des garçons, et nous avons escaladé le lit sec des torrents formant un escalier jusqu'au plateau. Arrivés sur celui-ci, nous avons étalé la toile cirée et mis toutes nos provisions en commun pour que cela fasse davantage pique-nique. Soudain, un brusque silence a attiré mon attention. Debra,

Rachel et Lizbeth regardaient avec horreur le déjeuner de Susie. Très calmement, elle sortait de son panier une demi-douzaine de koomatkas et les posait à côté de ses sandwiches.

Les koomatkas sont presque les seules plantes à avoir survécu à la Traversée. Je crois que trois koomotkas étaient restés intacts dans les bagages de quelqu'un. On les avait replantés et soignés avec autant de précautions que des enfants nouveau-nés. Maintenant, chaque famille du Groupe a un plant de koomatkas et le fait pousser dans un coin écarté où il ne risque pas d'attirer l'attention. On en mange le fruit, non pas tant pour se nourrir au sens où l'on l'entend sur la Terre, mais plutôt comme un ultime souvenir de toutes les autres délices que nous avons perdues en même temps que la Patrie. Nous gardons toujours nos koomatkas pour les grandes fêtes ; Susie devait avoir volé les siens pendant que sa mère avait le dos tourné. Et voilà qu'elle les étalait sous le nez d'une Etrangère !

Avant que j'aie pu les dissimuler ou dire quelque chose, Valancy a tourné la tête à son tour et a vu le petit tas de fruits qui brillaient doucement de leur éclat gris-bleu. Ses yeux se sont agrandis et elle a allongé le bras. Elle allait dire quelque chose, mais elle a vite baissé la tête en retirant sa main. Elle a serré très fort ses deux mains l'une contre l'autre et, sans la quitter des yeux, les filles ont rangé les koomatkas dans le sac. Lizbeth a consolé tout bas Susie qui venait seulement de comprendre ce qu'elle avait fait. Elle était prête à pleurer en pensant qu'elle avait trahi le Peuple devant une Etrangère.

A ce moment-là, Kiah et Derek ont roulé sur la toile du pique-nique en se disputant un gâteau sec. Le temps de mettre notre déjeuner à l'abri et de nettoyer les taches de chocolat sur leurs chemises, et l'incident des koomatkas a paru oublié. Pourtant, tandis que nous nous reposions un peu pour faire la digestion, et que nous regardions les gros nuages bas qui montaient dans le ciel laiteux, je me suis surprise tout à coup à tenter de comprendre ce que signifiait l'expression de Valancy quand elle avait vu les fruits. Ce ne pouvait quand même pas être une impression de déjà vu...

Après une sieste rapide, nous avons soigneusement enterré les restes de notre festin (la colline était beaucoup trop sèche pour qu'il soit question de les brûler) et nous sommes repartis. Au bout d'un moment, la pente est devenue plus raide. Les branches d'ajoncs s'accrochaient à nos vêtements et nous griffaient les jambes. Elles retenaient si bien le gros rouleau de toile imperméable que nous regardions avec envie l'air libre au-dessus de nos têtes. Si Valancy n'avait pas été là, nous aurions pu survoler les plus mauvais endroits et nous épargner tout ce mal. Mais soufflant, haletant, nous avons tenu bon et continué à marcher.

Au bout d'à peu près une heure, nous sommes arrivés à une petite clairière rocheuse qui formait une île minuscule au milieu de la mer d'ajoncs couvrant les pentes du mont Chauve. Nous nous sommes tous allongés avec délices sur les débris de granit en écoutant battre nos cœurs.

Tout à coup Jethro s'est redressé et a reniflé. Cela nous a alertées, Valancy et moi. Une soudaine rafale de vent venue du petit canyon latéral nous a apporté l'âcre odeur de broussailles brûlées. Jethro a couru le long de la corniche, à flanc de coteau, et a disparu dans le canyon. Il en est revenu en gesticulant, moitié lévitant, moitié courant.

— « C'est affreux ! » a-t-il crié. « C'est horrible ! Tout le canyon flambe et l'incendie vient par ici à toute allure. »

Valancy nous a rassemblés d'un regard.

— « Comment n'avons-nous pas vu la fumée? » a-t-elle demandé d'un air soucieux. « Il n'y en avait pas quand nous avons quitté l'école.

— « De l'école, on ne peut pas voir le versant où nous sommes, » a dit Jethro. « Ça pourrait flamber partout sans qu'on s'en doute. De ce côté-ci, le bas du mont Chauve forme un vrai labyrinthe de canyons. »

— « Qu'allons-nous faire? » a gémi Lizbeth en serrant Susie contre elle.

Une autre bouffée de vent et de fumée nous a tous fait tousser. A travers mes larmes, j'ai aperçu une longue langue de feu qui venait lécher le mur du canyon.

Nous nous sommes regardées, Valancy et moi. Je ne pouvais pas lire ses pensées, mais les miennes n'exprimaient qu'une peur panique. Mon esprit se représentait l'incendie, puis le terrible enchevêtrement des buissons d'ajoncs tout autour de nous. J'avais bien envisagé la possibilité de nous mettre hors de danger en lévitant, mais aucun des petits n'était capable d'avancer ainsi en ligne droite pendant plus d'une minute à peu près. Et que faire de Valancy? Je me suis caché la tête dans les mains pour ne pas voir les étendues d'ajoncs secs comme de l'amadou qui allaient flamber comme une torche au premier contact du feu. Si seulement il avait pu pleuvoir ! Il est *impossible* de mettre le feu à des ajoncs humides, mais après ces longs mois de sécheresse...

J'ai entendu crier les plus petits, et j'ai levé la tête pour voir Valancy me fixer avec une intensité qui m'a fait peur. En même temps, j'ai aperçu les flammes se dresser, claires et terribles, à l'entrée de la gorge.

Avec un cri rauque, Jake s'est séparé des autres et s'est élevé un mètre ou deux au-dessus des ajoncs. Il s'y est accroché les pieds et est retombé impuissant dans les branches enchevêtrées, hérissées de piquants.

— « Mettez-vous sous la toile ! »

La voix de Valancy avait claqué comme un coup de fouet. « Tout le monde sous la toile ! » a-t-elle répété.

— « Ça ne servira à rien, » a hurlé Kiah. « Elle brûlera comme du papier. »

— « J'ai-dit-sous-la-toile ! »

Les mots espacés, glacés de Valancy nous ont contraints à déployer la toile imperméable, à l'étaler par terre, à nous glisser dessous. J'ai lévité jusqu'à Jake, espérant que dans la confusion de cet horrible instant, Valancy ne me verrait pas. Je l'ai remis sur ses pieds et ne pouvant léviter avec lui, je l'ai poussé, tiré, porté jusqu'à la toile dans

les tourbillons de fumée, et je l'ai enfourné dessous. Valancy était debout, le dos tourné à l'incendie, si changée, si « nouvelle », que j'ai fermé les yeux et me suis mise à ramper sous la toile avec les autres.

Alors elle a commencé à parler. Le grondement de sa voix, pareil à un terrible roulement de tonnerre, m'a secouée jusqu'aux os et j'ai étouffé un cri. Une vague d'effroi a traversé notre groupe blotti et m'a contrainte à sortir à moitié de dessous la toile.

Jusqu'à ma dernière heure je reverrai toujours Valancy debout, tendue, plus grande que nature, au milieu des nuages de fumée qui roulaient convulsivement autour d'elle. Elle tenait ses deux mains ouvertes, les doigts écartés, et sa voix versait sur nous une terreur sans nom. Les mots qu'elle prononçait me terrifiaient d'autant plus que j'aurais dû les connaître, mais ne les connaissais pas.

J'ai senti peu à peu un froid glacial s'amasser, un froid surnaturel qui me paralysait, qui gelait mes larmes sur mon visage tourné vers le ciel.

Des éclairs se sont mis à jaillir d'un doigt à l'autre de ses deux mains levées. Et d'autres éclairs lui ont répondu, là-haut, dans les nuages. D'un brusque mouvement elle a paru lancer vers le ciel tout ce froid, tous ces éclairs, toute cette lourde fumée. Soudain le rugissement des flammes galopantes a été noyé dans le sifflement d'une pluie diluvienne.

A genoux dans ces trombes d'eau, j'ai regardé pendant un instant qui m'a paru éternel les yeux vides, hagards, désespérés de Valancy, avant de l'attraper juste à temps pour l'empêcher de se heurter la tête contre les rochers tandis qu'elle roulait inanimée sur le sol.

Tandis que je lui tenais la tête sur mes genoux, tremblant de froid et de peur, au milieu des cris affolés des petits tout autour de moi, j'ai entendu papa appeler. Je l'ai vu avec Jemmy et Darcy Clarinade, dans la vieille camionnette. Ils venaient vers nous à travers la pluie, planant au-dessus des ajoncs fumants, le long du versant de la montagne. Papa a fait descendre la camionnette ; une des roues a effleuré une branche et s'est mise à tourner lentement dans le vide. A eux trois, ils nous ont téléportés jusqu'au havre de sécurité qu'étaient pour nous les planches de cette guimbarde décrépite.

Jemmy a recueilli dans ses bras le corps inerte de Valancy. Il s'est accroupi au fond de la camionnette en la serrant contre lui. A ce moment là, il en voulait au monde entier d'avoir exposé la femme qu'il aimait à un pareil danger.

Nous nous sommes accrochés à papa avec un soulagement extatique. Il nous a serrés contre lui, puis il m'a levé le menton.

— « Pourquoi a-t-il plu? » a-t-il demandé sévèrement.

Il était l'image même de l'Ancien. La pluie glacée dégouttait de mes cheveux, mais lui, il était bien à l'abri dans sa Cuirasse psychique.

— « Je ne sais pas ! » ai-je sangloté en fermant les yeux devant son air sévère. « C'est Valancy... Elle a fait des éclairs... Nous avions froid... Elle a parlé... »

A bout de forces, je suis retombée sur les planches rugueuses et, malgré mon âge, je me suis mise à hurler comme les autres gosses.

***

Ce soir-là, un groupe silencieux et solennel s'est rassemblé dans la salle de classe. J'étais assise à mon pupitre, les mains croisées devant moi. Mon propre Peuple me faisait un peu peur. C'était la première réunion officielle des Anciens à laquelle j'assistais. Ils étaient tous assis à nos pupitres, eux aussi sauf l'Aîné, qui occupait le bureau de Valancy. Valancy était assise à la place des jumeaux ; son visage était de pierre, mais ses doigts déchiraient nerveusement ses mouchoirs de papier.

L'Aîné a tapé sur le bureau avec sa canne, et a parcouru toute l'assistance de ses yeux sans regard.

— « Nous sommes réunis ici, » a-t-il dit, « pour enquêter sur... »

— « Oh ! assez ! » a crié Valancy en se levant d'un bond. « Ne pouvez-vous me renvoyer sans toutes ces simagrées? J'ai l'habitude. Dites-moi de m'en aller et je m'en irai. »

Elle tremblait des pieds à la tête.

— « Asseyez-vous, Miss Carmody, » a dit l'Aîné.

Valancy a obéi docilement.

— « Où êtes-vous née? » a demandé doucement l'Aîné.

— « Qu'est-ce que cela peut bien vous faire? » a-t-elle crié. Puis elle a ajouté avec résignation : « Vous le verrez dans mon dossier de candidature. Je suis née à Vista Mar en Californie. »

— « Et vos parents? »

— « Je ne sais pas. »

Un frémissement a parcouru l'assistance.

— « Comment cela? »

— « Mon Dieu, que de temps perdu ! » a crié Valancy. « Enfin, puisque vous y tenez... Mes parents étaient tous les deux des enfants trouvés. On les a découverts errant dans les rues après une grande explosion suivie d'un incendie qui s'était produite à Vista Mar. Un vieux couple qui avait tout perdu dans l'incendie les a recueillis. Quand ils ont été grands, ils se sont mariés et je suis née. Ils sont morts. Je puis m'en aller maintenant? »

Un murmure s'est élevé dans la classe.

— « Pourquoi n'êtes-vous pas restée dans vos précédents postes? » a demandé papa.

Avant que Valancy ait pu répondre, la porte s'est ouverte et Jemmy est entré d'un air de défi.

— « Va-t'en ! » a ordonné l'Aîné.

— « Je vous en prie ! » a supplié Jemmy, très petit garçon tout à coup. « Laissez-moi rester. Moi aussi, cette histoire me concerne. »

L'Aîné a tripoté sa canne avant de finir par hocher affirmativement la tête. Avec un petit sourire de soulagement, Jemmy s'est assis sur un banc au fond de la classe.

— « Continuez, » a dit l'Aîné à Valancy.

— « Soit, » a-t-elle dit. « J'ai quitté mon premier poste parce que je... enfin... je m'étais soulevée en l'air pour réparer un store dans ma chambre. La corde était coincée et je me suis simplement... élevée du sol pour l'arranger. Le directeur m'a vue. Il n'a pas pu en croire ses yeux et il a eu si peur qu'il m'a renvoyée. »

Elle s'est arrêtée, attendant la suite.

Les Anciens se sont regardés. Mon pauvre cerveau troublé s'est mis à rapprocher des faits dont, sans ma bêtise, j'aurais pu depuis longtemps tirer la conclusion logique.

— « Et votre second poste? »

L'Aîné se penchait en avant, en appuyant sa joue contre sa main repliée.

Valancy, prise au dépourvu, a rougi de confusion.

— « C'est parce que... » a-t-elle dit en hésitant, « j'avais... appelé mes livres à moi... Je veux dire qu'ils étaient sur ma table et que... »

— « Nous comprenons, » a dit l'Aîné.

— « Vous comprenez? » a répété Valancy stupéfaite.

L'Aîné s'est levé.

— « *Valancy Carmody, ouvre ton cerveau!* »

Valancy l'a regardé et a soudain fondu en larmes.

— « Je ne peux pas, je ne peux pas! » a-t-elle sangloté. « Cela fait trop longtemps. Je ne peux laisser entrer personne. Je suis différente... Je suis toute seule. Comprenez-vous cela? Ils sont morts et je suis une étrangère... »

— « Tu n'es plus une étrangère, » a dit l'Aîné. « Tu es chez les les tiens, Valancy. »

Il m'a fait signe. « Karen, pénètre en elle. »

J'ai obéi. Au début, comme d'habitude, j'ai rencontré un mur. Puis avec une exclamation muette, faite moitié de douleur, moitié de joie, j'ai senti le mur s'effondrer et je me suis trouvée « avec » Valancy. J'ai vu tous les secrets qui la rongeaient depuis la mort de ses parents — ces parents qui appartenaient au Peuple.

Et les deux vieillards qui les avaient élevés non seulement avaient fait partie du Peuple, mais avaient été les Aînés de toute l'Expédition.

J'ai expérimenté toutes ces choses cachées et terrifiantes qui étaient en elle : la nécessité de vivre comme une Etrangère, la terrible obligation de cacher toutes les différences, d'étouffer tous les Dons du Peuple, la peur toujours présente de se trahir, l'impression d'affreuse solitude qui l'avait saisie quand elle s'était crue la dernière survivante du Peuple.

Et brusquement, *elle* a pénétré en moi à son tour, et mon esprit a été inondé d'une présence plus tangible que je n'en avais jamais connu!

J'ai ouvert les yeux et j'ai vu tous les Anciens regarder Valancy avec stupéfaction. Même l'Aîné avait le visage tourné vers elle, et l'étonnement était aussi clairement inscrit sur son visage couturé que sur celui des autres.

Il a baissé la tête et a fait le Signe. « Tous les Pouvoirs et tous les Arts perdus ! » a-t-il murmuré. « Elle les possède tous. »

Et j'ai compris, alors, que Valancy qui s'était si étroitement renfermée en elle-même pour se défendre contre le monde extérieur, aux yeux de qui tout acte inconsidéré l'aurait trahie, que Valancy qui avait vécu avec nous tout le temps sans que nous l'ayons jamais vue sous son vrai jour, et réciproquement, était pourtant l'une de nous. Bien plus, elle était douée de pouvoirs tels que depuis la mort de ma grand'mère personne de nous n'en avait possédés — même de plus grands encore. Mes pensées incohérentes ont fini par se résumer en une seule. Maintenant j'allais avoir quelqu'un pour m'instruire ; maintenant je pourrais devenir une Voyante — moins grande qu'elle, toutefois.

Je me suis retournée pour partager mon étonnement avec Jemmy. Il regardait Valancy comme le Peuple avait dû regarder la Planète-Mère à l'heure dernière. Il a fait un mouvement vers la porte...

Avant que j'aie le temps de souffler. Valancy s'était retirée de moi et des Anciens. Et Jemmy se tournait vers elle, les mains tendues.

J'ai couru dehors, j'ai galopé comme une possédée le long du sentier, moitié courant, moitié lévitant, jusqu'à ce que j'arrive aux marches de notre porche pour m'abattre dans les bras de maman qui m'avait entendue venir.

— « Oh ! maman ! » ai-je crié. « Elle est des nôtres. Elle aime Jemmy ! Elle est merveilleuse ! »

Et j'ai éclaté en bruyants sanglots dans la tiédeur réconfortante des bras de maman.

***

Maintenant il n'est plus nécessaire que j'aille à l'Extérieur pour devenir professeur, puisque nous en avons une à demeure ; mais j'y vais quand même. Je veux ressembler à Valancy le plus que je pourrai et elle a son diplôme universitaire. De plus ce sera pour moi une bonne discipline intellectuelle de vivre à l'Extérieur pendant un an.

J'ai tant de choses à apprendre et un si long entraînement à subir ! Mais Valancy sera tout le temps près de moi. Le Don ne me mettra pas complètement à part.

Je ne devrais peut-être pas en parler, mais la grande raison qui me fait souhaiter de hâter mon entraînement, c'est que nous allons tenter de découvrir les autres survivants du Peuple ! Aucun des garçons d'ici ne me plaît...

Nous sommes heureux de vous annoncer que « Les rescapés » *comportera une suite où vous retrouverez plusieurs des personnages avec lesquels vous venez de faire connaissance. Nous publierons ce récit complémentaire dans un numéro ultérieur.*

Les filles de la Nuit

par JEAN-LOUIS BOUQUET

Jean-Louis Bouquet est un « cas ». Que ce soit par leurs thèmes, leurs éléments, leur climat ou même leur style, les histoires fantastiques qu'il écrit sont typiquement « XIXe siècle ». A notre époque où — exception faite pour la S.F. — presque toute la littérature fantastique découle plus ou moins du surréalisme, il s'affirme comme un continuateur d'Hoffmann et de Villiers de l'Isle-Adam. On ne peut dire qu'il les imite : il recrée *leur univers. Il est le dernier des grands conteurs fantastiques « romantiques » égaré en plein XXe siècle. Et, paradoxalement, cette fidélité est la marque de sa profonde originalité.*

Plus encore que dans « La preuve » (1), *ces caractéristiques se manifestent de façon frappante dans* « Les filles de la Nuit ». *Sous ce titre aux résonances nervaliennes, c'est un splendide récit de terreur et de magie qui se déroule, sur un mode à la fois lyrique et fantasmagorique. Mais la terreur n'y est que sous-jacente ; la magie, suggérée. Et cette subtilité dans la mise en œuvre ne fait que rendre plus troublante l'inquiétude qui va croissant dans l'esprit du lecteur, au fur et à mesure qu'il pénètre plus avant dans l'insolite des situations et des péripéties.*



J'AI longtemps écrit des récits aventureux, de ces romans à l'usage des esprits humbles, et qui les promènent, toujours étonnés, toujours ravis, le long des pistes sagement sinueuses, à travers les cantons les plus jardinés, les mieux cadastrés de l'Imagination.

Je n'ai jamais nourri d'illusions sur la valeur de ces travaux ; mais, si élémentaires que fussent mes personnages, je m'éprenais d'eux, passagèrement. Il m'était pénible de les vouer à la souffrance. Or, sans souffrances, point de clientèle ! Mon éditeur exigeait donc beaucoup de sang, de supplice et d'amour. J'ai éprouvé la secrète anxiété de maints auteurs : je me suis souvent demandé si, aimant tant de héros et d'héroïnes au fil de la plume, je n'engendrais pas, tout de bon, des êtres précaires, fragiles, mais enfin doués d'une vie sensible en un univers particulier, où chacun guetterait, tremblant, les caprices monstrueux de son démiurge.

Cette sollicitude, cet attrait que m'inspiraient mes propres créatures, je soupçonne qu'*il* en avait une obscure connaissance, celui dont, l'an

(1) Voir « *Fiction* » n° 3.

dernier, la première visite vint me surprendre, un soir, au fort de la tâche, dans la pénombre fertile de mon studio d'Auteuil.

C'était un bonhomme en deuil, dégingandé, glabre, avec un sourire morne et des yeux si sombres, si grands, qu'on eût dit des entrées de grottes, sous les broussailles hirsutes des sourcils et de la crinière grise. Il brimbalait, au bout de son bras maigre, une grande sacoche de cuir, toute gâtée par la lèpre des craquelures.

D'une voix mate, intimidée, il s'excusa d'abord du trouble qu'il apportait dans ma retraite et mes occupations. Il usait de formules d'une courtoisie désuète, melliflue. Il se présenta comme un grand amateur de mes livres ; se déclarant enchanté par ces fables falotes, il tint à me le prouver avec des citations. Rien n'est plus agaçant que d'entendre ainsi louanger des ouvrages dans lesquels l'âme n'a pu, manifestement, se donner carrière : ou bien le laudateur est un imbécile et ses compliments prennent une saveur écœurante, ou bien il flagorne — et alors, que veut-il? Je sentis l'intention de cet homme se préciser lorsqu'il fit jouer la grinçante serrure de son sac.

— « Sachez, » dit-il, « que j'exerce une profession peu courante : je suis modeleur de figurines et de marionnettes. Ma foi, il m'a semblé... amusant de témoigner ma reconnaissance à l'artisan de tant d'heures agréables, en lui faisant hommage de sujets de ma main, mais dont il a été l'inspirateur. »

Il exhiba deux poupées, d'environ cinquante centimètres de hauteur, et d'aspect ravissant. L'une, très rutilante, représentait un cacique indien, tel que j'avais pu le dépeindre en quelque élucubration à la mode séminole, avec parure de paillettes et de plumes brillamment colorées, au point d'évoquer ces oiseaux d'outre-mer que leur splendeur métallique destine aux honneurs de la mise sous globe. L'autre était une figure de jeune femme, qu'à sa chevelure rousse, à son opulent foulard de soie jaune, à son blouson de cuir et à sa jupe écossaise plissée avec une finesse inconcevable, je reconnus pour ma chère Miss Ellen, ma détective-girl de prédilection, celle dont les exploits m'avaient valu les plus gros tirages. Ces poupées, aux visages expressifs, aux minuscules yeux d'émail pivotants, étaient pétries dans une matière malaisément identifiable, qui possédait le précieux de la cire, mais aussi une certaine élasticité, voluptueuse au toucher et qui, probablement avec la combinaison de ressorts intérieurs, donnait aux membres une souplesse d'articulations fort curieuse.

Je m'enquis de la composition de cette pâte. Alors, le modeleur poussa son rictus jusqu'à un paroxysme d'affliction, pour m'expliquer que c'était là un « petit secret technique » et qu'il n'avait pas le droit de le divulguer.

— «...car je ne suis qu'un très modeste artiste exécutant. Quant au procédé en soi, je le dois à l'ingéniosité de Monsieur le Baron... »

Quelques mots diffus me présentèrent ce baron comme un amateur-mécène, qui étendait sa passion pour une catégorie d'objets jusqu'à des recherches et à des travaux personnels. Pourtant, le secret en question

n'était pas gardé avec des précautions farouches, puisque, sans transition, mon visiteur me pria d'accepter en cadeau les deux poupées.

Je me sentais séduit : ces figurines, d'une exécution raffinée, étaient en quelque sorte ma progéniture spirituelle ; mais, en raison même de leur perfection, elles représentaient un long labeur, elles avaient du prix ; je ne croyais pas devoir les accepter sans rémunérer leur auteur.

A peine eus-je parlé d'argent que le modeleur jeta les hauts cris. Il insista pour me faire offrande de ces babioles. Il ajouta, il est vrai, que si je me trouvais satisfait de son talent, je pourrais le lui témoigner en passant commande de quelques autres pièces, à des conditions très avantageuses.

« Bon, » pensai-je, « me voici pris par un doigt dans un charmant petit piège ! »

Mais lorsque l'homme m'eut dit son chiffre, je l'estimai réellement modique et m'en étonnai.

— « C'est là tarif d'artiste à artiste ! » déclara-t-il avec onctuosité. « Je me flatte de faire de vous un collectionneur, un *adepte* des poupées et des marionnettes. »

Il me conquit, en effet, puisque je devins bientôt, par acquisitions successives, possesseur de deux douzaines de « sujets », tous issus de mes romans. Leur fabrication exigeait, en moyenne, une couple de semaines. Je transformai en vitrine une vieille et vaste bibliothèque dressée au fond de mon studio. Là, des ampoules de diverses nuances, judicieusement disposées, permettaient de magnifier mon petit peuple, sous des luminosités savantes.

Je fus bientôt, exactement comme l'avait souhaité le fabricant, habité par une tendresse saugrenue, exquise, à l'égard de mes poupées. Devant elles, je m'émerveillais de la beauté, de la menue précision des traits ; j'avais toujours l'impression d'y redécouvrir, matérialisés avec une fidélité déconcertante, les vaporeux aventuriers nés de mes cogitations feuilletonesques. Et il m'advenait aussi de confesser, *in petto*, que c'était pitié de voir l'artisan consacrer à des fichaises autant de conscience et de gentil talent.

J'avais, sur le métier depuis quatre ans, un manuscrit de plus de mérite que mes inconsistants petits bouquins ; j'y préparais, avec patience, une revanche littéraire, pour laquelle je n'estimais jamais aucune page, aucune phrase, assez délicatement enluminée. Là, en une légère affabulation poétique, dans une lumière de féerie, sous les défroques paradoxales de la Comédie italienne, je berçais quelques pensées clandestines, quelques rêveries, quelques souffrances aimées. Une curiosité subite m'incita, certain jour, à confier ces pages — inachevées — à l'homme qui était devenu, pour moi, « Le Modeleur » par excellence, celui de mes fantaisies.

— « Voyons, » lui dis-je, « quels lutins vous ferez jaillir de ces feuillets ! »

Quand, dix jours plus tard, il vint me rapporter le cahier, ce fut la bouche pleine d'éloges massifs. Il mettait, cette fois, dans son sourire

d'ordinaire pénible, une complaisance triomphante. Il avait pressenti, assura-t-il, de grands trésors cachés derrière la sylve sauvage de mes œuvrettes antérieures, et il se félicitait d'être désormais au fait de mes ambitions les plus nobles. Il me prédit une moisson de lauriers, dispensa ces compliments d'officieux dans lesquels l'auteur guette, souvent en vain, un mot témoignant que ses intentions ont vraiment été perçues ; mais, sur ce point, le Modeleur ménageait une surprise de sa façon.

— « Reconnaissez-vous votre Pedrolino, votre cher meneur de jeu? » s'écria-t-il inopinément.

Il avait extrait de sa sempiternelle sacoche un nouveau produit de son art subtil, un Pierrot vêtu de satin noir. J'examinai la petite tête blême, et j'éprouvai un émoi bizarre à y trouver la miniature de mon propre visage, évoqué avec une indéniable intensité de vie, mais émacié, creusé de manière tragique ; le roulement des yeux clairs y jetait des lueurs hagardes.

— « Il m'a paru, » expliqua gauchement le bonhomme, « que vous mettiez beaucoup de vous-même en ce personnage. »

— « Je ne me savais pas des traits aussi inquiétants ! » répliquai-je avec un peu d'ironie. « C'est à croire que vous avez prévu mon dénouement, où le Pierrot doit sombrer dans la démence. Et pourquoi ce costume funèbre? Ai-je décrit quelque chose de tel? »

Le Modeleur prit ces critiques au sérieux ; il balbutia, plein de confusion, qu'il avait, sans doute, eu tort de vouloir ainsi interpréter certains aspects mélancoliques et nocturnes de mon héros. Je m'empressai de le rassurer : à la réflexion, il y avait là une synthèse savoureuse, peut-être un élargissement de ma conception...

Tout en parlant, je voulus rectifier un faux pli de la collerette la pointe d'une épingle embusquée dans l'étoffe m'arracha une exclamation. Une perle de sang glissa sur la gorge du Pierrot.

— « Voilà qui est fâcheux ! » maugréai-je. « Cette matière gommeuse semble avoir l'avidité d'un buvard. Pourrons-nous effacer la tache? »

— « Hum, hum ! » fit l'homme, sans conviction. « Mieux vaut la cacher en remontant légèrement le col. Tenez, comme ceci ! »

— « Est-ce la seule figure que vous ayez préparée, cette fois? » demandai-je ensuite.

— « Je suis très tenté, » répondit-il, « par celle de votre Signorina Lucrezia, si habile à tourneboúler le Pierrot, avec ses airs sucrés et ses foucades étourdissantes. Hélas... »

— « Hélas...? »

— « ...En vain, je l'imagine, je ne parviens pas à la réaliser ! » avoua-t-il, et il y avait dans ses yeux la convoitise d'un chat épiant le vol des oiseaux.

Alors me vint une inspiration séductrice, aussi pressante que celle qui, déjà, m'avait décidé à confier le manuscrit. Oh ! comment me douter de tant de conséquences? J'allai chercher, dans un album, les photographies d'Elisabeth...

— « Puisque vous prenez maintenant vos modèles dans la réalité, voici une jeune personne que je me suis complu à évoquer, tant bien que mal, en silhouettant la Signorina. »

Propos téméraire, si j'acceptais mon identification avec le Pedrolino ! Car enfin, ma Lucrezia était bel et bien conçue comme la pétulante, la capricante, mais authentique maîtresse de celui-ci ; et je ne pouvais justifier l'annexion des traits d'Elisabeth que par un amour sans espoir, étouffé à grand-peine — mal étouffé ! — sans que j'eusse reçu en échange, aux beaux jours de naguère, autre chose que les marques d'une insoucieuse camaraderie. Certes, dans les aventures sublunaires de la Signorina, je me délivrais de certains souvenirs, tout résonnants des adorables turbulences, des peccadilles ingénument cruelles d'Elisabeth : transposition intime, secrète licence de l'esprit ! Mais introduire l'équivoque dans le monde des formes, vouloir qu'elle fût fixée, affichée, en une image visible, n'était-ce pas céder à une espèce de forfanterie morose, même si la future poupée demeurait vouée à des contemplations d'avare, au plus profond de ma vitrine?

Je subis, d'ailleurs, une mortification immédiate. Je croyais montrer au Modeleur un visage anonyme. Elisabeth avait bien vécu un instant de notoriété, mais si révolu que je ne m'attendais point à ce qu'elle fût reconnue, après plusieurs années d'éclipse. Au premier regard, mon fabricant de figurines proclama son nom — le nom de rechange, un tantinet maniéré, qu'elle avait fait scintiller sur les écrans — et il glosa, d'une voix attendrie :

— « La délicieuse petite, n'est-ce pas? Qu'elle était — pardon ! — qu'elle *est* jolie ! Car j'espère que le mariage ne l'aura pas fanée... Dommage qu'elle ait quitté si vite la carrière ! Elle s'y montrait brillante, elle promettait beaucoup. Et dans la vie, quelle grâce heureuse, quelle gaieté aérienne ! Une perpétuelle aurore ! Il y a des femmes-enfants ; elle était, plutôt, une fille-bengali.

» Vous vous étonnez, » poursuivit-il, « de me trouver aussi bien informé d'elle. J'ai beaucoup hanté le milieu des comédiens : j'étais maquilleur. Et c'est dans les loges des studios, en retouchant des visages vivants, que j'ai accompli mes plus fructueuses études de plastique. Bien des célébrités ont dû un peu de leur piquant à mes pinceaux et à mes tubes ; ainsi, votre mignonne inspiratrice, que de fois j'ai contourné au carmin l'arc si savamment naïf de sa lèvre et souligné d'ombres subtiles la fluidité de ses immenses yeux célestes !

» Fut-elle assez adulée, convoitée, pendant cette courte tentative artistique ! Ah ! quelle procession derrière ses jupes ! Des curieux, des avides, des passionnés, des extravagants... Tenez : dans les derniers temps, elle avait fait une chute de cheval, et je m'étais servi de sa pochette de soie bleue — assortie à ses prunelles — pour étancher le sang sur ses écorchures. Croirez-vous qu'un Anglais fétichiste vint m'entreprendre, me supplia de lui céder ce chiffon rougi? Il se disait tout prêt à m'en donner beaucoup d'argent.

» Après tout, n'a-t-elle pas sagement fait de renoncer à une gloire scabreuse, si elle a rencontré le bonheur tout uni? Le jeune époux est exquis, paraît-il, et, outre sa fortune, son château, son titre, on lui accorde une brillante carrière à l'Etat-Major : la panoplie du héros idéal pour roman rose ! »

Ce discours devait m'avoir donné une mine assez maussade, car le Modeleur, me considérant, s'interrompit tout à coup, tomba dans les notes basses de la contrition.

— « Je me laisse emporter plus qu'il ne convient. Je parle, je parle... mais ces souvenirs, ces détails peuvent aussi bien meurtrir en vous certains sentiments... »

— « Pas le moins du monde ! » m'écriai-je avec une mauvaise foi effrontée.

Il insistait, humblement indulgent, presque cauteleux : « Rien d'étonnant à ce que vous ayez eu, également, un faible pour elle ! Une telle beauté... » Mais je l'arrêtai encore : « Vous vous méprenez tout à fait ! Elle m'amusait beaucoup. Voilà ! »

Il reprit, tel l'écho, ce « voilà ! » en hochant sa tête maigre, puis conclut, plein de simplicité : « Comment n'avais-je point songé à elle pour camper la Lucrèce? »

*
* *

Quelques jours après, j'étais en possession d'une Elisabeth d'étagère, étourdissante de ressemblance malicieuse, pimpante et sémillante à souhait sous les atours de la Signorina.

Bien plus nettement que les autres poupées, celle-ci, d'où irradiait l'émouvant prestige de traits toujours chers, m'offrit l'illusion d'une vie latente, suggérée par l'énigme des yeux doucement oscillants, la flexible docilité du corps gracile, le moelleux presque inquiétant des chairs factices.

Je ménageai à la Lucrezia la place d'honneur de ma vitrine, à côté du Pierrot, et ensuite, dans ma solitude du soir, je fis longuement déferler autour d'eux des vagues de lumière multicolore. Régisseur d'un théâtre-joujou, j'étudiais les effets de ces caprices électriques sur les petits visages ; j'aimais voir ceux-ci, soumis au flux des irisations et des ombres, s'en imprégner comme de furtifs reflets d'âmes.

Brusquement, un fortuit enchaînement d'idées m'apporta le souvenir d'une incantation inepte, autrefois entendue au chevet d'un petit paysan idiot, devant lequel une guérisseuse borgne agitait des poupards de chiffons :

Allions-les, allions-les
Marions-nous et marions-les !
Délions-nous et marions-les !
Marions-les à Lucifer !

Devant mes pantins, je fus la proie d'un désespoir glacial, suffocant. Il me semblait que mon cœur voulait éclater sous une pesée trop forte,

et l'aiguillon d'un sanglot trouait ma gorge. A cette détresse succéda aussitôt un accès de rage âcre :

— « Imbécile ! Pitoyable imbécile ! Les voici donc tes réussites et tes joies ! Tandis qu'Elle savoure ailleurs les félicités du parfait mariage, qu'Elle promène son insouciance de femme-oiseau dans un univers azuré ; à l'heure même où Elle doit préparer sa toilette de nuit pour s'abandonner joyeusement, une fois de plus, aux étreintes du fringant capitaine, voilà ce que le sort t'accorde ! Réjouis tes regards d'enfant attardé ! Tu peux célébrer, toi aussi, de belles noces nocturnes sous les espèces de deux fantoches...

Allions-les, allions-les...

Pourquoi l'injuste Destin m'avait-il condamné à aimer Elisabeth ? Même disgrâce était advenue — proclamait le Modeleur — à bien d'autres ; mais la devais-je, comme eux, à l'éparpillement industriel d'images sophistiquées? Non, je n'avais pas été brusquement ébloui, au fond d'une salle obscure, par un vague pêle-mêle de rayons en forme de femme. Ma passion, autrement vivace, se nourrissait à de plus substantielles racines.

Mes premières rencontres avec Elisabeth dataient du temps où son existence d'adolescente se partageait entre les jours gris du salon maternel, dans un milieu mesquin de petits parvenus, et les beaux étés du Prieuré, en Valois, où je la retrouvais aux vacances.

La brillante et dangereuse fille ! Ce que le Modeleur avait salué, en elle, comme une « perpétuelle aurore », c'était plutôt un caractère à facettes, un incessant scintillement d'attitudes successives, allant de l'espièglerie aiguë à la rêverie réticente, et qui ne laissait pas scruter aisément les profondeurs du cristal. Elisabeth possédait, en outre, une certaine agilité d'esprit, un don de mimétisme par quoi elle s'adaptait, avec une promptitude stupéfiante, à un milieu nouveau. Ainsi, malgré les failles d'une culture rudimentaire, elle trouvait toujours le propos, la formule, le mot original qui lui permettaient d'en imposer passagèrement à une société raffinée. En une époque où régnaient — où règnent toujours — l'esprit de cruauté, le cynisme concis, l'horreur de toute sentimentalité nue, elle jouait à ravir, en les transposant sur son registre léger, de ces tonalités acides. Venue cent ans plus tôt, elle eût aussi habilement tiré avantage des alanguissements, des mièvreries de la féminité d'outre-siècle.

Elle avait promptement senti que je l'aimais, et il ne lui était pas désagréable de traîner derrière son char tout neuf un adorateur de dix ans plus âgé qu'elle ; mais elle éludait avec astuce toute explication profonde, elle feignait de croire qu'il n'y avait, entre nous, rien d'autre qu'un jeu.

Je pensais disposer de plus d'expérience et m'ouvrir peu à peu l'accès de ce cœur inhabité ; je dépensais mon temps en escarmouches, hésitant à risquer de trop hasardeuses batailles. Une fois, pourtant, j'osai...

Surpris, tous deux, par un gros orage, dans les allées du Prieuré, nous nous étions abrités, tant bien que mal, sous la petite ruine gothique qui s'y trouve. Elisabeth pestait, très prosaïquement, contre le dommage subi par sa chevelure blonde, gaufrée avec des soins si méticuleux ! Et le grommellement déjà lointain du tonnerre lui donnait le contrepoint, comme pour une singerie lourde.

Une coulée de soleil incendia les rideaux vitreux de la pluie. En même temps, sur le camaïeu livide des nues, dans de vertigineux éboulis de perles et de cendres, s'éploya la gloire chromatique d'un arc-en-ciel. J'arrachai Elisabeth à ses soucis de coiffure pour lui faire admirer cette magnificence. Souvent j'avais ainsi essayé de rendre son regard attentif aux apparitions fortuites de la beauté, aux somptueuses et aux humbles ; je lui assurais qu'une existence dotée d'un privilège de volupté visuelle aiguë s'en trouvait continuellement illuminée, mais ce que j'escomptais là, surtout, c'étaient de temporaires communions de sentiments, d'idées, et je souhaitais de pouvoir les porter doucement jusqu'au goût même de l'unisson, à l'accoutumance.

Cette fois, Elisabeth parut d'abord impatientée, ombrageuse, puis, tandis qu'elle regardait, ses traits se détendirent, s'éclairèrent comme le ciel, et elle se mit à fredonner le célèbre hymne en action de grâces, l'un des souffles les plus inspirés du génie beethovénien, qui s'élève après la bourrasque, à la fin de la *Pastorale*.

Je cherchai des louanges habiles pour flatter cet essor ; mais d'elle-même, semblait-il, et d'une manière de mieux en mieux affirmée, Zetta — ainsi nommait-on familièrement Elisabeth — se laissait étreindre par une émotion rêveuse. Son chant mourut. Je surpris, dans l'angle de ses longs cils, l'authentique naissance d'une larme, d'une belle larme limpide. Enfin, je voyais le visage aimé se transfigurer sous le divin jaillissement de la sensibilité intérieure ! Je dis à Elisabeth combien elle était émouvante ainsi !... Elle m'adressa un sourire grave, reconnaissant. Sa petite main s'était nerveusement crispée sur la mienne, ses vastes yeux bleus, par leur fixité magnétique, encourageaient mes paroles : si bien que, tout à coup, j'en vins aux trois mots cœur-à-cœur, retenus depuis si longtemps.

Elisabeth avait détourné son visage empourpré ; elle restait silencieuse, haletante. Je la suppliai de m'accorder un signe, un simple signe qui me donnerait l'espérance. Et sa tête roula lentement sur mon épaule ; ses lèvres se placèrent à ma merci, j'y puisai éperdument un baiser. « Zetta, » balbutiai-je, « Zetta, tu es maintenant ma petite fiancée, n'est-ce pas? » Elle laissa s'écouler un temps, poussa un long soupir, puis, comme visitée par une pensée effrayante, elle se dégagea impétueusement pour s'écrier — mais alors, en versant au fond de l'emphase bouffonne :

— « O ciel, Monseigneur ! Que diraient le Roi votre père et la Camerera mayor? »

Me tirant sans pitié de l'enchantement, savourant ma stupeur, elle

reprit sur-le-champ son piquant, ses façons mutines. « Pas mal, hein, mes expressions de physionomie? Oh! mais, je travaille, je suis des cours ; je fais des progrès dans les scènes d'émotion, je sais déjà pleurer comme une Madeleine. Est-ce que vous n'avez pas « marché » un peu? »

Sous cette forme désinvolte, Elisabeth me dévoilait, à l'improviste, ses ambitions artistiques. J'eus le tort de me révolter contre un procédé aussi sommaire : aussitôt, quelles risées souveraines!

— « Il tient absolument à être sérieux! Pensez-vous y gagner, mon cher? D'abord, un conseil : pour séduire les jeunes filles modernes, vous devriez bien laisser à la penderie les arcs-en-ciel, les tirades, tout le vieux tralala! Oui, mon ami, vous êtes d'un romantisme in-dé-crot-table!... »

... Et la voix cascadante faisait joliment tintinnabuler le terme fangeux. Mais le pis était un certain ton de supériorité affectueuse, où éclatait la superbe assurance d'une belle personne de dix-sept ans. Ulcéré, je dus, à mon tour, regagner prudemment les retranchements de l'ironie :

— « Curieux tralala, si risible dans la vie réelle, et si fascinant dès qu'il s'agit de théâtre! Car, alors, ne voit-on pas les jeunes filles modernes peiner, très consciencieusement, pour acquérir le talent des larmes? »

— « Tiens, c'est pourtant vrai! » admit-elle avec une bonne foi candide.

Ensuite, elle s'assura qu'il ne pleuvait plus et partit en trottinant dans l'allée détrempée, sans toutefois omettre d'adresser, au passage, de gracieuses révérences aux statues du parc — l'une de ses gamineries rituelles!

Telle était Elisabeth. Et, malgré certaines apparences, il n'y avait dans ses actions aucune rouerie foncière, aucune perversité méditée. Seulement, elle ne pouvait posséder le clair sentiment du Bien et du Mal, rien n'ayant encore éveillé en elle le seul sens initiateur : celui de la souffrance.

Dès que sa vocation se fut affirmée, je compris que mes espoirs devenaient tout à fait vains. A cette enfant merveilleuse, allaient s'offrir trop de séductions, contre lesquelles je n'avais ni les moyens ni le goût de lutter. Je choisis le parti que me dictait la raison : je m'écartai très vite.

Mais pourquoi sentis-je s'installer en moi, puis s'affermir, en dépit des mois, des années, une opiniâtre, une irrationnelle certitude, celle que la ligne de ma vie devait recroiser celle d'Elisabeth? Prémonition sans contours, lueur informe dans la nuit de l'avenir, que présageait-elle, pour celui qui ne souhaitait que l'oubli, la paix?

L'insoluble question, je me la posai une fois de plus, en ce soir où une humeur chagrine m'enchaînait devant la petite figure — trop bien réussie, avec son expression moqueuse — de la Signorina.

— « Zetta, Zetta! Je me suis juré que, jamais plus, je ne tenterais un pas vers toi! Pour que mon pressentiment soit véridique, il faudra donc que ce soit toi qui reviennes! Oui, toi... tu reviendras, Zetta... »

J'en étais arrivé à m'exprimer à voix haute, avec la joie facile d'avoir

le dernier mot, auprès d'une partenaire qui ne savait que sourire et faire briller ses yeux attentifs.

Le surlendemain, je reçus une lettre d'Elisabeth. Il y avait plus de cinq ans que celle-ci ne s'était souciée de moi.

⁂

— « Signorina, auriez-vous, sur votre modèle, un peu de ce pouvoir que les envoûteurs de jadis plaçaient dans leurs dagydes? » demandai-je à la petite Lucrèce, en reconnaissant, sur le papier bleu de ciel — bleu aimé de Zetta — la large écriture zigzagante. Mais ma boutade manquait d'entrain : quel qu'en fût le motif, une manifestation d'Elisabeth prenait, pour moi, un caractère de gravité.

La missive me déconcerta, puis m'émut avec force. Elle était traversée de tourments furtifs, furtivement exprimés. La petite fille-bengali paraissait, loin de sa glorieuse assurance d'antan, désorientée, déprimée, anxieuse. Elle se plaignait d'une grande solitude morale. — Tiens, tiens? Le mari serait-il lassé? volage? On aurait vu plus étonnant! — Enfin, Elisabeth battait sa coulpe, regrettait d'avoir méconnu, laissé s'éloigner de *si rares amis sincères,* puis demandait tout brusquement à me revoir. Elle avait besoin de conseils...

Comme un vent impétueux, les espoirs les plus véhéments, les plus désordonnés firent rage en mon esprit imaginatif. Le Destin — si vitupéré, si souvent interrogé — m'avait-il, tout de bon, ménagé une revanche?

Il me fallait accéder, au plus tôt, au vœu de cette lettre. Il me fallait aussi créer, pour la rencontre souhaitée, l'atmosphère la plus propice. Quel cadre choisir? Aux riches demeures, aux domaines dans lesquels se déroulait l'existence d'Elisabeth, je n'avais à opposer d'autres somptuosités que celles des promenades publiques et des salons de thé. Mieux valait encore l'humilité quiète de mon logis, où quelque dépense pouvait, en très peu de jours, ajouter des enjolivements, des détails heureux, de ces « riens » sur lesquels se complait un regard de femme. Je me mis fiévreusement à l'œuvre; je requis l'aide d'un voisin, tapissier de son état, obligeant, ingénieux. Puis, pour convenir de la date de l'entrevue, j'écrivis à Elisabeth, en termes que je voulais tout à la fois pondérés et empreints d'un sentiment fidèle, inaltérable.

Au milieu de mes préparatifs, à nuit tombée, je reçus une nouvelle visite du Modeleur. Il se présentait toujours à ces heures tardives; cette fois, c'était pour une requête.

— « Le Baron, » dit-il, « organise dans son hôtel particulier de Passy une exposition — privée! Une apothéose de la marionnette et de la poupée d'art! Toutes mes pièces y figureront, du moins toutes celles dont je pourrai m'assurer la présence. Il me serait particulièrement agréable d'y introduire votre collection, où se trouvent plusieurs de mes meilleures réussites. »

Or, je m'étais déjà demandé si je laisserais mes pantins dans leur vitrine, pour la venue d'Elisabeth, événement dont je désirais tellement tirer un succès psychologique, que mes préoccupations allaient jusqu'à l'impondérable : « Il y a tout d'abord, le cas de la Lucrèce. La faire paraître, est-ce habileté? lourdeur? mignotise trop appuyée? Comment expliquerai-je le costume? Devrai-je livrer, si tôt, le secret de mes imaginations? Puis, rien moins que bon avocat sera le pierrot patibulaire. Et quant aux autres figures...? Aurai-je tant à gagner, avec mon engouement pour des poupées, aux yeux d'une jeune femme en quête d'une amitié virile? » Après de courtes réflexions, j'accordai au Modeleur licence d'emporter tout de suite ces jouets bariolés.

— « ... Excepté la Signorina ! » dis-je au dernier instant.

Quelle déception chez le bonhomme ! « Excepté...? » gémit-il. « Vous ne voulez pas me confier la Lucrezia, peut-être mon œuvre la plus fine ! »

Je m'obstinai dans mon exclusive. Si je me posais autant de questions pointilleuses sur l'opportunité de montrer l'objet à Elisabeth, ce n'était certes pas pour l'abandonner insoucieusement à des regards étrangers, dans une exhibition dont le caractère « privé » ne me semblait point devoir écarter tous risques de reconnaissance, d'indiscrétions et de papotages mondains, toutes choses vraiment indésirables à l'heure où j'esquissais un rapprochement avec le modèle. Sans que je lui eusse fait connaître mes raisons, le quémandeur sentit que je n'étais pas disposé à céder.

— « Dommage ! Peut-être vous raviserez-vous, quand vous aurez apprécié l'éclat du spectacle ! Oh ! ce sera une parade féerique, où s'ébattront les plus perfectionnées des poupées mouvantes. »

Loin de m'allécher, la formule m'inquiéta.

— « Voilà qui outrepasse les normes d'une exposition ! Vous proposez-vous de mêler mes « personnages » à de véritables jeux scéniques? Ils y courraient danger de se gâter, de perdre leur fraîcheur. »

Le Modeleur se répandit en affirmations rassurantes, encore que chargées de prolongements captieux : il n'entreprendrait rien — rien ! — au-delà de mon gré ; mais il était persuadé qu'après démonstration d'un certain mécanisme animateur, étonnant chef-d'œuvre du Baron, je demanderas à voir évoluer mes propres fantoches, d'ailleurs parfaitement conditionnés pour cet exercice.

— « Et quand se dérouleront les réunions? »

— « Les réunions? »

— « Je suppose que votre Baron réserve ces divertissements à une société d'amis... »

— « Ai-je parlé de *réunions?* Les amateurs que Monsieur le Baron honore de son estime sont gens furtifs, parfois misanthropes. Ce qui leur plaît, c'est de trouver à toute heure porte entrebâillée et rideau entr'ouvert sur le cher petit monde fantasque. Oh ! non, point de coude-à-coude, point de brouhahas, pour qui veut surprendre intimement la vie surréelle des marionnettes, mais la calme retraite de l'enchanteur ! Vous visiterez,

je l'espère, notre exposition. Eh bien, je vous conseille de choisir des moments de grande solitude : l'un de ces prochains soirs, par exemple ! Aucune indiscrétion à cela ; le Baron ne connaît ni jour ni nuit. Je ferai manœuvrer les poupées tout spécialement pour vous et je vous promets de singulières délices. »

⁂

Je soupçonnai le Baron d'être un homme de caste, soucieux — tout en m'offrant une satisfaction à laquelle la pure civilité l'obligeait — de ne point m'introduire dans le cercle de ses relations habituelles. Il y avait là de quoi me froisser ; mais, d'autre part, cette solitude offerte avec insistance était une aubaine pour mon caractère foncièrement farouche, hostile aux visages nouveaux. Aussi, acceptai-je sans broncher la proposition du Modeleur.

Le soir où je dirigeai mes pas vers la demeure du Baron, je me sentais tout plein d'une optimiste allégresse. Le lendemain était le jour de la grande espérance, celui de l'entrevue avec Elisabeth. Je venais de quitter mon studio restauré, bichonné, tout flambant de draperies, de soieries, de velours neufs. Restaient à franchir, aussi agréablement que possible, les heures de l'attente.

Je gagnai les rues s'entrecroisant en désordre sur les pentes de Passy ; j'y voyais de vieilles baraques, qui avaient eu quelque élégance au temps de l'Impératrice, tasser leurs pierres gâtées au fond de jardinets noirs, comme effarées devant les exercices d'équilibre, à flanc de coteau, de colosses en béton aux multiples étages, que grandissaient encore le prestige de la nuit et l'immobile pullulation de leurs yeux lumineux. Ce quartier est curieusement hanté par un chemin de fer spectral, une ligne trépassée depuis longtemps, et dont la longue traîne d'acier rouillé surgit çà et là de la terre, pour y rentrer aussitôt, mais non sans avoir déployé quelques vestiges momifiés d'un luxe tout à fait insolite : contreforts architecturaux couronnés de balustres ainsi que des palais, bouches de tunnels rehaussées de portails aux lignes monumentales ; passerelles d'une joliesse désuète ; petites gares-bijoux, à l'instar de celles qu'on réservait, jadis, aux sites renommés. En quête d'une allée où je devais trouver l'hôtel du Baron, je côtoyai une combe bleuie de lune, au fond de laquelle reposait, sur un lit funéraire d'herbes folles, dans un suaire de dentelles métalliques pourrissantes, l'une de ces stations fossiles ; mon imagination, toujours industrieuse, entreprenait déjà d'y loger le début d'un récit d'aventures, lorsque j'aperçus enfin, tout à côté, la demeure que je cherchais.

L'hôtel eût semblé aussi morne que sa défunte voisine, sans le réconfort d'un lumignon allumé sous l'entrée cochère. Celle-ci, par son encolonnement anguleux, rappelait un peu la Porte de Brandebourg, mais avec des dimensions si réduites qu'elles rendaient sa fierté dérisoire. Tandis que je tentais vainement de découvrir un concierge dans les loges

latérales, le Modeleur fut soudain à mes côtés, me souhaitant la bienvenue. Il avait guetté mon arrivée.

Il m'entraîna dans une cour profonde, confusément peuplée d'arbustes. De chaque côté, s'étendaient des bâtiments bas, où je ne distinguais nulle lumière. Nous gagnâmes une porte de l'aile gauche, par laquelle mon guide me fit accéder à une sorte d'orangerie. Là, pressant un bouton, il répandit enfin quelque clarté autour de nous.

— « Mon atelier ! » dit-il. « Le Baron s'inspire des aristocrates des siècles passés ; il m'accorde une hospitalité complète. »

Le local était encombré de tables, de consoles, toutes chargées d'instruments et de larves de poupées. Un homme y dormait paisiblement, enfoncé dans un antique fauteuil à capitons, et je remarquai la ressemblance que ses traits présentaient avec ceux de mon compagnon, quoique plus replets, plus veules aussi et encore affadis par la détente du sommeil. Le Modeleur considéra ce dormeur avec un hochement de tête affectueux.

— « Mon frère ! » expliqua-t-il à mi-voix. « Il m'aide dans mes travaux, il dégrossit, il se charge des menues besognes. »

Puis, m'adressant un signe pour m'inviter à le suivre, il se dirigea vers une porte intérieure. Lorsqu'il l'eut ouverte, ses doigts coururent sur les éléments d'un tableau électrique et je vis s'éclairer, par tranches successives, une longue galerie au plafond caissonné, surmoulé, rehaussé de vieux ors tristes.

— « L'exposition ! »

Deux murailles transparentes, faites de vitrines accumulées, canalisèrent notre marche, tout en livrant à nos regards une multitude de poupées alignées sur des rayons de cristal. Les figurines offraient les minois et les costumes les plus dissemblables ; elles arrivaient de tous les horizons de l'Histoire, de la fable et du savoir ethnographique, mais toutes elles avaient, aussi, une qualité de chair que déjà je connaissais bien, une unité de facture. Il n'y avait là, de pure évidence, que des ouvrages de mon Modeleur ou peut-être d'artisans formés à son école, car le nombre des pièces impliquait une somme de travail extraordinaire. Or, si remarquables que fussent, individuellement, ces œuvrettes, leur accumulation lassait l'œil rapidement, aucun effort d'originalité, de renouvellement, n'ayant présidé à leur mise en place. C'était là un emmagasinement plutôt qu'une exposition selon les canons du goût moderne. Je n'apercevais, pour toutes indications, que de minuscules étiquettes à numéros, laissant à supposer la gestation d'un catalogue. Enfin, la lumière était pauvre et laissait médiocrement apprécier le détail des sujets. Ma déception se précisa quand je reconnus ma petite collection, groupée en bonne place, mais comme décolorée, ternie, dans cette ambiance ingrate.

D'ailleurs, la promenade fut assez brève. Le Modeleur m'avait, d'abord, laissé m'avancer sans fournir le moindre commentaire. Puis il me dit tout à coup :

—« Vous déplorez, sans doute, une certaine uniformité dans cette

disposition. C'est que le véritable intérêt est ailleurs. Nos amateurs de marionnettes s'y entendent assez pour juger, d'un coup d'œil, les pièces que voilà ! Ils choisissent celles qui les séduisent le plus et réclament leur envoi au théâtre — hormis, bien entendu, celles dont les propriétaires n'accordent qu'un droit d'exposition, mais la plus grosse partie appartient, en propre, au Baron, lequel donne toute liberté à ses hôtes. »

Tandis qu'il discourait, je vis s'avancer, du fond de la galerie, un être noir, cheminant très silencieusement, encore que sa démarche trahît une certaine difficulté à se mouvoir, une perpétuelle et douloureuse flageolation. Le visage de l'arrivant était masqué, à la manière des mutilés de la face qui ne veulent pas laisser paraître des cicatrices trop horribles. A son aspect, le Modeleur chuchota vivement : « Le voici ! »

Le promeneur fit halte devant nous. Dans les trous du voile lugubre, j'apercevais deux lueurs inquisitrices. Mon cicerone s'était avancé, plein d'obséquiosité, pour bredouiller avec une vitesse folle : « ...sieur le Baron, p'mettez que j'v' présente l'un de nos exposants les plus distingués... » Le Baron eut, vers moi, une inclinaison de tout le buste, d'une courtoisie un peu roide, et tout aussi roide fut le geste par lequel il me tendit la main, une main gantée qu'on eût crue d'ébène. Il ne prononça pas une parole ; de son pas ataxique, il se remit en marche et je demeurai seul avec le Modeleur, auquel je dis :

— « Voilà un homme taciturne ! Il a subi, n'est-ce pas, quelque terrible accident ? Et de cette détresse qui le retient en marge du monde sera né son amour des poupées ! »

L'autre ne répondit rien, quant à l'essentiel de mes réflexions, comme si, par leur justesse, elles avaient rendu toute confirmation superflue. Il éprouva seulement le besoin de préciser :

— « ... Son amour des *marionnettes !* »

— « Mais, » observai-je alors avec étonnement, « vous me parlez de marionnettes, et je ne vois sur aucun de ces pantins les attaches, les fils nécessaires à la manœuvre. »

Le Modeleur sourit d'un air de supériorité :

— « Nous n'en sommes plus à des accessoires trop visibles et qui dissipent l'illusion. Nos... fils » — je le sentis hésiter sur le mot — « sont suffisamment ténus et subtils pour laisser à nos créatures l'apparence d'une vie libre.

» Et pourquoi perdre du temps en explications ? » ajouta-t-il. « Passons dans la salle des spectacles, où vous pourrez juger de nos moyens. »

Franchissant un couloir ménagé entre deux vitrines, il souleva une portière, démasqua une entrée basse et m'introduisit dans ce théâtre si vanté.

Là, un radieux épanouissement de lumière ! Dans un classique cadre de scène, en étoffes drapées, se découpaient les plans successifs d'un décor délicieusement enfantin, représentant un désert, blond et rose, vu de l'orifice d'une caverne rocheuse. De chaque côté, de lointains bouquets de palmiers jalonnaient symétriquement les espaces jusqu'à

l'infini, sous un grand ciel limpide. Tout était en nuances lavées, ainsi qu'une immense aquarelle. Au centre, stationnait un fantoche à robe scintillante, très droit, sans soutien apparent, et dont l'agaçante immobilité créait l'impression d'un charme magique jeté sur le tableau. Peut-être une représentation avait-elle été capricieusement interrompue, sans plus de façons !

Dès mes premiers pas dans la salle, je fus arrêté par un parapet de boiserie, incurvé et recouvert de velours grenat comme le balcon d'une avant-scène. D'ailleurs, à ma droite et à ma gauche, des parois à capitons, ornées de porte-bougies, voulaient donner l'illusion d'un luxueux intérieur de loge. Dans l'espace ainsi enclos, plusieurs fauteuils dorés se disputaient obligeamment mon choix. Au-delà du balcon, une rampe électrique disposée sur le sol marquait les frontières du « plateau », dont les planches s'élevaient en pente assez sensible vers le fond. A l'intérieur de la loge se trouvait encore un meuble curieux, un gros pupitre qui ressemblait à celui d'un orgue, avec plusieurs claviers et des rangées de manettes ; sur sa paroi supérieure, je voyais aussi des files d'ampoules naines, telles celles des standards téléphoniques ; quelques-unes étaient allumées. Le Modeleur avait déjà pris place devant cet instrument et il me pria de m'asseoir.

Je considérai la poupée figée sur la scène. C'était une figure de femme avec une tête trop petite pour un corps trop long, et un visage souriant, point désagréable, mais d'une rondeur quelque peu niaise. Un panache de plumes et des falbalas délirants l'apparentaient aux princesses des opéras de Lulli.

— « Que représente-t-elle? »

— « C'est le Diable ! » expliqua gaiement le Modeleur. « Le Diable est un compère très goûté dans les drames de marionnettes. Il règne ici, en permanence. »

— « Mais il est, » dis-je, « d'aspect peu traditionnel. »

L'artisan appuya sur une note du clavier. La tête du pantin, pivotant sur elle-même, montra son revers qui était une face de bouc, dont les cornes brillantes servaient d'armature à la coiffure de plumes. Sur un second geste du Modeleur, la poupée reprit son apparence première.

Je m'extasiai devant l'appareil.

— « Voilà un admirable procédé qui semble supprimer bien des pénibles manipulations d'usage au-dessus de la scène ! »

— « Je vous avais promis des choses étonnantes ! » répliqua le bonhomme avec une feinte modestie. « Ce décor me donne à penser qu'on a représenté tantôt une *Tentation de Saint-Antoine*. Désirez-vous en voir une scénette tandis que les éléments sont encore en place? »

Les doigts agiles du Modeleur coururent sur le pupitre, actionnèrent des tirettes, pressèrent des boutons et des touches. Une musique suave, anodine, qui était celle du ballet de *Faust*, emplit le théâtre d'allégresse. Le diable féminin anima doucement sa tête, ses mains, fit de petits gestes d'appel. Sortirent alors des coulisses, en deux groupes, six dan-

seuses négrillonnes, aux formes d'une joliesse dodue, et dont les évolutions révélaient une souplesse peu commune. Certes, le jeu de ces marionnettes gardait quelque chose de la raideur, de la « cassure » dans les mouvements qui est le propre du genre, mais enfin il y avait là une relative perfection, tout à fait remarquable, obtenue par le mystérieux et continuel pianotage de mon voisin. Un nouveau personnage fut soudain propulsé sur la scène, non saint Antoine, ainsi que je m'y attendais, mais son cochon, courant très humainement sur les deux pattes de son arrière-train. Tandis que le Diable battait la mesure, l'animal se ruait sur les ballerines en des élans de concupiscence si bouffons que j'éclatai de rire.

Une aveuglante obscurité me déroba le spectacle, en même temps que mourait brutalement la musique. La lumière revint presque aussitôt. Décor et personnages avaient disparus et l'embouchure scénique ne me montrait plus qu'un chaos de kaléidoscope, un amas de polyèdres colorés, qui eût fait les délices d'un peintre cubiste de l'âge d'or.

— « Cela n'était que hors-d'œuvre ! » dit dédaigneusement le Modeleur. « Passons à des démonstrations qui puissent présenter pour vous un intérêt plus vif et plus personnel. »

En même temps, il faisait tourner un cadran chiffré, placé sur le côté de son clavier, mais aucune manifestation ne correspondit, sur la scène, à ce dernier geste. L'homme parut, d'ailleurs, attendre sans étonnement une manœuvre qui devait exiger un temps appréciable.

Avidement, je profitai de cette pause pour me répandre en questions sur le mécanisme du théâtre ; le Modeleur retrouva aussitôt son rictus le plus mélancolique pour me rappeler que, comme d'autres choses, cet agencement était l'ouvrage, la propriété du Baron, lequel tenait à ses secrets.

Une ombre humaine passa devant nous, entre le balcon et la rampe, les bras chargés de poupées. Mon interlocuteur l'arrêta d'un signe, saisit l'une des figurines, en l'espèce le cochon de saint Antoine, et la plaça sous mes yeux :

— « Voici, » me dit-il, « une bestiole qui a joué plusieurs centaines de fois son rôle. Veuillez vous assurer de son parfait état ! Pas une froissure ! Aucune fatigue de la matière ! Que ceci vous rassure quant à l'emploi que je voudrais faire de vos poupées, si vous daignez y consentir. »

Une autre silhouette d'homme avait paru, aux côtés de la première, et je m'aperçus que le second arrivant portait plusieurs pièces de ma collection. Le Modeleur me regardait avec une insistance suppliante. « Soit ! » répondis-je, intrigué.

Les deux comparses s'éclipsèrent tandis que le meneur de jeu m'expliquait, sur le ton de la confidence, qu'il était secondé par de jeunes parents, apprentis en son art. Sans doute avait-il su imposer toute sa famille au munificent Baron !

La voix argentine d'un timbre apporta un signal attendu du Mode-

leur qui remit en action ses claviers. Sur le pupitre, des ampoules firent luire leurs têtes infimes. Et, cette fois sans recours aux ténèbres, le théâtre me livra la stupéfiante apparition d'un nouveau décor : le puzzle cubiste avait subi une sorte d'éclatement ; des milliers de fragments colorés tournoyèrent pendant un instant, furent résorbés dans une tonalité majeure d'un bleu de nuit, puis des masses régulières se dessinèrent avec tant de promptitude que je ne pus concevoir la moindre idée sur le principe de la transformation.

Au premier plan s'inscrivait l'entrée d'un tunnel, sous lequel une zone noire ne montrait d'autres détails qu'une vague luisance de voie ferrée. Vers les « lointains » un arc de clarté blême figurait l'issue de l'ouvrage d'art. Au-delà, s'étendaient de squelettiques décombres de constructions.

Une musique triste, émouvante, glissa sur le tableau et je vis s'avancer Miss Ellen, ma poupée-détective, sautillant précautionneusement, se livrant — à en juger par sa mimique — à des investigations policières, tandis qu'une inquiétante ombre chinoise s'agitait à l'intérieur du tunnel, devant l'éclaircie du fond. L'absence de tout fil apparent prêtait à ma petite bonne femme une spontanéité cocasse ; mais, dès le début de la scène, j'avais ressenti une surprise telle que mes facultés d'attention en furent obnubilées : car ce cadre, cette incursion de mon héroïne, tout correspondait aux rudiments de roman mystérieux que j'avais conçus devant la station abolie. Sans doute, la proximité d'un lieu pittoresque pouvait-elle avoir fourni aux amateurs de marionnettes l'inspiration d'un décor pour leur répertoire ; néanmoins, la rencontre d'idées était extraordinaire. Pendant un temps qu'il m'eût été difficile d'évaluer, je demeurai étourdi, perdu dans des brumes et, seule, la fin du sketch me tira de cet état.

Le Modeleur m'observait. Incapable d'une appréciation saine, je balbutiai des éloges filandreux dont il ne fut pas dupe, puisqu'il me dit, tout humblement :

— « J'ai voulu improviser, j'ai écouté je ne sais quelle fantaisie ! Voyons si je trouverai une veine plus riche avec le Pedrolino ! »

A peine avait-il achevé ces paroles que le théâtre, changeant encore d'aspect, me montra un parc crépusculaire, orné de statues et d'une ruine ancienne. Ce paysage était dans le goût italien, mais pourtant, par sa disposition, sa perspective, il me rappelait, avec une force invincible, celui du Prieuré où m'était advenue, avec Elisabeth, la mésaventure de l'orage. Et, dans l'allée empourprée par les rougeurs du couchant, *je me vis*, m'avançant, du pas légèrement saccadé d'une marionnette, sous la défroque du pierrot noir.

A ce spectacle un trouble m'avait envahi. Tout d'abord je voulus m'en délivrer par les lois lénitives du raisonnement : « Le Modeleur a lu mon ouvrage. N'y a-t-il pas trouvé maintes descriptions de pareils jardins? » Comme, en même temps, une musique nouvelle se répandait, mais lointaine et murmurante, il me sembla entendre, errant au milieu

du léger flot sonore, quelques mesures de la *Symphonie Pastorale* : illusion de mon esprit obsédé? Cependant, le pierrot jouait avec les attitudes les plus suggestives une scène d'attente mélancolique. Il guettait la venue d'une autre personne, il se morfondait vainement. Il s'élança, bras tendus, pour s'arrêter, très penaud : il avait été victime d'une ombre.

A ce moment précis, j'eus l'impression de m'être, moi-même, jeté en avant ; je menais, depuis quelques instants, une existence double : dans la loge, et au milieu d'un parc désert, dont les éléments peints gardaient, certes, à mes yeux, leur caractère artificiel, mais en acquérant des dimensions géantes, telles qu'elles devaient être aux yeux d'un petit pantin.

Etais-je bien réellement seul dans ce jardin postiche? L'ombre, qui m'avait abusé, ne venait-elle pas de se glisser à nouveau entre deux panneaux de verdure découpée? Je m'avisai, soudain, de la présence de cette grande femme au sourire vide qu'on m'avait dit être le Diable. Elle s'inquiétait peu de moi, d'ailleurs, elle passait... Au fait, n'était-ce point elle, encore, que j'avais entrevue, tout à l'heure, se profilant au fond du tunnel où enquêtait ma zélée Miss Ellen?

Il m'arriva, au milieu de ces préoccupations saugrenues, de me retrouver, tout entier, au creux de mon fauteuil, comme si des fils psychiques s'étaient rompus et je contemplai, alors, le plus objectivement du monde, les désespoirs du pierrot ; puis, derechef, une partie de mon être dériva vers le monde de fiction. En cet état, j'entendis toutefois le Modeleur qui récitait entre haut et bas — pour mieux préciser ses intentions — un passage de mon manuscrit, un appel du Pedrolino éploré : « *A moi, à moi, douces filles de la Nuit! Venez, consolatrices! Formez vos rondes, illusions précieuses, espérances enfantées dans l'ombre! Approchez! Parlez-moi! Oui, par pitié, mentez encore!* »

Dans la clarté baissante, des figures voletaient autour du pierrot noir : simples têtes de femmes portées par des ailes bleuâtres. Or, ayant été ressaisi par le sortilège scénique, je crus voir, de tout près, les traits de ces monstres gracieux et j'y retrouvai une ressemblance bouleversante avec ceux d'Elisabeth...

— « Arrêtez! » criai-je au Modeleur.

Je m'étais arraché à la mollesse du fauteuil. Debout, frémissant, les tempes glacées par une sueur mauvaise, je luttais contre l'envoûtement.

— « Qu'avez-vous? » me demanda, d'un ton que je trouvai trop placide, le montreur de marionnettes. Et comme je lui expliquais qu'un violent malaise gâtait pour moi cette représentation, il reprit avec douceur : « Oh! Vous êtes un amateur authentique! A de telles sensibilités, les premiers contacts donnent des vertiges, des ivresses trop vives. »

Sous un simple commandement de ses doigts, la nuit totale avait reconquis la scène.

— « Vertige? Ivresse? Non, non! » protestai-je. « Mais ces jeux étranges me dépossèdent trop parfaitement de ce qui est *en moi*, encore que ce soient vos mains, vos pensés qui dirigent ces fantoches! »

— « Il est certain, » répondit le Modeleur d'une voix grave, « que sur ce petit univers quadrangulaire plane un mystère profond : les marionnettes atteignent parfois, à une vertu de *médiumnité*, attirant, aiguillant, transmettant ce qui paraissait lié à nos fibres les plus secrètes. »

J'éprouvai le brusque désir d'examiner les figurines de ces « filles de la Nuit », inspirées de mes élans lyriques. Mon compagnon lança un ordre et, bientôt, je tins, dans le creux de ma main, l'une de ces têtes volantes, sous laquelle pendait une double guenille soyeuse : la gloire flétrie des ailes. Stupeur! Le visage était, tout de bon, celui d'Elisabeth.

L'artisan prévint mes remarques :

— « Pour de tels accessoires, j'utilise mes « études ». Vous devez bien penser qu'une pièce comme la Lucrezia n'a pu être réalisée qu'après maintes ébauches. »

La seule existence de ces objets m'était souverainement déplaisante ; mais comment l'avouer sans ridicule? Avais-je un droit de propriété sur les traits de Mme d'A..., ex-comédienne? Excédé, très las, je pris tout à coup congé.

— « Vous nous reviendrez, n'est-ce pas? » demanda cérémonieusement le Modeleur.

***

Le matin suivant me trouva délivré des phantasmes de cette soirée, tout à la joie des ultimes préparatifs d'une réception délicate.

Je m'étais souvenu des péchés mignons d'Elisabeth : son amour des sucreries, des images, de la pacotille, et j'avais prévu aliment pour tout, afin de la replonger en une ambiance heureuse. Bien que le temps fût clément, je fis une flambée dans ma vaste cheminée, parce que je savais cette illumination enfantine dans les goûts de Zetta. Ensuite, je repassai soigneusement, en ma mémoire, des phrases que, soucieux de briller, de complaire, je m'étais promis de glisser au cours de l'entretien.

Les heures qui précédèrent immédiatement celle fixée pour la visite me parurent — selon le terme consacré — d'une lenteur insupportable. Elles étaient pourtant bénignes, comparées aux suivantes...

Qu'Elisabeth ne se montrât pas très ponctuelle, je m'y étais résigné par avance! Mais la grande aiguille de mon horloge redoublait ses circuits impassibles, sans que l'arrivée tant souhaitée vînt mettre fin à mon ennui lancinant. Un doute s'insinua en moi, d'abord furtif, puis acquérant, avec la fuite du temps, une progressive âpreté. Je me débattais devant l'évidence : « A-t-elle été retardée?... Retenue?... Empêchée?... M'est-il encore permis d'espérer qu'elle vienne aujourd'hui? » Je recherchais, dans les feuillets bleus, si positifs, si quémandeurs, l'assurance que, seul, un imprévisible contretemps, un « cas de force majeure » pouvait avoir provoqué une déconvenue aussi pénible pour Zetta que pour moi-même.

Je m'étais, obéissant à une discrète prudence, interdit le recours au

téléphone, mais « Elle », quelle circonstance grave l'avait privée de toute possibilité de m'avertir de son empêchement? A chaque bruit anonyme, venu des corridors extérieurs, les impulsions d'un espoir obstiné me dirigeaient vers ma porte. L'une d'elles, plus impétueuse que les autres, me remit brutalement en mémoire la pantomime du Pedrolino, dans la désolation vespérale de son parc. Comme *là-bas,* la fuite du jour, l'infiltration des ténèbres, infligeaient maintenant une irrémissible condamnation au soupirant bredouille ; et ce parallélisme sans grandeur m'arracha un rire amer.

— « A moi, à moi, douces filles de la Nuit! Venez, consolatrices! Formez vos rondes...» me répétais-je sur le ton de la raille, au fort de ma déception. J'allai relever les rideaux de la vitrine, je découvris l'allégorique image de mes vagabondes nocturnes ; cette poupée Lucrezia que j'avais vouée à une éclipse provisoire. Je saluai le ressurgissement de son puéril, de son triomphant sourire, par des réflexions empreintes de dérision froide. « Eh bien, toi, qu'au reçu de la lettre de Zetta, j'avais honorée — ne plaisantant qu'à demi — comme ma médiatrice occulte! Toi qu'un créateur redondant proclame de race surréelle et pourvue de vertus mystérieuses! Explique-moi ce beau mécompte, explique... »

D'un tintement léger, la sonnette de ma porte calma cette tempête d'apostrophes, qui, du reste, s'était déchaînée contre ce perpétuel coupable : le Destin contrariant, sans mettre vraiment en cause la volonté, les intentions d'Elisabeth. Je volai vers l'entrée. Las! je n'y trouvai que l'excellent Germain, l'associé de mon éditeur, venu s'enquérir de travaux promis. Germain était, aussi, un camarade d'ancienne date, auquel il me fallait faire un accueil décent. Lui dissimulant, comme je le pus, ma contrariété, je l'introduisis dans le studio. Alors, je me sentis fort gêné, par l'aspect de la poupée demeurée visible. En ma précipitation, j'avais retendu trop machinalement le rideau; un pan d'étoffe restait suspendu à quelque aspérité de boiserie et, dans l'entrebâillement, la Lucrèce semblait saluer, avec la fausse modestie d'une cabotine comblée de rappels. Tout de suite, elle avait attiré le regard de l'arrivant.

Or, Germain connaissait Elisabeth; et même, il était l'un des rares familiers qui eussent occasion de me reparler d'elle : il la rencontrait parfois, lorsqu'elle résidait à Paris, leurs demeures respectives voisinant aux confins d'un square, en bordure du Bois. Mais, bien entendu, jamais je n'avais révélé à ce bon garçon mon sentiment profond à l'égard de la jeune femme. La présence d'une telle miniature chez moi pouvait lui paraître une fantaisie un peu déroutante.

J'allai au-devant de ses étonnements; je prétendis, en prenant des accents désinvoltes, que je venais de tirer « cette babiole », souvenir de la vie d'artiste d'Elisabeth, du fond d'un vieux coffre. « Elle est amusante et encore fraîche, n'est-ce pas? » Germain avala mes explications sans y soupçonner la moindre malice, de sorte qu'aussitôt mon humeur m'inspira des questions captieuses.

— « L'as-tu revue, ces temps-ci, notre charmante Madame d'A...? »

— « Oui, oui! Elle est à Paris, en ce moment. »

— « Sais-tu que...? » J'hésitai.

— « ... que...? »

— « Hem! On m'a conté de curieuses choses, à son propos! Elle aurait, paraît-il, atteint l'ère des désenchantements, des déceptions conjugales. »

Une innocente hilarité s'empara de mon visiteur.

— « Voilà donc une personne que rien ne saurait satisfaire, car jamais on n'a vu un mari aussi tendre, aussi plein d'égards! Et elle le fait marcher, comme on dit, au doigt et à l'œil. »

Germain passa un grand quart d'heure à illustrer son assertion par des exemples, des anecdotes qui, affirmait-il, divertissaient tout un quartier, mais où je trouvai seulement le ferment de perplexités nouvelles, tant ces tableaux correspondaient peu aux secrètes et vagues doléances d'Elisabeth. Quand je fus rendu à la solitude, mon esprit s'enfonça davantage dans une dangereuse dépression, où commençaient à sourdre des soupçons raffinés...

⁂

Ce que je fis, alors, ne saurait être expliqué que par une logique clandestine, lovée dans les plus profonds replis de notre être, en marge de la conscience acceptée et de ses nobles conventions. Le même soir, le Modeleur m'entendit frapper à sa porte...

La volonté de m'arracher aux tristesses d'une journée malheureuse n'avait, sans doute, rien que de clair en son principe; mais pourquoi rechercher, entre mille distractions offertes, celle qui pouvait, aussi aisément que la veille, accroître la virulence de perfides pensées? Et pourquoi apporter au petit théâtre, en un dessein mal délibéré, la poupée Lucrezia?

Apercevant celle-ci, le Modeleur m'accueillit par des formules de remerciements que j'interrompis aussitôt, car il me croyait déjà, semblait-il, décidé à la laisser paraître à l'exposition.

— « Non, non! Je sollicite, *seulement,* la faveur de la voir prendre vie, à son tour, sous la merveilleuse inspiration qui a si bien animé les autres. »

Voulais-je donc pousser jusqu'à l'excès ce sentiment, né de la non-venue d'Elisabeth, et dont tantôt la Signorina avait déjà fait les premiers frais : le besoin stérile d'évoquer l'absente, corrigé à coups de sarcasmes par la perception aiguë, humiliante, de ce qu'un tel recours comportait de burlesque? L'inquiétante alternative d'une ferveur inassouvie et d'un furieux appétit de flagellation mentale? Ma démarche se ressentait certainement de cette avidité confuse, mais, en outre, elle était entreprise sous l'empire d'une curiosité plus grave, plus périlleuse; elle m'orientait vers un noir horizon chargé de lueurs fascinantes, celles que le Démon suscite pour hâter nos naufrages! De la séance du soir précédent, il me restait le souvenir de ces courants psychiques qui m'avaient, un instant, lié aux

petits êtres factices gravitant autour de mes pensées. Le mot *médiumnité,* si audacieusement risqué par le montreur de marionnettes au profit de ses créatures, accomplissait en moi une sorte de germination. Je désirais savoir quelles réactions, quelles résonances — quelles intuitions, peut-être — m'apporterait, par une féerique éclosion à la vie, la petite image d'Elisabeth.

Le Modeleur accéda à ma demande, avec un empressement inaltéré. Il était évidemment décidé à me complaire en tout. Alors que, sous sa conduite, je gagnais l'entrée du théâtre, le silencieux Baron nous croisa, comme la veille, dans la galerie. J'eus droit à un nouveau salut, à une nouvelle étreinte des doigts gantés. Mais pourquoi, tandis que l'homme masqué de noir s'éloignait en chancelant, fus-je assailli par l'idée toute gratuite, absurde, que je venais de serrer la main d'un automate, et que, si j'avais osé arracher le voile, j'eusse découvert une réplique de mon propre visage?

Un instant après, j'étais installé dans la loge, face à la scène pénombreuse. Le Modeleur ne se plaça pas immédiatement au pupitre; il se proposait une surprise préliminaire.

— « Je n'ai pas délaissé, » dit-il, « vos petits sujets italiens. En voici un nouveau : le Capitan ! »

Il me tendit un fantoche fièrement armé, cuirassé, pourvu d'un nez rouge et de terribles moustaches. L'artisan avait bien traduit les outrances caricaturales dont était chargé mon personnage, sa fatuité, sa truculence risible. Or, ce pantin si amusant, je le considérai avec quelque répugnance, que je n'avouai point : le Capitan avait servi de réceptacle à ma haine contre le mari d'Elisabeth — haine aveugle, car je ne connaissais pas cet homme — et ce que je contemplais là, c'était un petit monstre enfanté par ma sordide malveillance.

« Décidément, » pensai-je, « l'imagination du Modeleur cerne mes tourments intimes, avec un incroyable sens de l'opportunité. » Il commençait à éveiller en moi une crainte irrationnelle, le bonhomme trop serviable et trop souriant! Tout en s'asseyant enfin devant ses claviers, il me demanda ce que je souhaitais voir représenter.

— « Faites comme hier! Cherchez vos thèmes dans ce que vous connaissez si bien!... S'il vous plaît, déduisez!... prolongez!... Ne reste-t-il pas des pages à écrire? »

— « Vous m'honorez beaucoup! » répondit-il, tandis qu'un aide emportait les poupées vers le fond du plateau.

Bientôt, la scène s'éclaira et je vis se renouveler le mirage des jardins où vivait le Pedrolino. Il était déjà là, le petit solitaire noir, immobile, rêvant au pied de la ruine; tout autour de lui, les dentelures de la végétation fictive avaient pris des teintes automnales; un artifice lumineux décrivait, avec intermittences, la dégringolade dorée des feuilles. Une musique grelottante évoqua des adieux d'oiseaux désolés...

Mais le décor sylvestre n'occupait, cette fois, qu'une partie du théâtre, où la moitié de droite, grâce à une convention traditionnellement

admise, offrait la vue en coupe d'une maison élégante, située aux abords du parc. Et là, dans un salon rococo, autour d'un guéridon supportant le perchoir d'un perroquet bleu, vint virevousser la Signorina, tandis que la musique, comme envigorée par cette arrivée, épousait tout à coup les cadences les plus nerveuses d'Offenbach.

Je n'éprouvais aucune des insolites sensations qui m'avaient assailli durant la première séance : je demeurais le pur spectateur du tableau ; la Lucrèce, ainsi animée, séduisait mon œil, par sa fantaisie dansante. mais sans me valoir d'impressions exceptionnelles.

Le Capitan fit son entrée, avec force salutations martiales et long baise-main. Le perroquet bleu émit un ricanement moqueur, que traduisit une invisible trompette bouchée. Quant aux personnages, ils s'en tenaient aux ressources de la pantomime, mais avec beaucoup de bonheur, malgré la mécanique contrefaçon des gestes.

Lucrezia avait saisi une baguette — et j'admirai ici l'habileté de l'artifice qui permettait à une petite main de poupée de manier des accessoires. Le salon fut converti en manège, par le caprice de la Signorina, qui invitait son partenaire à courir en cercle, autour du guéridon. A chacun de ses passages devant sa bien-aimée, le Capitan trouvait la baguette tendue et il devait sauter, tel un cheval de cirque.

Je reconnus là une aimable transposition de l'un de mes chapitres, où le galant vantard, afin d'affirmer sa supériorité sur Pedrolino, se déclarait capable de bondir assez haut pour décrocher la lune et l'offrir à sa belle ; celle-ci n'avait de cesse avant que l'exploit fût tenté et, comme le Capitan, refroidi, invoquait la nécessité de quelque entraînement, elle le contraignait chaque jour à des exercices.

Mais, bientôt, la scène se chargea d'incidents qui n'étaient pas de mon crû. A la suite d'un saut particulièrement grotesque, l'oiseau fit derechef éclater son rire. Le Capitan, vexé, s'arrêta net. La dompteuse lui adressait des gestes impatients, de véritables ordres, en tapant du talon ; mais l'autre s'obstinait, secouait la tête pour marquer son refus. Bientôt, ce fut au tour de la belle de montrer de l'humeur. Ne tirant plus rien du rebelle, elle s'en alla bouder devant une fenêtre.

La voyant ainsi, le Capitan perdit beaucoup de sa superbe. Il contemplait, maintenant, Lucrèce d'un air inquiet. A deux reprises, il faillit s'élancer vers elle. Son orgueil, pourtant, l'emporta et il quitta soudain le théâtre à grands pas, comme un homme peu sûr de sa fermeté.

A peine eut-il disparu que la Lucrèce s'agita, déçue, méditant une revanche. Elle aperçut, au dehors, le Pedrolino distrait et, alors, la joie d'une invention machiavélique l'entraîna en un petit pas de danse, tandis que le perroquet joyeux battait des ailes. Puis la Signorina vint au guéridon, avisa une plume fichée dans un encrier lilliputien, la fit courir sur un papier — un papier azuré ! — qu'elle confia au bec du volatile. Et elle ouvrit la croisée. A l'instant suivant, le pierrot noir, tiré de sa songerie, lisait le message et s'abandonnait à une joie gambadante.

Bouleversé par un tableau aussi allusif, je me tournai vers le Mode-

leur. L'impétueuse question déjà prête à jaillir, je la retins en voyant l'aspect de cet homme ; ses yeux étaient sans regard, comme ceux d'un somnambule, et il y avait, pourtant, dans la ferme concentration de ses traits, dans la décision des gestes ordonnateurs, la manifestation d'une puissance terrible et calme. Je me souvins des paroles qu'il avait prononcées la veille, pour attester le *mystère profond* émanant de ces figurines humaines. A quelles lointaines sources l'animateur allait-il puiser ?

Le Pedrolino avait tiré des tablettes, griffonné en hâte une réponse que l'oiseau porta, d'un coup d'ailes, à la Signorina. Celle-ci s'empara gaiement du billet. Par une nouvelle sauterie, à grands renforts d'entrechats, elle témoigna d'une satisfaction débordante — et qui contrastait, en sa sèche exubérance, avec la joie humble, toute en gestes menus, que le pierrot manifestait au fond de la ruine.

Soudain, Lucrezia se figea en une pose pensive, affectant d'être absorbée par la lecture de la lettre. Au même moment, le Capitan rentrait, les bras chargés de roses naines. A sa vue, la Signorina cacha, mais avec une maladresse calculée, le message de Pedrolino. Bien entendu, le jaloux avait surpris le geste. Abandonnant ses fleurs, il s'avançait, déjà courroucé, inquisiteur, exigeant. La Lucrèce le raillait, pirouettait devant lui, légère et insaisissable. Et puis, en un revirement fantasque, elle tendit le billet à son fâcheux. A peine le Capitan eut-il jeté un regard sur le papier qu'il s'emporta, agitant les bras, tirant à demi son épée, faisant frémir ses moustaches. Insouciante, la Signorina dansait de plus belle et, par surcroît, expédiait du bout de ses doigts de beaux baisers en direction du parc. Devant cette impavidité cynique, la colère de l'autre tomba comme soupe au lait. Penaud, le tranche-montagne convint de ses torts, en se jetant à genoux. Et la Signorina l'invita, de sa baguette réempoignée, à reprendre sur-le-champ ce travail de voltige qu'elle dirigeait si bien.

Cependant, dans le parc envahi par les bleuités du soir, le Pedrolino se rapprochait, tout allègre, porteur d'un violon et d'un archet. Au-dessous de la fenêtre, il se campa, pour une sérénade. A travers les lacis de la musique, s'opposèrent alors la douceur amoureuse et triste de sa mélodie, et les rythmes inflexibles qui réglaient les ébats du Capitan.

En vain, le pierrot atteignait-il aux accents les plus touchants ! La Signorina, tout au jeu qui la passionnait, ne s'occupait que du sauteur. Une note particulièrement poignante du violon parut l'impatienter : de sa baguette habile, entre deux passages du Capitan, elle referma les battants de la fenêtre. Et le perroquet bleu voleta contre la vitre, en faisant éclater son rire, cette fois aux dépens du Pedrolino. Quant au dépendeur de lune, honoré des préférences de sa belle, il tournait et sautait, en plein ravissement.

Au-dehors, une autre ronde s'esquissait... Sombre parodie ! Les filles de la Nuit accouraient, à l'appel du violon, entouraient le pierrot noir. Tout d'un coup, la maison ne fut plus que ténèbres et rien ne subsista que le parc nocturne, où un violoniste damné menait un bal de fantômes.

— « Illusions précieuses, espérances enfantées dans l'ombre ! Approchez ! Parlez-moi ! Oui, par pitié, mentez encore ! »

Je crois que je les vociférai, ces appels trop familiers, tout en m'agitant devant le théâtre. Au cours des derniers instants, le charme effrayant s'était, de nouveau, appesanti sur moi. Le Modeleur mit fin au spectacle, avec l'instantanéité habituele : il était redevenu un vieil homme plein de prévenances.

— « Encore quelque émotivité excessive ! » dit-il. « J'espère, toutefois, que ma comédie vous a plu ? »

Sans lui répondre, je réclamai la Lucrèce. J'avais hâte de quitter cette salle, mais sans oublier ma ferme détermination : je ne voulais pas me dessaisir plus longtemps de la poupée. Dès qu'elle m'eut été apportée, je m'en emparai, avec si peu d'empire sur mes nerfs que l'artisan crut devoir m'avertir : « Prenez garde ! Vous allez l'abîmer ! »

***

Ma nuit fut toute blanche. Une fièvre maintenait mes pensées en telle ébullition qu'il ne pouvait être, pour moi, question de repos.

J'avais estimé vaine la moindre demande d'éclaircissements auprès du Modeleur, quant aux thèmes d'inspiration de ce qu'il appelait « sa comédie ». Il m'eût encore opposé des mots vagues, chargés de cette obscurité qui enveloppait non seulement ses intentions, mais toute son existence. J'étais, d'ailleurs, prêt à croire à la réalité d'intuitions supranormales, d'irradiations psychiques, dont ses marionnettes devenaient les pôles attracteurs : *mais où,* en quelle âme trouble s'élaborait, tout de bon, le drame révélé par les poupées mouvantes ? Au fond de moi, peut-être, et sans autre consistance que celle de mauvais soupçons, issus d'un esprit inquiet ? Non, non ! avec toute la sûreté de l'instinct qui s'exacerbe dans les périls, une voix intérieure m'affirmait que je n'étais pas, même inconsciemment, le conducteur de ce jeu fantastique, et qu'au contraire je recevrais une impulsion étrangère, sur un chemin menant à d'imprévisibles événements.

Mais lorsque j'abandonnais ces spéculations pour ne plus envisager que *l'avertissement* tout brut, reçu des fantoches magiques, la colère m'envahissait : ne devenait-elle pas d'une vraisemblance angoissante, en son symbolisme, la scénette plaisamment menée par la Signorina, si je la rapprochais des comportements d'Elisabeth ? Celle qui, plus jeune, avait joué, pour sa pure élection, la comédie des larmes au Prieuré, n'était-elle point maintenant capable de mystifications ou d'imbroglios plus corsés, si besoin s'en présentait ? Il suffisait d'admettre la survenue d'un mince différend conjugal, la déception d'une fantaisie non exaucée, qui la portât à inquiéter malicieusement son époux ! Ma simple lettre de réponse avait pu fournir à son astuce des condiments empoisonnés. « Qui sait, » me disais-je encore, « si elle n'exploite pas ainsi, l'un après l'autre, ses anciens fervents — et ils furent quelques-uns ! — à seule fin de

faire perpétuellement sentir au mari le prix de la faveur dont elle l'a honoré? »

Le matin était venu sans que j'y eusse accordé attention; car, à mon retour de l'hôtel du Baron, j'avais pris place devant l'âtre, embrasé quelques heures plus tôt en l'honneur d'Elisabeth, et revivifié ses flammes mourantes. Bien plus que mon corps, c'était mon esprit qui transissait en sa solitude. Ces feux dansants, passant du rougeâtre au livide, s'harmonisaient avec l'ardeur lugubre de mes préoccupations. La fuite des heures ne me fut d'abord indiquée que par un bruit léger, celui d'une lettre que le portier glissait sous mon huis. Alors, seulement, je vis mes vitres pâles comme suaires.

Je courus chercher la missive. Je reconnus le vélin bleu. L'anxiété fit trembler mes mains et brouilla ma vue, tandis que je déchirais l'enveloppe. Enfin, je lus...

Comment quelques lignes aussi brèves pouvaient-elles être chargées à ce point de cruauté frivole? Elisabeth s'excusait de n'être pas venue — aussi légèrement que si, seule, une tasse de thé avait été en jeu. Puis elle déplorait d'avoir cédé à une mélancolie passagère, et « peut-être » laissé entendre qu'elle n'était point complètement heureuse, alors que son mari se montrait « adorable » à son égard. Elle eût certes — prétendait-elle enfin — pris plaisir à me revoir, mais de nouvelles et absorbantes préoccupations allaient la retenir longtemps; elle me priait de ne plus me tourmenter à son sujet, de la croire fort paisible à son foyer.

— « Et voilà! *Elle* vient de fermer la fenêtre, d'un adroit coup de baguette! » dis-je, tant ce dénouement épistolaire épousait avec précision les contours de la farce italienne mimée par la Lucrèce. Une douleur bouleversante me posséda : c'était fini. Je ne reverrais plus Elisabeth. J'errerais seul, dans ma nuit. Une véritable hallucination fit passer, à plusieurs reprises, à hauteur de mes yeux, des ombres violâtres, fantomatiques, dansantes : « Venez, consolatrices! Formez vos rondes... »

Comme je luttais pour surmonter l'obsession, je vis la Signorina sourire sans pitié, du fond d'un fauteuil où je l'avais déposée.

— « Toi, du moins, tu cesseras de me hanter! » lui criai-je et, la saisissant par le col, je la jetai au milieu des flammes.

Sitôt l'acte commis, ma raison raisonnante l'applaudit hautement : puisque Elisabeth m'échappait à jamais, mieux valait, en effet, détruire cette figurine où se perpétuait ma nostalgie amoureuse.

Je regardai froidement les languettes de feu dévorer les minuscules vêtements et noircir le corps artificiel sous leurs baisers rapides. Le sourire, le persistant sourire de la poupée suppliciée m'irritait encore. « Toi qui savais briller, au théâtre, de toute la vie de ton modèle, en retrouves-tu si peu pour goûter la souffrance? » Mais ma propre pensée, grossièrement barbare, me rendit par réversion le souvenir de ces « voults » ou dagydes, statuettes que les sorciers de jadis modelaient dans la cire, à la ressemblance de ceux dont ils voulaient, forts de leur art magique, provoquer la mort ou le tourment. Un frisson me secoua : « Et s'il y avait,

dans la noirceur de ces pratiques, la moindre étincelle de vérité? » En cet instant, je sus combien j'aimais encore Elisabeth : je pouvais bien outrager, châtier son image; mais la seule idée de la meurtrir, Elle, m'avait glacé d'émoi. Je me rassurai aussitôt. « Vais-je tomber dans la superstition? Et selon les envoûteurs eux-mêmes, l'objet ne pouvait prendre vertu que nanti d'une parcelle de matière vivante — cheveu, goutte de sang — dérobée à la victime... »

Alors, sous l'action du feu, le corps de la poupée éclata, au-dessous de la gorge, et les lèvres de la plaie vomirent un chiffon de soie, bleu de ciel, marbré de taches brunes. A peine eus-je le temps de le voir : déjà, les flammes l'anéantissaient...

— « Abominable maléficiant! Infernal gredin! Quel jeu as-tu joué là? » m'écriai-je à l'adresse du Modeleur. Je me rappelais la bizarre anecdote qu'il m'avait servie, à propos d'une chute de cheval d'Elisabeth. Ce haillon maculé, j'en devinais la nature. Plus forte que toute raison, une épouvante effrénée m'emporta...

Le bon Germain ne fut pas peu surpris de recevoir ma visite à une heure aussi peu avancée. « Un ennui, un souci? » En chemin, j'avais imaginé de dire que j'étais sous le coup d'un pressentiment ou — mieux — d'un rêve atroce; je voulais déterminer mon ami à prendre, sur-le-champ, des nouvelles d'Elisabeth. Quand je fus dans son salon, l'insanité du prétexte m'apparut; je demeurai stupide, ne sachant plus que balbutier...

A ce moment surgit la bonne qui, sans me voir, interpella son maître. Elle était hatetante, hors d'elle :

— « Ah! monsieur! Quel malheur! Comme on est vite « parti »! La jolie Madame d'A..., l'ancienne actrice!... Hier encore, sûr, elle était saine et fraîche comme rose en mai. Eh bien, dans la soirée, elle a commencé à gémir — non, plutôt à battre la campagne, à ce qu'il m'a été dit! Elle parlait à des gens qui n'étaient point là... Enfin, on l'a calmée; on la croyait endormie. Tout d'un coup, ce matin... »

— « Taisez-vous! » clamai-je au visage de la femme. « Taisez-vous! Je ne veux pas savoir! »

Germain me regarda d'un tel œil que j'y lus clairement l'imputation de folie. Peu m'importait, alors : ma conduite me paraissait bien tracée. Je m'élançai vers la cheminée, où luisait un pique-feu à crosse dorée; et, dans l'instant suivant, je fus dehors, brandissant l'arme...

« A travers ta poitrine, vieux drôle! A la place même où s'est ouvert le corps de la Signorina! »

Vaine rodomontade! Il était plus puissant que moi, le démoniaque Modeleur; mais je le compris seulement quand, dans l'hôtel aux marionnettes, je me trouvai en présence d'étrangers : d'abord, de ce gros homme barbu, effaré, qui, sans nul rapport avec le noir promeneur au pas vacillant, affirma être le Baron; puis de cet être veule que j'avais tout juste entrevu, endormi, lors de ma première visite, et que je nommerais « le

Frère », s'il ne s'était proclamé seul artisan admis dans le lieu, en se défendant précisément d'avoir aucun frère.

Je ne voulus pas m'en tenir à ces protestations. Au mépris des refus, des menaces, je parcourus en tous sens l'atelier déserté, la galerie, le théâtre, et n'y découvris que pantins de bois chargés de fils grossiers, décors des plus banals. Point de machinerie, plus de pupitre magique ! Plus d'aides laborieux !

Et mes poupées? Disparues, elles aussi ! Oh ! je devinais quel bel usage en ferait le Modeleur. Ce n'était pas pour rien qu'il avait glissé sous la collerette de Pedrolino cette épingle fatale, destinée à pourvoir le fantoche d'un peu de mon sang ! Je devenais son jouet, sa chose. Déjà, je les voyais ressortir du néant, les têtes ailées, inscrivant leur ronde diaphane sur la réalité des aîtres...

« A moi, à moi, douces filles de la Nuit... »

Pourtant, je courus longtemps encore, menaçant, cherchant l'invisible mage. Je poursuivais; j'étais poursuivi. Une meute me talonnait, criant : « Au fou ! » J'explorai, haletant, des caves tortueuses, des cours profondes; je descendis, au hasard, d'interminables escaliers de pierre; je sondai de prodigieuses allées souterraines. On m'arrêta — m'a expliqué je ne sais quel homme en blanc, d'un air de compassion — dans les entrailles d'un tunnel en ruine. Et puis? N'y avait-il pas là des ombres rôdantes? N'était-ce point au plus épais des ténèbres qu'il me fallait aller le transpercer, l'être maléfique?

Elisabeth ! Infortunée Elisabeth ! Non, tu ne méritais pas ton destin ! Non, tu n'étais pas coupable, pauvre fille-oiseau, pas plus que ne le sont les bengalis se nourrissant d'insectes, en leur royaume ensoleillé ! Pardonne-moi ! Et vous, filles de la Nuit, furies aux traits suaves, approchez-vous, torturez-moi sans trêve, en me représentant tour à tour la chère image de ma Zetta !



L'axolotl

(*Axolotl*)

par ROBERT ABERNATHY

Selon nous, cette nouvelle au titre étrange mais très approprié représente le type même de la meilleure « science-fiction » moderne : *c'est une histoire où apparaissent des caractères et des problèmes humains que chacun peut reconnaître, mais en même temps s'y trouve incorporée une idée neuve, complètement inattendue et logiquement développée. Ainsi est réalisé un heureux équilibre entre le contenu émotif de la fiction classique et les éléments destinés à exciter l'imagination du lecteur.*

Nous avons déjà publié plusieurs récits décrivant le premier contact de l'homme avec l'espace, sur le mode lyrique (« La mère », *n°* 1), *philosophique* (« Le grand secret », *n°* 4) *ou psychologique* (« Un rêveur », *n°* 12). *On pourrait dire que celui-ci traite le thème sur le mode « magique » ou « merveilleux », bien qu'il débute sur des bases strictement réalistes et d'apparence purement psychologique.*

Autre caractéristique à noter : l'histoire est construite sur la trame d'une parabole, et c'est peut-être ce qui lui donne cette densité et ajoute à sa profondeur. L'axolotl, ce hideux batracien larvaire originaire du Mexique, attiré irrésistiblement par « l'air qu'il ne peut respirer », est le symbole de l'homme pareil à un infirme et tenté par l'espace. Mais ce n'est là que la première partie de la parabole. Et sa conclusion, un des plus étonnants mystères de la vie, communique au récit un développement d'une beauté étrange, tout en lui donnant des prolongements insoupçonnés.

Il n'est pas inutile de souligner que Robert Abernathy est, avec Ray Bradbury, Fritz Leiber et quelques autres, un des auteurs de S.-F. américains au style le plus soigné. Ce style, ici, autant que puisse le rendre la traduction, est particulièrement évocateur, avec son curieux mélange de précision et de poésie.



L' « axolotl » est une sorte de triton doté d'un nom aztèque ; c'est une créature assez laide, pourvue d'un corps flasque et blanchâtre qui semble comme inachevé. Il a des yeux minuscules, des membres débiles et une grande queue maladroite. C'est un amphibie — c'est-à-dire qu'il fait partie de cette classe de vertébrés contemporaine des poissons à plaques osseuses qui rampèrent hors de l'eau pour se lancer dans la grande aven-

ture qu'était pour eux la respiration dans l'air. Mais les axolotl sont des amphibies dégénérés dont le cycle vital a avorté ; ils atteignent leur maturité sexuelle, se reproduisent et meurent dans des fonds de vase noirâtre, et ils respirent par des branchies sous les eaux stagnantes, génération après génération, tout comme si la grande invasion paléozoïque sur la terre ferme s'était soldée par une défaite et une retraite.

Pourtant il arrive à certains moments, çà et là, lorsque la nourriture se fait rare et que leurs ennemis naturels deviennent trop nombreux sur les fonds de leurs lacs — ou peut-être aussi sous l'effet de mécanismes plus subtils, cachés dans leur crâne étroit et primitif ou dans le système glandulaire de leur corps disgracieux — il arrive, disons-nous, que leur conduite subisse un changement. Poussé par son instinct, l'axolotl s'avance alors avec une sûreté d'orientation que dans une forme plus élevée de vie on qualifierait de volonté délibérée, vers la terre, vers la lumière, vers l'air qu'il ne peut respirer. Il rampe péniblement sur le rivage. Dans cet élément nouveau pour lui, ses branchies festonnées se racornissent, et il se débat...

. . . .

En franchissant la grille avec Marty, Linden rendit leur salut aux sentinelles, sans presque les voir ; cependant, lorsqu'il leur eut tourné le dos, il eut l'impression qu'elles se poussaient du coude... « C'est lui ! Regarde-le bien, tu n'en auras peut-être plus l'occasion de si tôt ! »

Et l'autre répliquait peut-être : « Sans blagues ! Il n'a pourtant pas l'air d'un cinglé ! »

Linden se mordit la lèvre et maudit son imagination. Il courba délibérément la tête et garda les yeux fixés sur la réalité solide de la route goudronnée, à moitié recouverte du sable sans cesse accumulé par le vent du désert. Tout était paisible autour d'eux, tandis qu'ils marchaient.

Au bout d'une cinquantaine de pas, Linden s'arrêta et aspira une large bouffée d'air pur. La brise était encore fraîche, mais ne le resterait pas longtemps. Il leva les yeux : à moins de cent mètres de lui commençait la plate-forme de ciment ; au-delà s'élevait le squelette d'acier de la rampe de lancement, et par-dessus, dressée à la verticale, la flèche de magnésium brillant de la fusée.

Ses yeux irrésistiblement attirés vers le ciel suivirent l'axe vertical de l'engin jusqu'au point imaginaire mais exactement calculé, situé à l'infini quelque part du côté du zénith. Ce soir, il aurait les étoiles pour phares. Mais pour le moment il ne discernait qu'un abîme d'immatériel azur.

A un mille de là, un avion de transport bourdonnait, glissant le long d'une couche d'air vers le terrain d'atterrissage ; très haut au-dessus de sa tête planait un vautour noir. L'oiseau coupa la ligne imaginaire qui se prolongeait vers l'infini et, insouciant, continua sa route.

La fusée était d'une tout autre nature. Elle n'avait pas d'ailes, ni même d'ailerons extérieurs de direction ; pour elle, la couche d'air épaisse de plusieurs kilomètres n'était qu'un léger voile à écarter. Elle

ne fonctionnait au maximum de ses possibilités que dans le vide quasi absolu, à une vitesse de plusieurs kilomètres à la seconde.

Les mâchoires de Linden se contractèrent ; il respira plus vite... « Regarde donc ! » souffla soudain Marty à côté de lui, « elle n'a pas la patience d'attendre jusqu'à ce soir. »

Son intonation frappa Linden qui coula vers lui un regard oblique. Marty se tenait légèrement penché en avant ; sous leurs sourcils broussailleux, ses yeux dévoraient l'astronef. Son attitude, plus encore que son expression, trahissait un désir sans espoir, une jalousie dévorante. Linden détourna les yeux avec embarras.

— « On le dirait, » répliqua-t-il machinalement.

Personne ne contredisait jamais Marty. Marty savait que les machines ont une âme — une âme dure, métallique, que les ingénieurs ne cherchent pas à inclure dans leurs épures, une âme capable, avec cette ingratitude qui est l'essence même de la vie, aussi bien d'affreuses traîtrises que d'incompréhensibles fidélités.

Marty avait fait cette découverte le jour où, immobilisé par ses vertèbres brisées, seul survivant d'un équipage anéanti par les rafales de la D.C.A. et des chasseurs, il avait assisté, en spectateur impuissant, aux efforts d'un grand avion, lui-même presque mortellement blessé, qui sans pilote avait lutté pendant un quart d'heure dans le ciel d'Allemagne et gagné la partie. Ni les moqueries, ni la logique ne pouvaient ébranler la conviction de Marty.

C'était peut-être ce qui expliquait son génie. Sous ses doigts, les moteurs ronronnaient d'une joie sauvage et les circuits les plus complexes s'empressaient de répondre à ses questions muettes. Certes, ce soir, quand la fusée s'envolerait en rugissant vers le ciel, ce serait parce que le doigt d'une Grosse Huile aurait pressé un bouton ; mais ce serait la main immatérielle de Marty — dont le corps resterait enchaîné à la Terre, par ses vertèbres disloquées — qui ouvrirait et fermerait les circuits électriques indispensables, mesurerait le carburant nécessaire aux turbines affamées, aiderait les instruments et les jauges à ne pas mentir...

De nouveau, le regard de Linden se posa sur la fusée. « Oui, » pensa-t-il, « elle a vraiment l'air de désirer partir... gagner les régions pour lesquelles elle a été conçue. Le premier imbécile venu, fût-il le dernier des ignorants, comprendrait qu'elle ne peut servir à rien sur la Terre... sans roues, sans chenilles, sans nageoires ni ailes, avec ce simple nez pointu dirigé vers le néant. »

Il s'arracha à l'impression à la fois terrifiante et fascinante qu'il se trouvait en présence d'un être venu d'un autre monde. Il avait peut-être commis une erreur en venant ici — du moins en y venant avec Marty. Il chercha à retomber sur le terrain solide des faits.

— « Tout fonctionnera automatiquement. De l'orbite à l'oxygène, tout est calculé d'avance. Je n'aurai rien à faire, et pas grand-chose à voir — rien en tout cas que les caméras ne verront pas mieux que moi. » Il eut un rire bref. « Au fond ce ne sera guère plus passionnant qu'un trajet de huit heures dans le métro ! »

Marty ne le regardait pas. « Elle pourrait partir seule... Je me demande même si elle ne préférerait pas cela. »

Les nerfs trop tendus de Linden cédèrent tout à coup. « En voilà une façon de présenter les choses ! A t'en croire, nous saurions que les machines sont capables de supporter les conditions rencontrées dans l'espace, parce que nous en avons déjà envoyé là-haut et qu'elles en sont revenues. Mais nous ne savons pas avec certitude quelle réaction l'espace peut amener chez un homme. C'est pour cela que je pars ; tant pis si ça déplaît à ta petite amie, la fusée. »

— « Tu sais très bien ce que je veux dire. Nous devrions d'abord essayer un ou deux voyages sans passager. »

— « Nous avons déjà appris tout ce que nous pouvions apprendre par cette méthode. Les instruments qui nous permettraient de prédire exactement l'effet de l'espace sur l'organisme humain n'ont pas encore été inventés. Nous pourrions y arriver si nous n'étions limités ni par le temps ni par l'argent — et si nous connaissions à fond l'organisme humain. Mais aucune de ces questions n'est encore résolue. »

Marty garda un silence glacial.

« Du reste, » continua Linden, « les animaux ont survécu. Et Davidson est déjà monté dans l'espace ; il en est revenu sain et sauf. »

— « Il n'y est resté que cinq minutes, » dit Marty. « Autant mettre un doigt de pied dans l'eau pour voir si elle est froide, en boire une goutte pour voir si elle est empoisonnée... et pour conclure y piquer une tête pour voir si l'on s'y noierait ! »

Ils se faisaient face, les yeux dans les yeux. Cette discussion n'était qu'un prétexte. La tension qui petit à petit avait envenimé leurs rapports possédait des racines plus profondes ; pendant un bref instant, elle flamboya comme de la haine.

Puis Marty détourna de nouveau les yeux vers la fusée. Un coin de sa bouche tremblait nerveusement.

Linden regarda la grille d'où les sentinelles curieuses les observaient.

— « Je croyais que tu voulais faire toi-même les dernières vérifications? » dit-il.

— « A quoi bon? Tu as tout vérifié, non? »

— « Oui... Oui, ça ira. »

Linden longea la rue sans ombre. La brise se réchauffait et les baraquements tout neufs sentaient le sapin frais venu des montagnes qui dressaient leurs cimes bleues, brunes et vertes le long de l'horizon, au-dessus des toits. La matinée était calme ; tout était terminé, prêt et en attente, comme l'était la fusée dressée à la verticale dans le désert, sous sa carapace de magnésium étincelante au soleil. La rue était aussi vide que la matinée qui allait s'étaler devant Linden ; du moins, dans l'après-midi on procéderait à quelques ultimes essais, par acquit de conscience, mais les plus importants, effectués avec les caissons pneumatiques, les appareils à force centrifuge et les piqûres, avaient déjà eu lieu.

Il ouvrit la porte d'un baraquement et s'arrêta net. Pendant une seconde, son cœur battit la chamade. Puis le rythme des battements

redevint normal, quand la réverbération qu'il venait de laisser derrière lui eut cessé de l'aveugler.

— « Bonjour, Ruth, » dit-il paisiblement.

Du premier coup d'œil il avait vu clairement qu'elle n'était pas venue pour demander une faveur, mais bien plutôt en accorder une. Cela signifiait qu'il n'y aurait pas de trêve entre eux. Elle aurait mieux fait de ne pas venir.

— « Ecoute, Jim, hier, j'ai parlé au Général et... »

— « Je sais. Moi aussi. »

Elle ne parut pas faire attention à son interruption railleuse.

— « ...Il a reconnu qu'il y a plusieurs autres pilotes tout aussi qualifiés que toi. Plusieurs, entends-tu? Tu m'avais dit... »

— « Je sais, » coupa-t-il de nouveau. « Je t'ai à moitié menti — parce que cela me paraissait de beaucoup la solution la plus facile. Mais depuis que tu as vu le Général, j'ai dû mentir de nouveau, et cette fois tout à fait : j'ai dû lui dire que c'était fini entre nous, et que je me souciais de toi comme de ma première chemise ! »

Elle ouvrit de grands yeux. Sa bouche dessina une muette interrogation : « Pourquoi? »

« Parce qu'un crétin de psychotechnicien aurait pu estimer que le fait d'être amoureux m'empêchait de partir. »

— « Et tu n'es pas de cet avis? »

Il ne pouvait pas garder jusqu'au bout la même brutalité. Il détourna les yeux et se tut.

« Nous devions avoir une maison et un jardin à la campagne, avec une jolie vue à flanc de coteau, un coin pour pique-niquer et toute la place voulue pour les enfants... »

Sa voix tremblait mais elle continua : « Tu te souviens, Jim? Nous devions être comme les autres, comme tous les gens heureux. Nous n'aurions regardé la lune qu'entre les branches d'un arbre. Nous aurions laissé les autres chercher à aller plus haut et plus vite... »

— « Rien n'est perdu. »

Elle n'écoutait même pas. « Maintenant, » poursuivit-elle d'un air songeur, « j'ai découvert ce que j'aurais dû savoir depuis longtemps. Tu ne pars ni par devoir, ni par curiosité scientifique, ni pour aucune des belles raisons habituelles. Il y a des tas d'autres gens qui pourraient te remplacer. Mais non. Tu veux que ce soit toi. Tu veux t'envoler en pleine nuit, dans une auréole de gloire... Mais quand tu reviendras, si tu reviens jamais, je ne serai plus là pour t'attendre. Tu le sais bien. »

Il fit un pas vers elle et, pendant un bref instant, lui serra les deux bras comme dans un étau. Elle ne résista pas, ne réagit même pas ; les mains de Linden retombèrent comme si le contact de la jeune fille l'eût brûlé. « Tu te montes la tête, » dit-il d'une voix rauque. « Ton imagination t'entraîne... C'est insensé, c'est déraisonnable. »

Ruth secoua la tête. « Ce n'est pas mon imagination, » affirma-t-elle...

— « Les animaux sont bien revenus, non? »

— « Oui... Et à la génération suivante il y a eu des souris sans yeux

et des lapins qui ne sautaient plus parce que leurs os n'étaient pas normaux et... »

— « Très peu d'entre eux. Je te l'ai dit et redit. Le risque est infime. »

— « Ce sont les rayons cosmiques qui leur avaient fait cela, là où tu tiens à aller. Mais moi, je ne veux pas risquer d'avoir des enfants anormaux — même si ce sont les tiens. Tu ne comprends donc pas qu'il y a des questions pour lesquelles on ne peut pas prendre un risque, si minime soit-il? »

Sa voix avait pris un timbre aigu ; un sanglot l'étouffa.

— « Tu n'es pas logique, » dit-il désespérément. « Il y a toujours des risques... »

Il reprit sa respiration. « Ruth, écoute-moi... Je vais tâcher de t'expliquer pourquoi il faut que ce soit moi. Après, tu diras sans doute que c'est moi qui déraisonne... »

Elle s'assit docilement au bord d'une chaise, en le regardant arpenter la pièce.

— « Je ne t'ai jamais raconté l'histoire de ma chute du haut du grenier à foin, n'est-ce pas? »

Il se retourna brusquement pour lui faire face. « Eh bien, ce n'était pas une chute. J'avais sauté exprès... J'étais à la ferme de mon oncle, cet été-là ; je venais d'avoir douze ans. Il y avait une grange peinte en rouge comme on en voit partout dans le Middle West ; au moment des foins, ils y amenaient les chariots chargés et passaient les bottes de foin au bout d'une fourche par la lucarne. Ça nous amusait beaucoup, nous les gosses, de nous rouler dans ce beau foin élastique et de regarder par la lucarne, au loin dans la plaine...

Ce soir-là, après le dîner, une fois le travail fini, quand les ouvriers ont été partis, je suis grimpé tout seul dans le grenier à foin et du haut de la lucarne j'ai regardé la cour vide ; elle devait bien être à trois mètres au-dessous de moi. Pour un gosse de douze ans, tout seul là-haut, ça paraissait une profondeur vertigineuse... Et j'ai sauté... »

— « Qu'est-il arrivé? »

— « Je me suis cassé une cheville, » dit sèchement Linden. « Mais je ne l'ai jamais regretté, ni sur le moment, ni depuis. Pendant un instant, pendant la seconde que l'on met à tomber de trois mètres, j'ai découvert là quelque chose que je cherchais sans le savoir et que je cherche encore à l'heure qu'il est. Quelque chose que je retrouve et que je reperds tour à tour... J'appelle ça mon Tremplin, » acheva-t-il.

Il eût voulu se mordre la langue car il n'avait pas eu l'intention d'employer ce mot. Il sonnait d'une façon ridicule et c'était là un secret qui n'appartenait qu'à lui seul.

— « Jim, tu es fou ! »

Ruth le fixait avec de grands yeux troublés mais il eut cette fois le courage d'affronter son regard.

— « Toute ma vie j'ai voulu retrouver mon Tremplin. C'est pour cela qu'à la déclaration de guerre, je me suis engagé dans les parachu-

tistes ; c'est pour cela que depuis je n'ai jamais cessé de m'occuper d'aviation et de fusées.

» Pendant les huit heures que la fusée mettra à parcourir deux fois son orbite autour de la Terre, elle sera dans les mêmes conditions qu'un corps en chute libre. Elle sera affranchie de la pesanteur qui nous emprisonne depuis notre naissance jusqu'à notre mort. En chute libre les corps ne pèsent plus rien. C'est la seule façon dont ils peuvent ne rien peser. Même en théorie il n'existe aucun autre moyen de s'affranchir de la pesanteur. L'homme qui se trouvera dans la fusée sera donc pendant huit heures dans des conditions que personne n'a jamais expérimentées plus de quelques secondes, au cours d'un parachutage par exemple, ou parfois dans un avion en piqué. Et aussi dans les rêves ! Tu sais que presque tout le monde a de ces rêves, où l'on croit voler non pas comme un oiseau ou un avion, mais où l'on flotte, délivré de l'attraction terrestre. Je crois que c'est là un instinct normal chez l'homme ; seulement, moi, j'en ai plus fortement conscience que les autres.

» Il fallait que ce soit moi. Quand j'ai appris qu'on avait mis au point la fusée atomique et que nous allions vraiment l'expérimenter... Je t'ai laissé croire qu'on avait insisté pour que je vienne ici, mais c'est tout le contraire ; j'ai remué ciel et terre pour être accepté ! »

— « Et tu ne t'es jamais dit, » fit-elle d'une voix tremblante, « que tu n'étais pas le seul enfant à avoir sauté d'une grange? »

Il la regarda, sans la voir ; il ne voyait que la fusée qui étincelait dans le désert, attendant l'heure du départ. « Si, bien sûr, » dit-il, « mais moi j'ai retrouvé mon Tremplin, Ruth, et je veux m'en servir. »

Elle se leva, très droite.

— « Moi, » dit-elle, « j'ai patienté. J'ai pleuré en lisant dans les journaux qu'on allait fabriquer un engin destiné à aller plus haut et plus vite que tout ce qu'on avait réalisé jusque-là. J'ai prié pour que tu aies un accident, même s'il devait te laisser infirme, pourvu qu'il t'empêche de partir... Mais maintenant que nous sommes arrivés au bord de ton « Tremplin », je n'attendrai pas plus longtemps. »

Linden détourna la tête. Il se traitait de lâche, de fou et de traître, mais il dit tout haut : « C'est bon. A ton aise. »

***

La voix de la fusée fut d'abord semblable au tonnerre de l'Apocalypse. Au fur et à mesure que l'astronef s'élevait, la tonalité du son s'élevait aussi, jusqu'au moment où on eût cru entendre hurler des millions de démons déchaînés contre la race humaine. Quand la vitesse de l'engin s'accrût encore, il émit une note presque ultra-sonique, qui vibrait à la limite de la capacité auditive des oreilles humaines et retentissait douloureusement dans les nerfs, les os et le sang.

Linden, immobilisé, impuissant, gisait dans un berceau fluide comme il flottait jadis dans le sein de sa mère. Ses bras, ses jambes, sa tête, sa colonne vertébrale gémissaient sous le fardeau de leur intolérable pesan-

teur. Chaque mouvement respiratoire lui coûtait un effort démesuré et le souffle qui s'échappait de ses poumons était pareil à celui d'un homme frappé au cœur.

La fusée continua à s'élever en hurlant jusqu'à la région où l'air était déjà trop raréfié pour que des ailes pussent y trouver appui. Puis il n'y eut plus la moindre parcelle d'air, plus rien que des ions tourbillonnants, des particules voyageant à des vitesses vertigineuses, chargées d'électricité sous d'énormes voltages ; il était arrivé dans la région des rayons cosmiques primaires, qu'il eût été grotesque d'appeler simplement des radiations « dures », car ils étaient au déchaînement de rayons gamma produit par une explosion atomique ce qu'est, au doux clapotis d'une pluie d'été, une rafale de mitrailleuse.

Les contrôles automatiques, les circuits de « feedback », les instruments de calcul faisaient leur tâche, déterminant dans l'espace, très loin en avant, la future orbite du projectile. Le tableau de bord, au-dessus de Linden, lui paraissait baigner dans une brume confuse ; les muscles de ses yeux n'étaient plus assez forts pour accommoder, soumis à cette énorme accélération. Son corps pesait au moins cinq cents kilos. Il payait en ce moment l'absence totale de poids qu'il devait connaître quand la fusée commencerait à suivre son orbite.

Sa conscience était presque totalement abolie quand la vibration du projectile changea de rythme. L'horrible pression s'atténua. Trente secondes plus tard, le même phénomène se produisit de nouveau ; il respirait maintenant plus aisément et ses muscles contractés échappaient quelque peu à leur torture. La fusée avait consumé tout son combustible, elle s'engageait dans l'orbite qu'elle devait suivre pendant quatre heures ; les relais automatiques réduisaient son accélération d'un seul « g » à la fois, pour que le changement ne fût pas trop brusque.

L'étape suivante fut atteinte ; pendant trente secondes, son poids lui parut redevenu normal ; la machine automatique avait réduit son impulsion à un « g » seulement. Linden remua ses membres endoloris et se dégagea du cocon plastique qui l'avait protégé. Sa vision encore confuse se porta sur le tableau des instruments, chercha les miroirs teintés qui lui permettraient de voir au dehors sans exposer ses yeux à l'éclat aveuglant des cieux dévoilés.

La machine stoppa complètement et un silence de mort régna dans la fusée qui commença à redescendre.

Chaque mouvement de Linden le faisait maintenant flotter librement d'un bout à l'autre de la cabine exiguë — il flottait lentement, paresseusement par rapport aux objets qui l'environnaient ; tous ses réflexes lui criaient qu'il tombait, lui et son astronef, tombaient d'une hauteur énorme dans le vide ; ses glandes surexcitées déversaient leurs sécrétions d'effroi dans son sang et ses nerfs réagissant instinctivement, contractaient ses muscles et inondaient tout son corps de sueur. Son inconscient, replié sur lui-même, attendait l'inévitable choc qui l'anéantirait — le choc qui pourtant n'aurait jamais lieu car la fusée tombait éternel-

lement, plongeant sans fin le long d'un espace incurvé, suivant une trajectoire sans retour.

Sur les écrans, il voyait les étoiles nues briller impitoyablement de leur éclat fixe. L'astronef était une petite bulle de métal montée dans le vide du fond d'un océan d'air ; elle contenait un organisme vivant, emprisonné dans ses flancs, mais autour d'elle il n'y avait que l'espace sans limites, sans air, sans vie, mais non pas vide, pourtant.

L'astronef nageait dans un bain de radiations déchaînées. Pour les rayons cosmiques qui striaient l'espace autour de lui, le métal de ses parois et le corps humain qu'elles enfermaient étaient aussi transparents, aussi immatériels qu'une frêle méduse flottant dans un liquide doté du même indice de réfraction qu'elle.

Les mains de Linden cherchèrent un appui et n'en trouvèrent pas. Sur les écrans, les myriades d'étoiles semblaient se transformer en « novae » incandescentes et l'aspirer dans leur tourbillon. Des cris rauques emplissaient ses oreilles. Ce devaient être les siens puisqu'il était le seul être humain dans toute l'immensité de l'espace. Il tombait, tombait toujours dans des ténèbres étourdissantes et brûlantes...

Il ne garda que des souvenirs fragmentaires et discontinus de la période qui suivit. S'agissait-il d'heures, de jours ou de millénaires, il n'eût pu le dire. Il se revoyait nettement s'agitant en l'air, battant des bras comme un grotesque oiseau sans ailes, riant d'un rire de dément et, avec une tige de métal sans doute arrachée au système de fixation de son matelas antigravitation, frappant, cassant, écrasant tout autour de lui... Des éclats de verre jaillissaient au ralenti et ne tombaient pas ; les cadrans des instruments devenaient aveugles et vides, tandis qu'il brisait irrémédiablement les délicats appareils sans lesquels l'astronef ne pourrait jamais regagner la Terre. Un câble arraché de la boîte de contrôle automatique flotta comme un serpent enroulé sur lui-même et cracha des gerbes de flammes bleues... Et l'homme riait...

Un autre souvenir resta clairement gravé dans sa mémoire : il étouffait. Les réservoirs d'oxygène devaient avoir eu une défaillance à moins qu'il ne les eût également brisés. Cette sensation d'étouffement devenait de plus en plus désespérée. Il respirait convulsivement, insoucieux des éclats de verre brillant qui stagnaient autour de lui. Mais en même temps un feu étrange semblait courir dans ses veines et le doter d'une force démoniaque... « Finis-en ! » hurlait une voix, tout au fond de lui-même. Il s'approcha de la porte étanche et s'y attaqua avec rage. La porte n'avait pas été conçue pour s'ouvrir dans le vide, mais on n'avait pas non plus prévu qu'elle subirait un tel assaut de l'intérieur. Elle céda enfin et l'air contenu dans la fusée s'échappa en sifflant dans le vide.

En même temps, Linden vit l'énorme globe nuageux de la Terre flotter dans l'espace intangible et froid. Rassemblant toutes ses forces pour résister au rapide courant d'air qui s'échappait de l'astronef, il aspira une dernière gorgée. Il suffoquait. « Adieu, la Terre, » pensa-t-il. « Adieu, Ruth... »

. . . .

« Poussé par son instinct, l'axolotl s'avance avec une sûreté d'orientation que dans une forme plus élevée de vie on qualifierait de volonté délibérée, vers la terre, vers la lumière, vers l'air qu'il ne peut respirer. Il rampe péniblement sur le rivage. Dans cet élément nouveau pour lui, ses branchies festonnées se racornissent, et il se débat...

» Et soudain, comme la carapace de la larve, la peau blafarde de cet habitant des profondeurs fangeuses éclate et tombe à terre. Il en émerge une nouvelle créature mince comme un lézard, aux petits yeux brillants, couverte de superbes rayures noires et or. Le véritable adulte de l'espèce est né : c'est la salamandre tigrée. »

. . . .

D'une poussée, Linden se projeta sans effort vers l'avant de l'astronef ; il se tordit dans le vide pour éviter de heurter les barbes de métal qui marquaient encore l'endroit où il avait percé la cloison entre la cabine pressurisée et le compartiment arrière contenant les instruments et les machines. La cloison ne servait plus à rien puisqu'il avait laissé l'air s'échapper de l'astronef, et il avait besoin des matériaux qu'elle abritait.

Il ralentit sa paresseuse trajectoire et s'attarda devant le poste émetteur-récepteur. Après en avoir mis à nu les organes en enlevant une partie du tableau de bord, il les avait modifiés et reconnectés d'une manière qui eût fait lever dédaigneusement les sourcils à un technicien terrestre. Et celui-ci n'aurait pas eu tort, car, ainsi modifié, l'appareil ne pouvait servir à rien... sur la Terre, tout au moins.

Méthodiquement Linden acheva de placer et de relier les morceaux de métal et de verre qu'il avait arrachés à un des instruments de mesure, à l'arrière de la fusée.

Il regarda pensivement ses mains. En quinze jours, elles avaient beaucoup bruni ; ses ongles, dérisoires vestiges des griffes des grands animaux ancestraux, étaient tombés. En même temps les extrémités dénudées de ses doigts étaient devenues mobiles, si bien qu'il pouvait effectuer les montages les plus délicats sans se servir des muscles grossiers qui mettent en mouvement les doigts tout entiers.

Transformer la radio en un appareil destiné à un tout autre usage s'était révélé une tâche infiniment plus aisée que les autres transformations qu'il avait apportées précédemment dans le mécanisme de direction de l'astronef — peut-être la tâche était-elle effectivement plus aisée, mais peut-être aussi, pensait-il, son corps et son esprit avaient-ils poursuivi leur transformation. Les changements invisibles qu'il sentait en lui étaient infiniment plus importants que les visibles, les superficiels. Ils affectaient son métabolisme, tous ses processus vitaux, les innombrables connexions nerveuses de son cerveau. Ses sens s'étaient aiguisés et multipliés. Des forces, des radiations, le spectre électromagnétique même, que sur Terre la science ne conçoit que comme la résultante de déductions fragmentaires, représentaient maintenant pour lui des réalités directement perçues.

Il n'avait commencé que depuis quelques jours à entendre les voix de la Terre.

Il se laissa dériver jusqu'à la porte béante et regarda le vide étoilé, qui maintenant ne le terrifiait plus, mais constituait pour lui un défi, comme une mer aux rivages inexplorés.

La planète qu'il avait abandonnée derrière lui se trouvait toujours là, immense demi-lune, verdâtre et tachetée, cachant tout un secteur du ciel couleur de diamant noir. A l'échelle de l'espace, elle était toute proche — si proche qu'il pouvait sans effort l'atteindre avec son cerveau. Et les voix étaient là, elles aussi, tout au fond de son crâne ; dès qu'il le voulait, il entendait leur énorme cacophonie s'élevant sans trêve des hémisphères tour à tour lumineux et obscurs, du fond ténébreux de l'océan de l'atmosphère. Voix de joie et de tristesse, de mal et de beauté ; chœurs abyssaux de haine et d'effroi, notes claires de courage et de pitié...

Bientôt il s'en irait ; il cesserait alors d'entendre les voix de la Terre. Où irait-il? Il n'en savait encore rien ; peut-être vers le Soleil, pour contempler sans en être aveuglé le creuset où les secrets de la matière s'exposent à nu ; peut-être en dehors du système solaire, au-delà des orbites où Jupiter, dédaigneux des mondes minuscules de son système intérieur, regarde le Soleil comme un frère et où Saturne voyage accompagné de ses étranges anneaux et de ses multiples lunes, jusque dans la nuit glacée des dernières planètes au-delà desquelles il n'y a plus que les étoiles. Il avait d'innombrables questions à résoudre. La Terre était-elle unique dans l'univers? Le reste, la vaste roue de la Voie Lactée, le foisonnement des constellations éclatantes, les innombrables galaxies en spirales avec leurs milliards de milliards d'étoiles, tout cela n'était-il que de la matière inutile, sans vie, tourbillonnant à la limite de l'espace? Y avait-il d'autres lieux où la vie fût possible? Y avait-il d'autres vies? Peut-être, se disait-il — et cette pensée le troublait et le tentait à la fois — peut-être d'autres êtres y avaient-ils voyagé avant lui?...

Mais il fallait d'abord penser à ceux qui viendraient à sa suite.

Son nouveau sens n'était pas encore assez précis, assez sélectif pour repérer et établir un contact avec des individus déterminés sur la Terre, mais l'appareil qu'il avait construit était justement destiné à remédier à cette imperfection de ses organes. Il le brancha sans hésiter ; il n'avait aucune certitude qu'il fonctionnerait, rien que cette confiance instinctive qui avait guidé ses actions depuis sa métamorphose.

A l'aide de ses instruments, il explora une zone située à la lisière de l'hémisphère obscur ; il cherchait des schémas psychiques familiers...

Sur l'établi où il travaillait très tard à un nouvel instrument de contrôle automatique, Marty lâcha son tournevis et laissa échapper un juron. Ses yeux jetèrent un coup d'œil inquiet autour de lui derrière leurs sourcils froncés : « Est-ce que je deviens fou? » murmura-t-il. « Ou est-ce que j'entends des voix? »

— « Ecoute-moi bien, Marty. J'ai deux messages à te transmettre ; tous les deux sont importants. »

— « Mais tu es mort ! Les servo-mécanismes n'ont pas fonctionné et pourtant il n'y avait pas de raison qu'ils claquent. Tu es prisonnier dans un cercueil de magnésium qui tournera autour de la Terre jusqu'à la fin des temps. Tu es mort... à ma place. »

— « Tes servo-mécanismes ont bien fonctionné. Je les ai moi-même arrêtés tout au début quand je croyais mourir ou devenir fou, quand seul mon instinct comprenait ce qui m'arrivait. Mais je ne reviendrai pas ; je continue le voyage. Ecoute bien, Marty : on peut améliorer le principe des moteurs atomiques. Je peux t'expliquer la méthode à suivre ; tu pourras la transmettre à d'autres parce que, toi, tu comprends la matière inanimée, parce que tu as la faculté de t'y substituer ; moi, je ne pourrais pas m'exprimer dans le langage des physiciens parce que je ne connais pas leurs symboles, leurs mathématiques. Mais quand j'ai regardé les plans des physiciens, ici, depuis l'espace, j'y ai discerné la volonté d'échec qu'ils y avaient introduite, la crainte qu'ils devaient inconsciemment avoir de pénétrer trop avant dans l'atome. En éliminant cette volonté d'échec, la puissance des moteurs sera multipliée près de deux mille fois. On pourra alors construire des astronefs qui s'élèveront avec une accélération d'un ou deux « g » seulement, tout en gardant la puissance nécessaire ; ainsi chacun, et non plus seulement les hommes exceptionnellement forts et sains, pourra voyager dans l'espace. Voilà ce qu'il faut faire... »

Ce furent des images, des impressions sensorielles, des séries d'opérations plutôt que des pensées verbales qui suivirent. Le tout ne prit que quelques secondes.

Marty se gratta la nuque. « Ça pourrait marcher, » dit-il tout haut dans son laboratoire vide. « Pour les ralentisseurs, il serait peut-être plus commode de... »

— « Cela c'est mon premier message, celui que tu leur transmettras si tu parviens à te faire écouter. L'autre... tu feras peut-être aussi bien de le garder pour toi pour le moment. Le voici : le but ultime n'est pas ce que nous pensions, ce n'est pas de conquérir l'espace pour atteindre les planètes. Le vrai but, c'est la conquête de l'espace pour lui-même. L'espace n'est ni vide, ni désolé ; il est inondé d'énergie, imprégné de la poussière des soleils morts et des éléments constitutifs de la matière nouvelle. Les planètes sont froides, sombres ; ce sont des îlots qui meurent dans un océan bouillonnant de vie. L'espace nous attend... »

Marty regardait devant lui, sans faire attention à l'odeur d'isolant brûlé qui se dégageait de son appareil sur l'établi.

— « Attends, » cria-t-il. « Ne t'en va pas... »

A des milliers de kilomètres au-dessus de lui, l'être qui avait été Linden flottait dans le vide, à côté de son étrange appareil ; il le régla du bout de ses doigts préhensiles...

Ruth se réveilla en sursaut. « *Jim !* » s'écria-t-elle. Elle s'assit dans son lit, enfonçant convulsivement ses mains dans l'oreiller froissé. « Encore un rêve... » sanglota-t-elle.

— « Tu ne rêves pas. Si tu as des doutes, parles-en á Marty ; il est au courant... Je t'aime, Ruth. »

— « Mais où... où es-tu? »

Ses yeux exploraient anxieusement les ténèbres de la chambre.

— « Je suis de l'autre côté de mon Tremplin... et j'ai découvert que c'est encore un nouveau Tremplin. »

— « Reviens, Jim. Tant pis si... Oh! que dis-je? Il est trop tard, maintenant que tu es mort. »

Il lui sembla que la voix qu'elle entendait dans son cerveau se mettait à rire. « Je suis on ne peut plus vivant, Ruth... Mais je crains de ne plus pouvoir revenir sur la Terre. L'espace m'a transformé. »

Elle frissonna.

— « Transformé? »

— « J'ai *grandi*, ma chérie. La même chose t'arrivera si tu me suis là-haut. Pendant longtemps les biologistes nous ont raconté que l'homme n'était qu'un fœtus attardé, une sorte d'embryon qui vieillit sans jamais vraiment parvenir à l'état adulte. Maintenant je sais pourquoi : les conditions de maturité, la destinée pour laquelle nous avons été créés, n'existent pas sur la Terre... Tel que je suis maintenant, je risquerais d'être étouffé par l'atmosphère trop épaisse de la Terre, peut-être aussi en me voyant les hommes me massacreraient-ils, ne me trouvant plus rien d'humain. Aussi, peut-être te ferais-je horreur. »

Dans l'esprit de Ruth, une image se forma avec la précision d'une photo.

Pendant un moment, elle resta parfaitement immobile, le souffle bref et saccadé ; elle sourit enfin d'un air craintif et tendit les bras dans un geste qui n'avait besoin ni de mots, ni de pensées, pour s'interpréter.

« Ma bien-aimée! » La voix surgie de l'espace était un cri silencieux d'exultation. « Alors, viens me rejoindre! Dans un an, dans deux ans, il y aura de nouveaux astronefs, bien supérieurs à tous ceux qu'on a fabriqués jusqu'à présent. J'ai fait le nécessaire. Alors tu me rejoindras. Ne t'inquiète pas de la façon dont nous nous retrouverons... Quand tu seras là-haut, quand tu auras grandi, toi aussi, tu comprendras. Nous nous retrouverons au-delà de la Lune ; toutes les étoiles de l'Univers nous entoureront, nos enfants auront des soleils pour jouets... »

La voix s'affaiblit, se précipita. « La courbure de la Terre commence à nous gêner, mais je n'en ai plus pour longtemps. Si tu ne peux pas, si tu ne veux pas me rejoindre, cela ne fait rien. Je trouverai un moyen de rentrer dans l'atmosphère et de t'emporter avec moi. »

— « J'arrive! » cria-t-elle.

Un baiser fantomatique effleura ses lèvres. Puis ce fut le silence. La jeune fille, immobile, contempla les ténèbres. Elle commençait à croire...




La Série du Siècle...
Editions FLEUVE NOIR
ANTICIPATION
VIENT DE PARAITRE
L'HOMME DE L'ESPACE
JIMMY GUIEU
VENTE TOUTES LIBRAIRIES Frs 240

Livres de « science-fiction » ou assimilés récemment parus

ROMANS

FRENCH (Paul). — Sur la planète rouge. Coll. « Anticipation ». N° 44. *Fleuve Noir.* **240 fr.**

GUIEU (Jimmy). — L'homme de l'espace. Coll. « Anticipation ». N° 45. *Fleuve Noir* .... **240 fr.**

LA HIRE (Jean de). — Les envoûtées (réédition). Coll. « Fantastic ». *Editions d'Hauteville* .... **225 fr.**

LEC (Jean). — L'être multiple. Coll. « Série 2.000 ». *Editions Métal* .... **270 fr.**

LOVECRAFT (H. P.). — Dans l'abîme du temps. *Denoël* .... **450 fr.**

WELLS (H. G.). — La guerre des mondes (réédition). *Mercure de France* .... **300 fr.**

EPOUVANTE

WALTON (E.). — Maison des sorcières. Coll. « Angoisse ». N° 3. *Fleuve Noir* .... **225 fr.**

FANTASTIQUE

RIM (Carlo). — Mélisande et l'automate. *Gallimard* .... **480 fr.**

WATTEAU (Monique). — La colère végétale. *Plon* .... **450 fr.**

DOCUMENTAIRES

CLARKE (Arthur C.). — L'exploration de l'espace. *Denoël* .... **585 fr.**

GENDRON (Albert). — La machine à fabriquer des mondes. Coll. « La Science en marche ». *Editions de l'Epi* .... **330 fr.**

JUNGK (Robert). — Le futur a déjà commencé (réimpression). Coll. « Exploration ». *Arthaud* .... **790 fr.**

RUYER (Raymond). — La cybernétique e l'origine de l'information. *Flammarion.* **550 fr**

(ERRATUM)

C'est par erreur que nous avons annoncé dans notre « Documentation bibliographique » du mois dernier le roman **« La malvenue »** de **Marc Desclozeaux** publié chez Denoël comme la réédition du roman du même titre publié précédemment par Claude Seignolle aux Editions Maisonneuve. Nous nous excusons auprès de nos lecteurs de cette confusion due à la similitude des titres. Précisons que le roman de Marc Desclozeaux n'est pas un roman fantastique.

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

par JACQUES BERGIER et IGOR B. MASLOWSKI

Les lecteurs de « *Fiction* » s'intéressent tous à l'*astronautique*, nom créé par J.-H. Rosny aîné pour désigner la science du vol dans l'espace entre les planètes. Les débuts secrets de l'astronautique sont évoqués dans le livre « *L'arme secrète de Pennemünde* », par l'ingénieur général Walter Dornberger qui dirigea la construction de la fameuse fusée V2 (Arthaud, Ed.).

L'auteur de ces lignes, qui suivait cette aventure de très près, puisqu'il provoqua le bombardement de Pennemünde en août 1943 par l'aviation anglaise, a préfacé ce récit des premiers jours de l'astronautique.

Le livre du général Dornberger, directeur administratif du projet de la V2 et chef du fameux von Braun, est passionnant à plus d'un point de vue : documents sur l'Empire hitlérien, étrange barbarie technocratique (le général Dornberger raconte qu'un rêve d'Hitler défavorable à la V2 avait suffi à ralentir les travaux et à couper les crédits...), récit de la mise au point de la fusée géante, compte rendu du premier vol aux vitesses supersoniques, dramatique présentation des derniers jours du III[e] Reich.

Espérons que les prochains emplois des fusées géantes seront plus pacifiques.

Peu d'autres livres ce mois-ci. A signaler une brochure de Pierre Renaud : « *Les animaux ont-ils une âme ?* » (Editions de Lutèce). Sans prendre position sur la question métaphysique, signalons le remarquable traitement du même thème dans la nouvelle « *Compagnon immortel* », par Mack Reynolds (« *Fiction* » n° 12).

Le courrier « soucoupes » continue à être abondant et les livres sur le sujet complètement délirants. Dans les livres *à ne pas traduire en français*, signalons : « *Flying Saucers on the attack* », par Harold T. Wilkins (The Citadel Press, New-York). L'auteur décrit avec une mauvaise foi visible et le désir d'exploiter un thème à sensation des soi-disant attaques de soucoupes volantes contre les bateaux et les avions : trente-quatre attaques, des centaines de victimes en 1954, à l'en croire... Ce genre d'exploitation du mythe soucoupien peut devenir dangereux. Combien plus sympathique est ce Martien vu dans le Sussex par un Anglais (qui a aussitôt écrit un livre à ce sujet !). L'Anglais lui demandant si c'était lui qui avait été vu par Adamski : « Non », dit-il, « dans le cas d'Adamski, c'étaient les Vénusiens !... » Sans citer de nom, je mentionnerai également ce lecteur qui croit que « *Ceux de nulle part* », de Francis Carsac (Gallimard), est une histoire vécue et demande qu'on retire la France de l'Union Atlantique pour la mettre dans la Ligue des Planètes Humaines. Je me suis permis de l'adresser à M. Villadier, le contempteur de la « science-fiction » déjà cité ici (1), dont il doit partager les idées aussi bien que l'ignorance de la question.

J. B.

●

C'est par un ouvrage non romancé et qui, normalement, eût été réservé à notre ami et confrère Jacques Bergier que nous commencerons, cette fois, notre « désintégration ». La raison ? Eh bien, il s'agit d'un volume dont Jacques Bergier est le co-auteur avec Pierre de Latil, un volume intitulé « *Visa pour demain* » et publié aux Editions Gallimard, dans la collection « L'Air du Temps » qui nous a déjà donné tant de livres intéressants. « *Visa pour demain* » est de la même veine, intéressant, très intéressant même. Ne pensez surtout pas que c'est un simple échange de compliments entre confrères écrivant dans la même publication et entretenant par ailleurs des relations fort amicales sur le plan personnel. Bergier lui-même ne nous disait-il pas, l'autre jour : « Mon cher, si vous avez des réserves à faire,

(1) N° 10. Page 118.

n'hésitez pas. Au contraire » ? Fort de cet encouragement, nous avons passé au crible « *Visa pour demain* », espérant trouver quelque faille, quelque défaut de fabrication — le critique jugé trop indulgent n'est-il pas lu avec une certaine méfiance ? Eh bien, après un nouvel examen de conscience, nous ne pouvons que répéter : « Intéressant, extrêmement intéressant ». Les deux auteurs nous présentent, en un langage clair et simple, avec un minimum de termes techniques, les grandes inventions de l'homme et leur influence sur l'existence passée, présente et, principalement, future. Ils ne nous promettent pas le Paradis pour demain, mais une nette amélioration de nos conditions de vie, davantage de confort, de bien-être, davantage de responsabilités aussi. Ils nous montrent le rôle important joué dans la Science par les savants français et, dans un chapitre amèrement ironique, nous énumèrent tout ce qu'on ne peut faire en France faute de crédits. Le côté humain n'est pas oublié — ne nous citent-ils pas le cas de plusieurs savants, grands inventeurs qui, modestes ou purs théoriciens, n'attribuèrent au résultat de leurs recherches qu'une valeur sans lendemain ? Le côté politique — car dans un tel ouvrage il y a forcément un côté politique — est traité avec tact, discrétion et une parfaite objectivité. Russes et Américains reçoivent, les uns et les autres, leur part de louanges méritées. Bref, si vous voulez avoir un aperçu de ce que sera l'existence de nos enfants — peut-être même la nôtre — voici le livre que vous attendiez.

Le Grand Prix du Roman d'Anticipation Scientifique (Prix Rosny aîné) a été attribué, il y a environ six semaines, à Charles Henneberg pour « *La naissance des dieux* » que publient les Editions Métal. Ce résultat a été obtenu au deuxième tour de scrutin, par neuf voix contre deux à deux autres concurrents dont les ouvrages seront publiés chez le même éditeur. Nous ne trahirons point un secret en disant que nous avons voté pour M. Henneberg dès le premier tour et que nous nous réjouissons fort du résultat. Le roman primé n'est d'ailleurs pas à proprement parler un ouvrage d'A. S. ou fantastique. Il est les deux en même temps et quelque chose de plus. Imaginez une œuvre qui vous empoigne, qui vous coupe le souffle. Imaginez un déchaînement de sons, de couleurs, de sensations. Certains membres du jury ont parlé d' « épopée wagnérienne ». Oui, mais pas seulement cela. Il se dégage de ces pages, d'une écriture extraordinairement riche, un souffle d'héroïsme, de grandeur, d'immensité. Le sujet ? Très simple. Cela débute par la fin du monde. Ou, du moins, la fin d'un monde. Trois ou quatre personnes parviennent à s'échapper dans une machine mystérieuse, genre machine à voyager dans le temps, et se retrouvent dans un monde neuf, vierge. Est-ce le nôtre à ses origines ? En est-ce un autre ? Et là, au milieu d'animaux étranges, de créatures bizarres, de tribus primitives, se répètent les grandes légendes de la Mythologie. L'ouvrage, plein de symboles, a tout d'un véritable séisme. Rarement un auteur d'A. S. a pu obtenir par son style et par la structure de son ouvrage d'aussi surprenants résultats. Recommandé et plutôt deux fois qu'une.

Un autre Grand Prix d'Anticipation Scientifique a été attribué, le même mois, par le Club des Intellectuels Français, et c'est notre ami Jimmy Guieu qui en est le lauréat. L'ouvrage primé, « *L'homme de l'espace* », paraît en librairie au Fleuve Noir. Contrairement à « *La naissance des dieux* », c'est un pur roman d'A. S., fort bien écrit comme tous les romans de Guieu, dont l'intérêt réside, côté science-fiction, dans la réaffirmation de la théorie sur l'origine extra-terrestre des soucoupes volantes et, côté symbolique, dans la lutte entre le Bien et le Mal. Nous y retrouvons des personnages déjà connus de l'auteur — Jean Kariven, Michel Dormoy et Robert Angelvin aux prises avec deux groupes d'êtres d'un autre monde, les Polariens et les Denebiens, les uns voulant le bonheur des hommes, les autres complotant leur perte. C'est aussi un excellent roman d'aventures dont on pourrait tirer un film passionnant. Nous l'avons lu avec beaucoup de plaisir.

« *La révolte des femmes* » (The Haploids), de Jerry Sohl (Gallimard, Rayon Fantastique), débute à la façon d'un roman policier : on amène à l'hôpital un homme atteint d'un étrange mal, puis un autre, puis un

troisième. Tous en meurent. Chose curieuse, les femmes n'en sont point atteintes. Intrigué, le journaliste Travis se met en campagne, parallèlement à la police. Mais voici que le mal s'étend, gagne des cités voisines. Et ce sont des femmes qui semblent être à la base de l'épidémie. Mais sont-ce de vraies femmes ? Non, affirme un savant. Des haploïdes, des femmes nées dans des bocaux, des femmes insensibles à l'amour, des femmes qui veulent dominer un monde qu'elles estiment mauvais par la faute des hommes. A partir de ce moment, l'ouvrage devient un véritable *suspense*. Pourra-t-on enrayer l'offensive des haploïdes ? L'auteur nous a semblé assez misogyne, ce qui n'empêche pas son ouvrage d'être passionnant d'un bout à l'autre, bien charpenté, bien écrit, bien traduit et méritant de retenir l'attention.

« *La mort aux vifs* », de Robert Georges-Méra (Ed. de la Corne d'Or, « Epouvante »), nous décrit une croisière fantastique dans le Pacifique dont deux passagers seulement survivent, tous leurs compagnons mourant l'un après l'autre par suite de l'ire d'une divinité hindoue. Rédigé d'une façon plus littéraire, l'ouvrage eût pu concurrencer bien des *thrillers* anglo-saxons. Tel quel, ce n'est qu'un roman d'aventures, non dénué de qualités, écrit avec métier, jamais ennuyeux, mais s'adressant davantage au public moyen qu'à ceux qui, dans ce genre, recherchent des sensations plus raffinées.

La même collection nous offre, sous le titre de « *Le cycle épouvantable* », un autre roman d'épouvante signé R. Egasel, dont la sobriété nous a agréablement surpris. C'est l'histoire d'un parachutiste qui, par suite d'un accident, atterrit dans une région inconnue du Cambodge et se retrouve parmi les lépreux. Il parviendra à s'enfuir, non sans péripéties, mais... D'une écriture dépouillée, ce roman n'est pas sans défauts — à commencer par un certain nombre de longueurs — mais l'auteur sait doser ses effets et essaie, non sans succès, de ne pas dépasser certaines limites. Son second ouvrage, « *Le chauffeur des morts* », nous est annoncé chez le même éditeur. Nous l'attendons avec intérêt.

Et ne terminons pas sans signaler, dans la petite collection « Mon Roman d'Aventures » (Ferenczi), une courte *novelette* de Léopold Massiéra qui, en 30 pages, nous raconte la découverte au fond de l'Atlantique, par un savant et sa fille, d'étranges hommes-poissons, peut-être des descendants des Atlantes. Plaira probablement au public *très populaire* auquel il s'adresse.

I. B. M.

⁂

Si vous avez des enfants que vous vouliez... « former » à la lecture de la « science-fiction », vous pouvez leur offrir pour Noël trois albums qui valent mieux que toutes les aventures de Superman réunies. Le premier est « *On a marché sur la Lune* », d'Hergé (Casterman), qui fit les beaux jours de l'illustré « *Tintin* » l'hiver dernier. Les dessins de l'auteur y ont cette précision et cet humour qui n'appartiennent qu'à lui, mais ce qui est plus important, c'est le souci de vraisemblance scientifique qui préside à l'agencement de chaque intermède, même les plus loufoques en apparence. Il y a des auteurs « adultes » qui ne peuvent pas toujours en dire autant.

Les deux autres sont des albums de vulgarisation, conçus de façon très claire, avec de nombreux et attrayants dessins en couleur. Ils s'intitulent « *Fusées interplanétaires* » et « *Première croisière sur la Lune* » (Agence Française de Presse) et ont pour auteurs Jack Coggins et Fletcher Pratt, qui sont aux U. S. A. des écrivains de S.-F. « pour grandes personnes ». Là encore, certains romanciers feraient bien de s'y plonger pour acquérir quelques notions scientifiques élémentaires.

Le sujet de « *L'armée rouge est à New-York* » (titre évocateur), de Maurice Dekobra (Editions du Scorpion), est, bien entendu, la « prochaine »... L'ennuyeux, c'est qu'il s'agit en fait, pour l'auteur, bien moins d'un sujet que d'un prétexte : prétexte aux péripéties aventureuses et amoureuses que traversent ses héros. Et l'invasion du territoire américain par les Russes n'est là que comme une toile de fond très vague et même presque sans rapport avec les principaux épisodes du livre. Les amateurs de Dekobra seront sans doute satisfaits; les amateurs de « science-fiction » peuvent s'abstenir.

Si vous aimez les histoires de fan-

tômes, et spécialement de fantômes anglais, vous vous délecterez en lisant « *Les fantômes que j'ai vus* », de Violet Tweedale (Éditions du Vieux-Colombier), l'originalité de ce livre étant que l'auteur donne tous ses récits comme authentiques (et résultant d'expériences personnelles). Certains de ces fantômes ne sont pas très spectaculaires, d'autres sont dignes de leur réputation. Le tout se lit avec agrément.

Dans le domaine du fantastique, deux romans méritent une mention particulière.

Fantastique mythologique, d'abord, avec cet étrange livre qui a nom « *La colère végétale* » (Plon) et qui est le premier ouvrage de Monique Watteau (retenez ce nom, on en reparlera). Cette jeune femme, déjà comédienne et peintre, a sans doute trouvé dans la littérature sa forme d'expression idéale. Nous avions vu naguère de ses dessins, allégories bizarres peuplées d'êtres à la fois humains et animaux — ou végétaux. C'est un peu de cet univers qui est recréé dans cette histoire d'amour et de mort.

Le sujet en est banal au départ. En 1954, écrire un roman sur un thème aussi ressassé que celui des « dieux qui se vengent », c'est une gageure. Mais tout est dans la « manière », et celle de Monique Watteau est totalement originale. Sa plus simple et plus belle trouvaille est d'avoir donné à ces dieux la forme *végétale* — ce sont les « démons-arbres » adorés des indigènes de l'île de Bali où débute le récit. La trame est classique : l'amour sacrilège d'un Européen et d'une fille de l'île, vouée aux « dieux verts ». La première partie du livre raconte la naissance et l'épanouissement de cet amour avec un lyrisme érotique qui rend un son assez neuf. (Il n'y a que les auteurs féminins qui puissent décrire l'amour avec cette impudeur tranquille, sans tomber dans la grivoiserie ou le ridicule.)

Après cette « ouverture » idyllique, l'atmosphère devient vite hallucinante. Les deux amants sont venus en Europe et se sont retirés au milieu d'une île méditerranéenne, dans une maison extraordinaire, « livrée au végétal », envahie de tous côtés par les plantes. Et c'est là que la vengeance des dieux commence; la végétation se livre à une prolifération monstrueuse, elle étouffe la maison, sème des pièges sur les pas de ses occupants. Et le cauchemar tourne à la fantasmagorie : le parc devient une forêt vierge, les arbres vivent, les lianes grouillent, les fleurs mordent et elles empoisonnent l'air, la mer elle-même se change en mer des Sargasses.

Le talent avec lequel l'auteur se tire de ces périlleuses évocations est indescriptible. C'est de la virtuosité pure, peut-être, mais, quoi qu'il en soit, c'est du beau travail! Et le plus difficile était de garder le ton pendant cent cinquante pages sans tomber dans la monotonie. Quant à la conclusion, elle est étonnante.

Enfin, on peut réserver une place à part pour « *Le délit* », de Jacques Sternberg (Plon). Depuis « *La géométrie dans l'impossible* », nous savions que Sternberg était un de nos écrivains fantastiques les plus doués. Avec sa seconde œuvre, il devient l'auteur d'un des romans les plus insolites qui aient paru depuis des dizaines d'années. Plus d'ailleurs qu'un roman, ce livre est un vaste exercice de style, une symphonie d'images jamais employées, un univers de visions inattendues et surprenantes. Détail curieux, alors que le style dans « *La géométrie* » était caractérisé par une sobriété aiguë, il a ici un aspect de richesse torrentielle, d'autant plus étincelante qu'elle apparaît, quand on l'étudie, minutieusement *calculée* (car ce style est très travaillé). Le seul reproche qu'on pourrait faire à Sternberg est peut-être, par instant, de forcer la dose. Dans la première moitié de l'ouvrage, notamment, il nous entraîne pendant des pages entières le long de déluges de tableaux fulgurants, de labyrinthes de phantasmes fébriles; on en est ébloui, ahuri, on s'essouffle à le suivre; et toujours il va de l'avant, renouvelant à l'infini les couleurs de son kaléidoscope, variant les effets, soignant la mise en scène, infatigable. C'est pourquoi la lecture d'un tel livre ne peut être faite d'une traite. Il faut l'absorber lentement, méthodiquement; mais on ne regrette pas alors d'avoir expérimenté les perspectives vertigineuses où l'auteur vous plonge.

Sa « méthode » dans l'édification de ce délire irrationnel est d'ailleurs simple : c'est une volonté délibérée de

représenter tous les objets, tous les éléments du décor environnant comme vus au fond d'un miroir monstrueusement déformant, qui en révélerait quelque secrète et extravagante apparence. On assiste ainsi à une « reconstruction » forcenée du monde sur les bases d'un immense cauchemar. Que ce cauchemar soit celui d'un homme au cœur d'une ville mythique importe peu. Comme l'a fait justement remarquer Sternberg pour présenter son roman (1), ce n'est pas le héros qui a de l'importance, mais tout ce qui l'entoure et s'insère dans la trame de ses visions.

Après cette première partie, qui décrit la « ville tumultueuse », s'introduit la seconde, celle de la « ville déserte ». Le ton s'y modifie; les ressources de l'imagination demeurent, mais ses pouvoirs évocateurs se font plus mystérieux, plus dépouillés, plus inquiétants aussi à mesure que se développe l'incompréhensible. Le cauchemar s'organise, s'épure; paradoxalement, il est plus proche du concret et, en même temps, l'angoisse qu'il recèle devient plus terrifiante. Jusqu'au dénouement brutal, préparé, indicible.

Mais un tel livre ne se raconte pas, ne s'explique pas. C'est du fantastique dans sa formule la plus stricte : celui qui n'a son seul but qu'en lui-même; du fantastique « de haut vol », qui vous séduira si vous êtes prêts à accueillir les prestiges de l'imagination, les « *fancies* » à l'état pur, sans vouloir leur chercher de justification, pour le seul plaisir d'y exercer à votre tour votre cerveau. Dans ce cas, « *Le Délit* » est fait pour vous.

A. D.

(1) Voir « *Fiction* » n° 11 : introduction à la nouvelle « *Un beau dimanche de printemps.* »




Tous les livres de Science Fiction
à la
LIBRAIRIE DE LA BALANCE
2, RUE DES BEAUX-ARTS, PARIS-6e · Tél. : DAN. 93-06
Neuf
Occasion
Recherches
CATALOGUE EN PRÉPARATION

UN PIANO POUR CINQ MILLE DOIGTS

par F. HODA

Il convient de féliciter le Cinéma d'Essai d'avoir donné un coup de main (!) aux *« 5.000 doigts du docteur T... »*. Cet excellent film, à la fois singulier et charmant, sortit en plein été pour passer inaperçu. Le public, décidément, semble croire que tout ce qui est fantastique est nécessairement idiot et niais. Pourtant, le film de Roy Rowland s'adresse aussi bien aux enfants qu'aux grandes personnes et ne tarit pas en grands spectacles technicolor dont un extraordinaire ballet-bouffe (?) de tous les instrumentalistes autres que les pianistes.

Le sujet est fort simple, malgré l'imagination débordante du scénariste : un petit garçon de neuf ans (Tommy Rettig), qui n'aime pas le piano, s'endort pendant un de ces fastidieux exercices que sa mère et son professeur, le Dr. T..., lui imposent (Mary Healy et Hans Conried). Il rêve qu'il est, avec 499 autres gosses, prisonnier de T... qui, voulant imposer le piano, a fait enfermer dans ses caves (la descente aux « enfers » dans un ascenseur genre « grand magasin » est fort réjouissante) tous les joueurs d'autres instruments. Le rêve de la vie de ce « dictateur musical » est de faire jouer tous ces enfants ensemble sur l'immense piano à étages qu'il a fait construire dans son château : cinq mille doigts jouant au même instant.

Le petit garçon erre dans le domaine, trouve que sa mère est, sous influence hypnotique, l'assistante prisonnière de T..., rencontre son chien et son ami le plombier (Peter Lind Hayes), échappe aux gardes du corps, rencontre des frères siamois reliés uniquement par leur barbe (ce qui nous vaut un excellent ballet sur patins à roulettes), participe à des poursuites, etc. Mais alors que le plombier est découragé, le gosse lui donne une leçon d'énergie et, loin d'abandonner la lutte, grâce à une de ces bouteilles d'*Air-Wick* ou autre désodorisant, fabrique un liquide qui annihile les ondes et rend silencieux l'immense piano (la fabrication du désodorisant n'est pas le morceau le moins bon). Le Dr. T... est défait et tous les enfants sauvés. Mais la bouteille atomique explose et le gosse se réveille.

Tout cela est raconté sur un rythme étonnant. Le film, presque entièrement, est occupé par les diverses séquences du rêve, un de ces rêves auxquels on se laisse facilement prendre. Le scénario et l'adaptation sont d'un certain Dr. Seuss, qui n'est autre que Ted Seisel, le scénariste du fameux dessin animé *« Gerald Mac Boing Boing »*, de Bosustow. Il est également l'auteur des « lyrics ». Quelle imagination et aussi quel art dans le mélange de l'émotion et du baroque ! Il n'y a rien à redire à la réalisation de Roy Rowland qui, après avoir été assistant de W. S. Van Dyke (notamment pour des « Tarzan ») et réalisateur de courts métrages (surtout des *« Crime does not pay »*), a donné, depuis la guerre, plusieurs grands films. Mais je crois que le plus grand mérite ici va à l'auteur du scénario et aux responsables de la musique et de la chorégraphie. On est heureusement étonné de ne pas relever plus de deux noms pour le sujet, le scénario et les dialogues. Il est vrai qu'il s'agit d'une production de Stanley Kramer.

Les acteurs ne sont pas toujours extraordinaires, sauf le gosse et le Dr. T... Le plombier est trop apathique et la mère assez insignifiante.

Les décors de William Kiernan sont bons; ils conservent dans l'irréalité une ligne sobre et les couleurs viennent leur donner un cachet futuriste. J'ai beaucoup aimé l'ascenseur, qui rappelle les films expressionnistes et ressemble à un de ces navires de pirates sortis de quelque île au trésor. Et ce tableau animé qui incite les enfants, avec la régularité d'un mouvement d'horlogerie, à s'entraîner sans cesse au piano.

Au même programme, le Cinéma d'Essai passait un dessin animé non moins fantastique de l'excellente série des *« Jolly Frolics »*, produit par Bosustow et mis en scène par Robert

Canon. Il s'intitule fort à propos : « *Georgie and the Dragon* ». Il s'agit, vous l'aurez deviné, d'un gosse qui voudrait posséder un dragon.

En somme, un excellent programme, qui ne manquera pas de réconcilier les plus incrédules avec le genre fantastique.

***

NOUVELLES DU CINEMA D'ANTICIPATION

Décidément, c'est l'année de la soucoupe. La société « Sagittaire Phillips Film » annonce un film de Jean Stelli, qui s'intitulera : « *Soucoupe direction Vénus* ». Le scénario a été écrit par Gloria Phillips et Alfonso Gineno. Espérons que ce sera autre chose que la planète Vénus où Zwoboda nous avait conduit, en 1943, avec ses mauvaises « *Croisières sidérales* ».

Quant aux films américains de science-fiction, il convient de signaler la sortie de « *Robot monster* » (de Phil Tucker) et de « *Cat-women of the Moon* » (d'Arthur Hilton), deux bandes de troisième ou quatrième catégorie qui contribueront à fortifier le mépris de la critique et d'un certain public pour le genre tout entier.

Enfin, un aimable lecteur de Marseille, M. Roland Crocos, me signale que le film Warner « *Them* » est sorti dans sa ville sous le titre : « *Quand les monstres attaquent la ville* ». J'avais dit un mot de cette production dans une précédente chronique. J'y reviendrai lorsque le film sera projeté à Paris.



■ *Au cinéma.*

On dit du bien du film « Gog », d'Ivan Tor, récemment sorti aux U. S. A. On y trouverait quelques originales variations sur le thème de la lutte des savants contre les robots.

Mais le commerce ignore l'originalité. Le public ayant « mordu » à « *Creature from the Black Lagoon* », histoire d'un monstrueux homme-grenouille, on s'empresse déjà de lui préparer « *Return of the creature from the Black Lagoon* », où le « héros » (si l'on ose dire) reviendra faire trois petits tours pour effrayer les foules.

A part cela, les producteurs viennent de procéder à un nouveau lancement du *serial* « Batman » (L'homme chauve-souris), autre héros de la mythologie américaine des « *comics* » et condensé de Superman et de Guy l'Eclair. Le personnage fend l'air sur les placards de publicité et celle-ci dit : « *Il file comme un éclair, il voyage comme le vent* »...

***

Du côté français, les soucoupes volantes se mettent à envahir l'imagination des metteurs en scène, ce qui n'a rien de surprenant. On annonce deux projets de films sur le sujet, l'un humoristique, de Christian Stengel, et l'autre fantastique, de Jean Stelli. Ce dernier, que F. Hoda signale par ailleurs dans sa chronique, racontera l'aventure d'un Français moyen enlevé par une soucoupe jusqu'à Vénus (c'était là le point de départ de « *Ceux de nulle part* », de Francis Carsac).

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A " FICTION "

96, rue de la Victoire — PARIS-9e — Tél. : TRInité 16-31

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
CATÉGORIE N° 1 FRANCE ET UNION FRANÇAISE	A SIMPLE FRANCS	B Recommandé FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D Recommandé FRANCS
6 mois....	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif	
1 an......	1080	1380		

CATÉGORIE N° 2 ETRANGER. Allemagne occidentale (y compris secteur occidental de Berlin), Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Autriche. Dans ces pays les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.

	A	B	C	D
6 mois....	595	865	775	1045
1 an......	1170	1710	1530	2070

CATÉGORIE N° 3 ETRANGER (autres pays)

	A	B	C	D
6 mois....	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an......	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2	CATÉGORIE 3
	100	110	120

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* :
France et Union Française : **25 fr.** *Etranger (tous pays)* : **45 fr.**

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 numéros - catégories 1 - 2 - 3 ;
expédition A - B - C - D (A servir à partir du n°______.) ______

(Rayer les mentions inutiles.)

______ Nos antérieurs à ______ frs = ______ plus frais de port ______ ______

Total

Règlement : Mandat - Chèque banc. - C.C.P. Editions O.P.T.A. Paris 1848-38 - Contre remb. (1).

Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en réglant à la commande.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date______________

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ______________________

ADRESSE ______________________

______________ *PROFESSION* (2) ______________

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques. F.

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ETRANGER :

En BELGIQUE : Agence Franco-Belge de Presse, 45, rue de l'Escrime, Bruxelles. C.C.P. Bruxelles 612-51.
En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.

AFFRANCHIR
ICI

"FICTION"

96, rue de la Victoire

(PARIS-9e)

à plier suivant le pointillé

Faites tous vos

CADEAUX

DE FIN D'ANNÉE

en écrivant une seule lettre

et avec la certitude de faire plaisir, sans perdre votre temps à courir les magasins. Quelques minutes vous suffiront pour nous indiquer la liste de vos amis que vous comblerez de joie en les abonnant à MYSTERE-MAGAZINE ou à FICTION. Nous les informerons immédiatement par lettre personnelle du magnifique cadeau que vous leur destinez.

Et tout au long de l'année, chaque mois, un numéro de MYSTERE-MAGAZINE ou de FICTION (ou même les 2) viendra vous rappeler agréablement à leur souvenir...

Voilà le vrai cadeau qui entretient l'amitié.

●

TARIF DES ABONNEMENTS « CADEAUX »

Offre spéciale, strictement limitée, **valable seulement jusqu'au 15 janvier 1955.**

	Par abonnement 6 mois	Un an
1 abonnement à MYSTERE-MAGAZINE ou à FICTION ..	550	1.080
2 ou 3 ...... abonnements combinés au choix dans les deux publications	525	1.025
4 ou 5 ...... abonnements combinés au choix dans les deux publications	495	975
6 ou 7 ...... abonnements combinés au choix dans les deux publications	465	920
8 ou 9 ...... abonnements combinés au choix dans les deux publications	440	865
10 et plus..... abonnements combinés au choix dans les deux publications	410	810

Pour l'étranger, majorer les prix de : **135 francs** par abonnement de 6 mois, **260 francs** par abonnement de 1 an.

Versements à effectuer soit :

a) par mandat ou chèque bancaire au nom des Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris (à joindre à votre lettre);

b) par mandat ou virement C. C. P. au compte OPTA, PARIS 1848-38.

TABLE DES RÉCITS PARUS DANS « FICTION »
de Juillet à Décembre 1954 (N°s 8 à 13)

Dépôt légal : 4e trimestre 1954. — *Le Gérant* : M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.